

MAGASIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
ENTRE
une sage GOUVERNANTE,
ET
plusieurs de ses ÉLÈVES de la première
DISTINCTION.

PAR
Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME IV.



A LONDRES,
Se vend chez J. NOURSE, dans le Strand, vis-à-vis
Catherine-Street. 1760.

1854

ADOLPHUS

ADOLPHUS

ADOLPHUS





LE
MAGASIN
DES
ADOLESCENTES.

XXVI. DIALOGUE.

Le père de Miss FRIVOLE,
Madem. BONNE.

Le PÈRE.

ON m'a dit que vous me demandiez, Mademoiselle, & je suis charmée d'avoir cette occasion de vous remercier de toutes les peines que vous prenez avec ma fille. Je ne fais ce que vous lui avez fait, mais elle voudroit être avec vous depuis le matin jusqu'au soir. C'est une bonne enfant, & qui ne manque pas d'esprit, n'est-ce pas ?

Madem. BONNE.

Non assurément, Monsieur, elle joint aux graces de la figure une grande douceur de caractère, & j'espère que vous aurez toujours sujet d'être content d'elle.

Le P E R E.

J'ai grande envie de la marier ; une fille de sa figure est d'une dangereuse garde, & un homme est bien malheureux de rester sans femme avec six enfans. Il est vrai que je me débarrasse sans peine de mes quatre garçons ; mais mes deux filles me donnent beaucoup de peine, un homme n'est guère propre à conduire des filles.

Madem. BONNE.

Et pourquoi, Monsieur ? Un père peut fort bien servir de guide à ses filles, pourvu qu'il soit leur ami autant & plus que leur père, & que par-là, il s'attire leur confiance.



Le PÈRE.

Bon ! un père est le dernier des hommes qu'une fille voudroit choisir pour son confident ; on a beau avoir des bontés pour elles, ces péronelles en abusent, & puis c'est tout, cela ne fait pas naître leur confiance ?

Madem.. BONNE.

Ce n'est pas toujours la faute des filles.

Le PÈRE.

Ah ah, Mademoiselle Bonne ; vous avez envie de me donner une leçon.

Madem.. BONNE.

Sur tout autre sujet j'en recevrais de vous, Monsieur. Il est vrai que sur cet article une longue expérience m'a donné des lumières qui s'acquièrent difficilement par la théorie ; & l'affection que je porte à votre aimable fille, m'a fait naître le désir de vous en faire part ; vous regardez comme une chose inouïe qu'un père de vienne le confident de sa fille, si vous

voulez me donner votre parole d'honneur d'agir à ma mode une seule fois, je vous réponds de la confiance de *Miss Frivole*.

Le P E R E.

S'il ne tient qu'à cela, je vous engage ma parole, & vous pouvez y compter.

Madem. B O N N E.

Prenez y garde au moins, ce coup fera décisif pour la conduite de *Mademoiselle* ; elle a auprès d'elle un mauvais fujet, une femme de chambre qui se prête à toutes ses fantaisies ; j'avoue qu'elle n'en a eu jusqu'à présent que de fort innocentes ; mais comme à son âge il pourroit lui en prendre de plus dangereuses, il faut lui ôter cette tentation.

Le P E R E.

De tout mon cœur, mais ce moyen me paroît peu propre à gagner le cœur de ma fille, elle aime cette femme de chambre à la folie, & il y aura

bien des larmes répandues, si j'entreprends de la chasser.

Madem. B O N N E.

Je ne prétens pas non plus que ce soit vous qui la mettiez dehors ; ce sera *Miss Frivole* qui vous engagera à le faire. Je vais vous révéler un secret que vous me garderez, s'il vous plait ; tout seroit perdu si *Miss* soupçonnoit notre intelligence. Vous lui avez défendu de voir *Miss* & vous avez eu grande raison ; c'est une étourdie qui n'est propre qu'à lui gâter l'esprit. Vous avez cru être obéi, & l'on vous trompe journellement. La femme de chambre, le cocher, le laquais, tous s'entendent pour vous tromper. J'ai fait concevoir à *Mademoiselle* les conséquences de cette conduite, & je l'ai déterminée à vous faire l'aveu de ses fautes à cet égard. Or, de la façon dont vous recevrez cette confidence, dépend la conduite que *Mademoiselle* votre fille aura à l'avenir par rapport à vous.

Le P E R E.

Oh parbleu, Mademoiselle Bonne, vous êtes plus habile que moi, je vois où vous en voulez venir ; parlez, je ferai un écolier fort docile.

Madem. B O N N E.

Moquez vous de moi, Monsieur, j'y consens; mais tenez moi votre parole. Il faudra, s'il vous plait, lorsque Miss vous fera sa confession, vous bien garder de lui montrer aucun repentiment. Au contraire, vous l'embrasserez, & vous donnerez de grandes louanges à sa franchise. Vous lui expliquerez les motifs que vous avez eu, en lui défendant de voir son amie, & vous lui promettrez à l'avenir de ne rien exiger d'elle sans l'avoir fait convenir auparavant que cela est raisonnable & nécessaire. Vous la prierez de vous regarder comme le meilleur ami qu'elle ait au monde, qui souhaite passionnément de la rendre heureuse. Vous l'assurerez qu'elle peut avec confiance vous découvrir

ses goûts & les répugnances, parce que vous ne demandez point à la gêner par caprice. Vous lui remontrerez l'embarras où vous jette le soin d'une maison ; que cet embarras vous ne l'avez que parce que votre tendresse pour elle & vos autres enfans, ne vous a pas permis de vous remarier. Vous lui direz qu'elle doit remplacer sa mère, & que vous prétendez à l'avenir trouver en elle du secours, de la consolation & des conseils pour la conduite des affaires domestiques. Enfin vous . . . dirais je tout, Monsieur, & n'y en a-t-il pas déjà trop ?

Le P E R E.

Non, Mademoiselle, rien de plus sage que les avis que vous venez de me donner, je les suivrai exactement. Achevez, s'il vous plaît.

Madem. B O N N E.

Je le ferai puisque vous avez la bonté de me le permettre. Vous ai-

mez bien tendrement votre cadette, qui le mérite sans doute ; mais la préférence que vous lui donnez sur son aînée, est un peu trop marquée.

Le P E R E.

Je vous entends, & je conviens de bonne foi de ma faute à cet égard. Je crois pourtant que si l'aînée se conduisoit à ma fantaisie, je l'aimerois autant que sa sœur. Elle est douce, mais pour cela elle n'en est pas plus docile, & m'a fait passer de mauvaises heures. J'espère qu'elle récompensera le chagrin qu'elle m'a donné, au moins n'épargnerai-je rien pour cela, & je vous aurai obligation de son changement. Adieu, Mademoiselle Bonne ; je n'oublierai jamais l'important service que vous venez de me rendre.

XXVII. DIALOGUE.

*Miss FRIVOLE, se jettant au col
de la BONNE.*

AH, ma Bonne, que je vous ai d'obligation ! sans vous je serois actuellement perdue & ruinée dans l'esprit de mon père ; mais permettez moi d'expliquer cela devant ces dames, cela leur donnera une bonne leçon.

Madem. BONNE.

Vous êtes la maîtresse de faire là dessus tout ce que vous jugerez à propos.

Miss FRIVOLE.

Il faut que je commence, Mesdames, par avouer devant vous une grande faute que j'ai faite. J'avois une amie que mon père m'a défendu de voir. A présent je connois qu'il avoit raison de le faire, mais il y a

quelque tems que je trouvois cette défense très injuste ; aussi n'ai-je pas obéi. J'ai continué de voir cette demoiselle à l'insçu de mon père, & il m'en a couté mille mensonges sans ceux que j'ai fait faire aux domestiques qui ne disoient à mon père que ce que je voulois. Ma femme de chambre m'encourageoit à désobéir à mon père, & me disoit qu'une fille de dix huit ans ne devoit pas être traitée comme un enfant. J'ai été assez stupide de croire que cette fille m'aimoit, parce qu'elle flattoit mes passions, & je lui ai donné toute ma confiance. Elle en a abusé si terriblement que je ne pouvois plus supporter son insolence ; mais je n'ôsois lui rien dire de peur qu'elle n'avertit mon père de mille petites choses que je voulois lui cacher. Ma Bonne ayant appris cela, m'a fait voir combien j'avois tort, & elle m'a commandé absolument de déclarer toutes ces choses à mon père. Cela ma paru la plus terrible chose du monde, & je

n'ai pas dormi la nuit d'avant-hier. Cependant j'ai pris une bonne résolution. Hier matin je suis entrée dans la chambre de mon père, je me suis jetée à ses pieds, & je lui ai tout dit. Je croyois fermement qu'il alloit se mettre dans une colère épouvantable, point du tout, il m'a relevée, m'a embrassé avec tendresse, m'a parlé avec bonté, & m'a plutôt traité comme son amie que comme sa fille. Je pleûrois de crainte en entrant, & ensuite j'ai pleuré de regret d'avoir désobéi à un si bon père; je lui ai promis qu'à l'avenir je regarderois comme un crime de lui déguiser une seule de mes pensées, & je lui tiendrai parole.

J'étois contente au de-là de ce qui se peut penser après avoir fait cela, & je suis sortie avec une de mes tantes jusqu'à l'heure du dîner. Pendant que j'étois absente, ma malheureuse femme de chambre pour se venger de ce que je l'avois grondée deux jours avant, a été trouver mon père,

& lui a déclaré non seulement tout ce que j'avois fait, mais encore lui a dit mille mensonges. Vous pensez bien que j'aurois été perdue dans l'esprit de mon père, si par bonheur pour moi, je ne l'eusse pas prévenu. Il n'a rien dit à cette femme, & l'a fait appeler après le dîner. Alors il lui a reproché sa méchanceté, & lui a dit que je l'avois averti moi-même de toutes ces choses, & l'avois prié de la châffer pour la punir de tous les mauvais conseils qu'elle m'avoit donnés; après cela, il lui a commandé de sortir sur le champ, & de ne pas coucher à la maison. Ce n'est pas tout, mon père, pour me montrer qu'il n'avoit aucun ressentiment de ce qui s'étoit passé, m'a fait monter dans son carosse & m'a mené chez son marchand, où il m'a fait présent d'une jolie robe. Cela m'a tellement touchée, que je mourrois plutôt que de lui donner aucun chagrin, & de lui rien déguiser à l'avenir.

Madem. BONNE.

Je suis charmée que vous ayez reconnu par expérience le bon effet de la sincérité. La vérité vous a sauvé, ma chère; car il est certain que votre père auroit absolument perdu toute confiance en vous, s'il eut été instruit par votre femme de chambre. *Lady Sensée* a lû une histoire dans l'*Adventurer* bien propre à vous montrer les funestes effets du mensonge & de l'imprudence; elle va vous la raconter, Mesdames.

Lady SENSE'E.

Il y avoit deux jeunes filles qui furent élevées ensemble dans la même école. Elles se nommoient *Charlotte* & *Marie*. Leurs qualités personnelles étoient assez égales, & elles étoient du même rang; mais comme *Charlotte* étoit fille unique, sa fortune étoit bien plus considérable que celle de sa compagne. Quand elles furent sorties de l'école, elles continuèrent à être

amies & passoient peu de jours sans se voir.

Il y avoit peu de tems que *Charlotte* étoit retournée dans la maison paternelle, lorsqu'elle fut recherchée par un capitaine nommé *Freeman*. Il avoit reçu de son père une fortune médiocre, qui jointe à ses appointemens, en faisoit un parti honnête ; mais les grands biens que le père de *Charlotte* étoit en état de lui donner, l'empêchèrent d'écouter les propositions de *Freeman* ; il le pria de discontinuer ses visites, & déclara à sa fille qu'elle ne devoit plus penser à lui. Elle pria, pleûra, conjura, tout fut inutile, & elle vit bien qu'elle n'avoit d'autre parti à prendre que l'obéissance. Elle s'y détermina, non sans peine ; & la profonde tristesse qu'on remarquoit en elle, fit croire à son père qu'il étoit à propos de l'éloigner pour quelque tems. Il la conduisit donc chez une de ses tantes qui demeurait à cent mille de Londres, &

qui vivoit avec sa fille dans un lieu très solitaire.

Charlotte passa six mois chez sa tante, où elle s'ennuya prodigieusement. Et comme son goût pour *Freeman* avoit plutôt été une fantaisie de jeunesse qu'un goût réel, elle l'oublia bientôt, & se fut mauvais gré d'un attachement qui avoit eu pour elle des suites si tristes. Au bout de six mois son père vint la voir, & mena avec lui un jeune homme fort aimable, dont il souhaitoit faire son gendre. Il se nommoit *James*, & venoit d'hériter du titre de baronnet & d'une fortune considérable. Comme il étoit bien fait de sa personne, qu'il avoit des manières agréables, & qu'il souhaitoit de plaire, il n'eut pas de peine à y réussir, d'autant plus que *Charlotte* n'avoit rien dans le cœur; qu'elle souhaitoit de revenir en ville, & qu'elle aimoit son père qui la pressoit d'accepter ce parti. Sa vanité entra même pour quelque chose dans son obéissance; le titre de *Milady* la

flattoit, & toutes ces considérations l'engagèrent à épouser *James*, pour lequel elle avoit de l'estime & un certain goût, qui sans être de l'amour, étoit suffisant pour lui faire espérer qu'elle vivroit heureuse avec lui ; effectivement, il eut de si bonnes façons pour elle, qu'il gagna son cœur, enforte qu'elle se félicita d'avoir obéi à son père.

Freeman ayant appris que *Charlotte* étoit mariée, s'aperçut par la tranquillité avec laquelle il reçut cette nouvelle, qu'il s'étoit guéri de l'espèce d'amour qu'elle lui avoit inspiré ; & comme il vouloit s'établir, il jeta les yeux sur *Marie* qu'il avoit vue plusieurs fois chez *Charlotte*. Sa proposition fut bien reçue, le mariage s'accomplit, & comme *Marie* étoit fort aimable, il parvint à l'aimer uniquement sans plus penser à *Miss Charlotte*.

Cette nouvelle *Milady* revint en ville, & *Marie* ayant sû son retour, se hâta de lui rendre visite. Elles renou-

vellèrent leur ancienne amitié, & par là leurs maris eurent occasion de faire connoissance ensemble, & devinrent fort amis, enforte que ces quatre personnes étoient inféparables. Cette bonne intelligence dura six mois, au bout desquels le démon de la jalousie vint la troubler. *James & Marie* fans se communiquer leurs sentimens, en éprouvèrent de semblables. Il leur sembloit que l'occasion étoit dangereuse pour leurs moitiés, & qu'il étoit à craindre que l'amour de *Freeman* & de *Charlotte* ne se réveillât par la commodité qu'ils avoient de se voir tous les jours. Ces soupçons les tourmentoient d'autant plus qu'ils en connoissoient l'injustice; la conduite de *Charlotte* & de *Freeman* étoit irréprochable, & capable de les rassurer, si la jalousie étoit une maladie qui se pût guérir par la raison. Tout ce que *James & Marie* pûrent tirer de la leur, fut de cacher soigneusement leurs pensées, en quoi ils eurent tort. Le mariage demande une confiance

parfaite, & s'ils l'eussent eue, ils eussent évité les terribles malheurs qu'ils éprouvèrent.

Un jour *James* fut obligé d'aller à douze mille de Londres, & il dit à sa femme qu'il ne reviendrait que le lendemain. *Charlotte* fut passer l'après dîner avec son amie qui étoit seule, parce que son mari soupoit en ville, & elle se mirent toutes deux à jouer au piquet. Le tems se passa insensiblement sans qu'elles s'en apperçussent, & *Freeman* étant rentré à minuit, elles furent fort surprises d'avoir joué si longtems. *Charlotte* pria son amie de lui envoyer chercher une chaise ; mais celle-ci lui dit : puisque vous êtes toute seule, mangez un morceau avec moi ; il fait jour de bonne heure, nous passerons le reste de la nuit à jâser, & vous retournerez chez vous demain matin. *Charlotte* y consentit, & à cinq heure on envoya un domestique pour lui chercher une chaise ; il fut impossible d'en trouver une, & le valet amena un carrosse

de place. *Freeman* pensa qu'il ne seroit pas honnête de laisser aller *Charlotte* toute seule dans un fiacre à une telle heure, & s'offrit à la reconduire. Elle en fit quelques difficultés ; mais *Marie* qui souffroit dans le fond de l'ame d'une telle proposition, voulant surmonter sa jalousie, dit à son mari qu'il avoit raison, & comme *Charlotte* disoit qu'elle avoit quelque peine de la laisser seule, *Marie* l'assura qu'elle mourroit d'envie de dormir, & qu'elle alloit se coucher dans le moment.

Il faisoit la plus belle matinée du monde, *Charlotte* dit à son conducteur que c'étoit un meurtre de s'aller coucher par un si beau tems, & qu'il y auroit bien du plaisir à s'aller promener dans le parc, ce qu'il pouvoit faire sans inquiéter son épouse, qui probablement dormoit d'un profond sommeil. Il y consentit ; mais comme il n'eut pas été convenable d'aller seule au parc avec lui, elle se fit conduire chez une de ses cousines, qu'el-

le vouloit prier de les accompagner. *Freeman* resta dans le carrosse, & *Charlotte* monta chez sa cousine qui s'excusa de la suivre parce que son frère étoit malade, & l'invita à déjeuner avec elle. Elle accepta le parti, & dit à *Freeman* qu'elle déjeunerait dans cette maison.

Freeman la quitta, & résolut de se promener seul, puisque sa femme étoit couchée. Cependant *Charlotte* qui le croyoit retourné chez lui, après avoir déjeuné avec sa cousine, reprit la fantaisie de la promenade, & alla dans le parc, où elle fut fort surprise de trouver *Freeman*. Ils se promenèrent une heure, après quoi *Freeman* la conduisit jusqu'à la porte d'un fameux café, où il y avoit plusieurs chaises, & après l'avoir remise dans cette voiture il se retira.

Cependant, Sir *James* n'avoit point couché à la campagne comme il l'avoit cru, & étant rentré fort tard, il fut très surpris de ne point trouver sa femme. Les domestiques lui dirent

qu'elle étoit chez son amie, & il ne pût s'empêcher de sentir un mouvement jaloux. Il se rassura néanmoins en pensant que *Marie* étoit aussi intéressée que lui dans cette affaire, & se mit au lit. Il eut beau faire pour tâcher de provoquer le sommeil ; il étoit quatre heure du matin avant qu'il pût fermer l'œil. S'étant réveillé sur les huit heures, il courut chez *Marie* qui n'étoit pas plus tranquille que lui, & ses soupçons se fortifièrent, quand elle lui eut dit que son mari étoit sorti à cinq heures avec *Charlotte*. Il resta là quelque tems sans savoir à quoi se déterminer, & pendant cet intervalle un médecin des amis de *Marie* entra. Vous n'êtes point à plaindre d'être veuve, lui dit-il en plaisantant, vous êtes en fort bonne compagnie ; votre mari n'a pas dû s'ennuyer non plus ; je viens de le rencontrer avec une très belle dame, à la porte d'un tel café où il la remise dans une chaise à porteur.

Chaque mot que prononçoit cet indiscret, étoit un coup de poignard pour *James* & *Marie*, & comme il vit l'impression que faisoit son discours sur cette dernière, & voulant raccommoder ce qu'il venoit de gâter, il ajouta d'un air sérieux, que la dame n'étoit pas assurément une avanturière, & qu'elle avoit tout l'air d'une honnête femme & d'une femme de qualité. Pour le persuader mieux, il la dépeignit de façon qu'il n'étoit pas possible de s'y méprendre.

Lorsqu'il fut sorti, *James* & *Marie* se regardèrent en silence, & alloient peut-être se communiquer leurs peines, lorsque le capitaine rentra, & dit à *James* qu'il avoit laissé son épouse chez sa cousine, où elle avoit déjeuné. *James* sortit pour s'informer de la vérité, & alors *Marie* raconta au capitaine le discours du médecin. Le capitaine qui prévint les conséquences de cette affaire, avoua de bonne foi à sa femme comme tout s'étoit passé, & comme la vérité porte un caractère qu'il

qu'il n'est pas possible de contrefaire, elle demeura convaincue de l'innocence de son mari & de son amie, & se hâta d'écrire à cette dernière pour l'avertir de ce qui s'étoit passé, mais sa lettre arriva trop tard.

James avoit appris de sa cousine que sa femme étoit sortie de fort bonne heure, & ne doutoit point qu'elle n'eut passé le reste du tems dans une mauvaise maison; il retourna chez lui furieux, mais il se composa, & demanda d'un air tranquille à son épouse ce qu'elle avoit fait depuis son départ. *Charlotte* avoit été bien fâchée de ne s'être pas trouvée au logis quand il y étoit revenu. Quoiqu'il n'y eut rien que d'innocent dans sa conduite, elle sentoit qu'elle avoit été imprudente, & qu'on pouvoit l'expliquer plus mal. Elle résolut donc de déguiser une partie de la vérité, & dit à son époux que *James* l'avoit remise chez sa cousine d'où elle étoit revenue chez elle. Comme elle n'étoit pas accoutumée à mentir, elle

rougit prodigieusement, ce qui confirma son mari dans ses soupçons. Il la quitta brusquement & vint dans une fameuse taverne, d'où il écrivit à *Freeman* qu'il vouloit lui parler. Malheureusement *Freeman* reçut ce billet, & se rendit sur l'heure au lieu marqué. *James* lui dit froidement : il est donc vrai que vous n'avez pas revu mon épouse depuis que vous l'avez laissée chez sa cousine ? A quoi bon cette question, lui dit *Freeman* ; je croyois devoir être cru au premier mot ? Non traître, lui dit *James*, en mettant l'épée à la main, défens toi. *Freeman* eut bien souhaité alors lui dire la vérité, mais *James* étoit dans une telle furie qu'il n'écoutoit rien, & son ami fut obligé de penser à se défendre. Il ne le fit pas avec succès, & ayant reçu un coup mortel, il tomba.

Au bruit qui se faisoit dans cette chambre, les gens de la taverne prirent l'alarme & crièrent au secours. Parmi les personnes qui accoururent,

il
for
for
qu
qu
lier
for
se
bre
Fre
toit
étoi
s'at
tém
Jam
son
dans
tuat
s'att
dit l
ble :
une
être
mon
mettr
par c

il se trouva un connétable qui fit enfoncer la porte, & s'assura de la personne de *James*. *Freeman* qui sentoit qu'il étoit près de sa fin, témoigna qu'il avoit quelque chose de particulier à dire à son ami. Tout le monde sortit aussi bien que le connétable qui se tint dehors à la porte de la chambre pour garder le meurtrier. Alors *Freeman* lui raconta tout ce qui s'étoit passé & lui protesta que sa femme étoit innocente. Un homme mourant s'attire une confiance entière, & son témoignage n'est point révoqué; ainsi *James* convaincu de l'innocence de son ami & de son épouse, se trouva dans la plus terrible de toutes les situations, & *Freeman* s'aperçut qu'il s'attendrissoit sur son sort. Il lui tendit la main & lui dit d'une voix foible : *je vous pardonne ma mort, qui est une suite de mon mensonge. Vivez pour être le protecteur de mon épouse & de mon fils. Vous n'avez qu'un moyen de mettre vos jours en sûreté, sauvez vous par cette fenêtre.*

James suivit ce conseil & s'échappa ; il ne rentra pas même chez lui, & partit tout de suite pour un port d'où il pouvoit passer en Hollande. Ce fut de là qu'il écrivit à son épouse pour lui reprocher sa dissimulation, & les extrémités dans lesquelles elle l'avoit réduite. *Charlotte* au désespoir se préparoit à le suivre, mais elle n'en eut pas le tems, car elle apprit qu'il avoit fait naufrage en chemin.

Miss FRIVOLE.

Vous aviez bien raison de dire que cette histoire étoit terrible. Quel malheur le mensonge ne peut-il pas causer ?

Miss MOLLY.

Je crois que j'en suis corrigée pour toute ma vie. Oui, ma Bonne, j'aime mieux m'exposer à être grondée que de mentir jamais.

Madem. BONNE.

Je vous assure, ma chère, qu'il n'est guère possible de gronder un

per
tap
vau
me
l'hi

I
cap
un
emp
foul
tifs
nou
pain
jour
nes
& s
moi
les y
le re
mêm
& de
oblig
le no

personne qui avoue sincèrement sa faute ; mais vous dites fort bien qu'il vaudroit mieux s'y exposer que de mentir. *Belotte* va nous commencer l'histoire de *Tobie*.

Miss BELOTTE.

Dans le tems que les Juifs étoient captifs à Ninive, il y avoit parmi eux un saint homme nommé *Tobie*, qui employoit sa personne & son bien à soulager ses frères, qui étoient captifs avec lui. Il soignoit les malades, nourrissoit ceux qui manquoient de pain, & ensevelissoit les morts. Un jour qu'il s'étoit fatigué en ces bonnes œuvres, il s'assit pour se reposer & s'endormit. Pendant qu'il dormoit, il lui tomba quelque chose dans les yeux d'un nid d'oiseaux, & cela le rendit aveugle. Presque dans le même tems il perdit tout son bien, & devint si pauvre que sa femme fut obligée d'aller travailler dehors pour le nourrir.

Un jour on lui donna en payement un chevreau vivant. *Tobie* entendant le cri de cet animal, craignit qu'il n'eut été dérobé, & fit à cette occasion plusieurs questions qui impatientèrent tellement sa femme, qu'elle se mit à lui dire des injures, & lui reprocha ses bonnes œuvres comme si elles eussent été cause de ses malheurs, ce que *Tobie* souffrit avec beaucoup de patience.

Tobie n'avoit qu'un fils unique qu'il avoit élevé dans la crainte du Seigneur ; & il souhaitoit de se voir en situation de l'établir ; ainsi il dit à sa femme : dans le tems que j'étois riche, j'ai prêté une grosse somme d'argent à un honnête homme qui demeure bien loin d'ici ; j'ai son billet, & je suis persuadé qu'il le payera sur le champ ; ainsi j'ai envie de faire partir notre fils pour lui demander cette somme. Sa femme ayant entendu ses paroles, jeta de grands cris & dit : il ne me reste que mon fils qui me console de la perte de tous

mes biens, & cependant vous voulez m'en priver pour l'engager dans un voyage périlleux, duquel il ne reviendra peut-être jamais. Ne craignez rien, dit le jeune *Tobie*; l'ange du Seigneur me mènera, & me ramènera.

Le voyage étant résolu, *Tobie* dit à son fils de chercher dans la ville un honnête garçon, qui pût lui servir de guide. Le jeune *Tobie* sortit pour obéir à son père, & étant arrivé sur la place, il vit un jeune homme qui étoit ceint comme un voyageur, & qui avoit un bâton à la main. *Tobie* fut charmé de la physionomie de ce jeune homme, & certainement il avoit bien raison, car c'étoit l'ange *Raphael*, à qui Dieu avoit ordonné de prendre la figure humaine pour conduire *Tobie*. Il l'aborda, & lui ayant exposé son dessein, l'ange consentit à le suivre chez lui. Le vieux *Tobie* lui expliqua ses intentions; ils convinrent de la récompense qui lui seroit donnée à son retour, & après

que le père & la mère lui eurent bien recommandé d'avoir soin de leur fils, ils leur souhaitèrent toutes sortes de bénédictions, & les laissèrent partir.

Un jour que le jeune *Tobie* se trouva fatigué parce qu'il faisoit chaud, il eut envie de se baigner. A peine fut-il dans l'eau qu'il vit venir à lui un gros poisson qui sembloit vouloir le dévorer. Il eut une grande peur & il appella son guide qui lui dit : ne craignez rien. Prenez ce poisson par les nageoires, & le tirez sur le sable. Il mourut peu de tems après non sans s'être bien débattu, & alors l'ange dit à *Tobie* : prenez votre couteau & ouvrez le ventre de cet animal ; vous en tirerez le fiel & le foye, que vous conserverez soigneusement. Le fiel à la propriété de guérir les aveugles, & si vous faites brûler le foye sur des charbons, vous éloignerez de vous le malin esprit. *Tobie* obéit à *Raphael*, & il continuèrent leur voyage.

Miss SOPHIE.

La femme de *Tobie* ressembloit à la femme de *Job*. Mais dites moi, ma Bonne ; d'où vient les femmes sont elles plus impatientes, & ont-elles moins de courage que les hommes ?

Lady SPIRITUELLE.

C'est une calomnie que les hommes font contre nous ; je suis persuadée que les femmes valent autant que les hommes, n'est-ce pas, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Voilà donc un procès que je dois juger. Je souhaiterois pouvoir être du sentiment de *Lady Spirituelle* ; mais malheureusement, la vérité m'oblige à être de celui de *Miss Sophie*. J'en suis bien fâchée, ma chère, mais pourtant cela est vrai.

Lady SPIRITUELLE.

Mais pourquoi cela, ma Bonne ? Est-ce que les ames des hommes sont

d'une nature plus excellente que celle des femmes ?

Madem. BONNE.

Je ne le crois pas, ma chère. Je suis persuadée que toutes les ames étant faites à l'image & à la ressemblance de Dieu, sont absolument semblables.

Lady LOUISE.

Cela me paroît difficile à concevoir, car d'où viendrait la prodigieuse différence qu'on remarque dans les esprits & dans les caractères, elle est encore plus grande que celle qu'on trouve dans les visages, quoique celle-ci le soit beaucoup.

Madem. BONNE.

Je ne suis pas bien savante sur cet article, cependant je vais vous dire ce que j'en pense. Mais je ne prétens que vous me croyez, qu'autant que ce que je vous dirai vous paroît

tra raisonnable, & jusqu'à ce que quelqu'un plus savant que moi, vous fasse voir que je me suis trompée.

Vous souvenez vous, Madame, de ce que nous dîmes il y a quelque jour des qualités essentielles. Nous trouvâmes ce me semble qu'une qualité essentielle à la matière étoit une forme telle qu'elle fut.

Lady LOUISE.

Je m'en souvient fort bien, mais je crois pourtant qu'un petit mot d'explication à cet égard, ne fera pas de mal.

Madem. BONNE.

Cette table est quarrée, cette autre est ronde, ce bâton est long & rond, cette plume à une autre figure que la table ; en un mot, Mesdames, je vous défie de me trouver rien dans l'univers qui n'ait une forme, grande ou petite.

Lady SPIRITUELLE.

Je gage que oui, ma Bonne. J'ai une pensée actuellement ; je défie à quelque personne que ce soit de dire si elle est ronde, ou quarrée, ou pointue, car je ne pourrois pas le dire moi-même.

Miss BELOTTE.

Cela est fort drôle ; est-ce qu'une pensée ne feroit rien, puisqu'elle n'a pas de forme & que tout ce qui est dans le monde en a une ? Mais cela ne peut pas être ; & je raisonne comme une sotte, car je ne puis connoître le rien, & je connois fort bien ma pensée. Expliquez nous donc cela, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Nous sommes bien sûres qu'il n'y a point de matière qui n'ait une forme. Nous sommes sûres que notre pensée qui est quelque chose, n'a point de

forme ; il est donc bien sûr aussi que notre pensée n'est pas matière.

Lady MARY.

Qu'est ce donc qu'elle est, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Le contraire de la matière, puisqu'elle a des qualités opposées à la matière.

Miss SOPHIE.

Je n'entens pas bien cela, ma Bonne ?

Madem. BONNE.

Il n'y a rien qui n'ait son contraire. Le froid est le contraire du chaud ; ce qui est grand, de ce qui est petit ; ce qui est bon de ce qui est mauvais. Or les contraires ont des qualités absolument opposées, & ne peuvent jamais s'accorder ensemble. Donc la matière doit avoir ses contraires, & ce sont les substances spirituelles.

Lady LUCIE.

Qu'est-ce que vous appellés les substances spirituelles, comment pourons nous les connoître ?

Madem. BONNE.

Ce sont celles qui ont des qualités opposées à celles des corps, qui n'ont point de forme. Par exemple ; la pensée.

Lady LUCIE.

J'entens. Tout ce qui aura une forme je l'appellerai corps ou substance matérielle. Tout ce qui n'aura point de forme, je l'appellerai substance spirituelle.

Madem. BONNE.

Fort bien. Mais remarquez, Mesdames, que toutes les choses qui ont une forme sont composées de plusieurs parties, & qu'on peut les augmenter ou les diminuer. Je puis couper un morceau de cette table, &

ce morceau que j'ai coupé, c'est une partie que j'ai ôtée à la table. Je puis au contraire l'agrandir en y ajoutant un morceau de bois, & ce que j'ai fait à cette table, je puis le faire à celui, à cette chaise. La nature le fait tous les jours, nos corps s'accroissent en dehors ou en dedans, à mesure qu'il s'y joint de nouvelles parties, les arbres croissent par le même moyen. Une pierre n'est que l'assemblage de petites parties de poussière & d'atomes qui se sont rassemblés, & collés étroitement l'un contre l'autre. La matière qui a une forme, a donc de l'étendue grande ou petite; cette étendue vient de ce qu'elle a plusieurs parties, ainsi la forme, les parties & l'étendue sont des qualités essentielles à la matière. Concevez vous cela, Mesdames ? *Lady Sensée*, répétez le moi.

Lady SENSE'E.

Voici un dez à jouer, il a une forme carrée ; il est composé de plu-

fieurs parties, car je peux en l'écrasant avec un marteau le réduire en mille parties. Ces parties qui seront séparées, auront moins d'étendue que n'a ces dez à présent, mais pourtant elles en auront une.

Madem. B O N N E.

Fort bien. Or si vous trouvez quelque chose qui n'ait ni étendue, ni parties, ni forme, cette chose sera le contraire de la matière, c'est-à-dire qu'elle sera spirituelle. Nous avons trouvé que la pensée n'avait ni forme, ni largeur, ni longueur, par conséquent la pensée n'a point de parties, & ainsi elle est spirituelle. Me diriez vous à présent ce qui produit votre pensée, est-ce votre main ou votre pied ?

Lady S P I R I T U L E L E.

Cela seroit impossible, ma main & mon pied sont des corps ; leurs qualités essentielles sont absolument con-

traire à celles des substances spirituelles, par conséquent elles ne les peuvent produire, autrement elles donneroient ce qu'elles n'ont pas.

Miss BELOTTE.

J'avois toujours cru que c'étoit ma tête qui produisoit mes pensées, mais je me trompois, ma tête est aussi bien matière que ma main & mon pied.

Lady LUCIE.

N'est-ce pas notre ame qui produit nos pensées, & ne pouvons nous pas en conclurre qu'elle est spirituelle, puisque les pensées qui sont les enfans de nos ames le sont aussi ?

Madem. BONNE.

La conclusion est juste, Madame. Or vous savez qu'une chose spirituelle n'a point de parties, qu'on ne peut par conséquent y rien augmenter, ni y rien diminuer. Ne puis-je donc pas en conclurre que l'ame des en-

fans qui viennent au monde est telle qu'elle le fera quand ils auront vingt ans ; puisqu'une de ses qualités essentielles est de ne pouvoir augmenter ni diminuer ?

Lady L O U I S E.

Cela me paroît incontestable. Cependant cette vérité est démentie par l'expérience de tous les jours, & on diroit que l'ame des enfans croît & s'augmente avec leurs corps.

Madem. B O N N E.

Je crois avoir expliqué cela à nos jeunes dames il y a deux ans ; mais vous n'y étiez pas, & d'ailleurs, ces choses ont besoin d'être répétées plus d'une fois. Vous savez sans doute, Mesdames, que la mémoire est une faculté corporelle, c'est-à-dire qu'elle est attachée à nos corps, & qu'elle en dépend.

Lady L O U I S E.

Je n'ai jamais entendu parler de cela, & je vous prie de nous l'expliquer.

Madem. BONNE.

Les facultés essentielles de notre ame sont l'entendement & la volonté, c'est-à-dire que notre ame est capable de penser & de vouloir. Elle a un papier sur lequel elle écrit ses jugemens & ses volontés, & ce papier c'est notre cervelle qui est renfermée dans notre tête. Vous avez vû sans doute la cervelle de quelque animal, il n'y en a aucune de vous qui n'ait mangé une tête de veau. C'est une matière blanche & molle; la notre est aussi blanche & molle. Outre que notre ame a ce papier, elle a aussi des plumes pour écrire sur ce papier, & ce sont nos fibres. C'est-à-dire, une prodigieuse quantité de petits filets propres à toucher notre cervelle, & à y écrire.

Ce n'est pas encore assez. Il faut quelque chose pour remuer ces fibres, & ce sont les parties les plus subtiles du sang qu'on nomme esprits animaux, & qui montant sans cesse

au cerveau remuent ces fibres. Comprenez vous cela, Lady *Violente* ?

Lady VIOLENTE.

Oui, ma Bonne. La cervelle est le papier, les fibres sont les plumes, & les esprits animaux sont les doigt qui remuent ces plumes.

Madem. BONNE.

Dites moi, ma chère, pourriez vous écrire sur du papier brouillard ?

Lady VIOLENTE.

Cela m'est arrivé quelquefois, mais il ne m'étoit pas possible de lire ce que j'avois écrit, cela faisoit des lettres larges comme le doigt qui n'avoient pas de forme.

Madem. BONNE.

D'où vient cela, je vous prie ?

Miss BELOTTE.

C'est que le papier étoit trop mince.

Madem. BONNE.

Et qu'il n'y a pas assez de côle pour lui donner de la force. Je vais vous faire encore une autre question. Pourriez vous écrire avec un cheveu?

Miss SOPHIE.

Non, car il est trop foible.

Madem. BONNE.

Et bien, Mesdames ; le cerveau des petits enfans est extrêmement mou ; par conséquent il est comme le papier brouillard, on n'y peut rien écrire de lisible ; ce qui s'écrit dessus s'efface aussi-tôt, comme si on vouloit écrire sur de l'eau. D'ailleurs, les plumes, c'est-à-dire, les fibres sont si foibles qu'il n'est non plus possible de s'en servir que d'un cheveu. Notre ame dans la première enfance n'ayant aucun moyen d'écrire ses idées, ne peut les lire dans sa mémoire ; & comme ce n'est qu'en comparant ensemble plusieurs idées qu'on

peut former un jugement & ensuite un désir raisonnable, il s'ensuit que notre ame ne peut alors former aucun jugement. A mesure que la cervelle s'endurcit, & que les fibres prennent de la force, elle écrit ses pensées, les lit, & agit en conséquence ; & elle continue de le faire jusqu'à ce que la vieillesse ait tellement endurci son cerveau, & rendu ses fibres si roides, qu'elle ne peut plus s'en servir, alors l'homme retombe dans l'enfance.

Lady L U C I E.

Je commence à comprendre comment il se peut faire que des hommes qui ont des ames semblables, ont des génies si différens. Cela dépend de la mollesse ou de la dureté de leur cerveau, de la flexibilité de leur fibres, & de la quantité d'esprits animaux que le sang envoie à leur cerveau.

Madem. B O N N E.

Oui, ma chère, & de là vient aussi la différence qu'il y a entre les homi-

mes
met
que
tes
dire
vou

C
tête
va
emb
gé
trib
pen
allo
ter
bon
pass
con
étoi
tire

I
celu
gra
que

mes & les femmes ; mais il faut remettre cela à la première leçon, avec quelques autres choses fort importantes qui dépendent du même sujet, & dire quelque chose de *Cyrus*. C'est à vous, *Lady Spirituelle*.

Lady SPIRITUELLE.

Cyrus étant arrivé en Médie à la tête du secours qu'il conduisoit, trouva son oncle *Ciaxare* dans un grand embarras. Le roi son père avoit obligé le roi d'Arménie à lui payer un tribut, & il paroissoit que ce prince pensoit à profiter de la guerre qu'on alloit faire aux Médes, pour s'exempter de ce tribut. *Cyrus* ayant pris de bonnes mesures pour savoir ce qui se passoit dans le royaume d'Arménie, connut que la crainte de son oncle étoit bien fondée, & il promit de le tirer de cet embarras.

Le royaume d'Arménie touchoit à celui de Médie, & *Cyrus* faisoit de grandes chasses sur les frontières, & quelquefois ces chasses l'entraînoient

dans le royaume voisin. On s'accoutuma à le voir sur les frontières, sans en prendre ombrage.

Un jour il prit un bon corps de troupes au lieu de chasseurs, & il étoit déjà proche du lieu où étoit le roi, lorsqu'on avertit le prince qu'il n'avoit pas un instant à perdre pour se sauver. Il fit partir aussi-tôt sa femme, ses filles & ses trésors, & leur ordonna de se retirer dans les gorges des montagnes où il étoit facile à un petit nombre d'hommes, de se défendre contre un plus grand. *Cyrus* qui n'oublioit rien, avoit prévu que le roi d'Arménie prendroit cette résolution, & il avoit envoyé des soldats dans ces gorges, qui se saisirent de la famille & des trésors de ce malheureux prince.

Il ignoroit encore ce malheur, & ayant rassemblé tout ce qu'il pût de troupes, il les plaça sur une hauteur pour essayer de se défendre ; mais se voyant environné de toutes parts, il fut obligé de s'abandonner à la discrétion du vainqueur ; ainsi *Cyrus* par

fa

sa prudence, commença & finit cette guerre dans le même jour.

Le prince des Perles assembla les principaux officiers des deux armées, & fit même approcher les chariots des princesses. Ce fut en la présence de toutes ces personnes qu'il dit au roi prisonnier : je vais vous faire quelques questions, & j'espère que vous me direz la vérité; car si le mensonge est odieux dans la bouche d'une personne du commun, il est encore plus infâme dans la bouche d'un grand & d'un roi, & le deshonoreroit pour jamais. Dites moi donc pourquoi vouliez vous ne pas payer le tribut que vous a imposé *Astiage* ?

Le roi d'Arménie répondit : parce que j'ai cru qu'il étoit de ma gloire de laisser mon royaume libre à mon fils, comme je l'ai reçu de mon père. Cette pensée est belle & digne d'un roi qui n'a rien promis, dit *Cyrus*, & vous deviez l'avoir avant d'avoir été vaincu par mon ayeul. Vous savez qu'il s'étoit rendu maître de votre

royaume, & qu'il ne vous l'a rendu qu'à condition que vous payeriez le tribut. Dites moi, je vous prie, si vous aviez donné une province à un homme à certaines conditions, & qu'il refusât de les remplir, que feriez vous ?

Je fais que je vais prononcer mon arrêt, dit le roi d'Armenie ; mais n'importe, j'ai promis de dire la vérité, & je la dirai quoiqu'il m'en coûte. Je ferois mourir un tel homme. Dans ce moment les princesses qui étoient dans les chariots jettèrent de grands cris comme si elles eussent déjà vu le roi sur l'échafaut. Il avoit un fils nommé *Tygrane* que *Cyrus* avoit connu dans sa jeunesse. Il s'avança & ayant obtenu la liberté de parler, il le fit en ces termes.

Je ne chercherai point, seigneur, à excuser mon père, je fais qu'il mérite la mort ; mais j'espère que vous voudrez bien considérer qu'il y a beaucoup plus de gloire à pardonner à un ennemi vaincu, qu'à l'accabler. D'ail-

leurs, votre propre intérêt vous engage à user de clémence à son égard, puisque vous acquérerez par ce moyen un allié dont l'attachement vous fera beaucoup plus utile que par le passé.

Je ne comprends pas cela, dit *Cyrus*. Comment pourrai-je croire que l'amitié de votre père nous sera plus avantageuse après sa révolte qu'auparavant ? Je vais vous le prouver, dit *Tygrane*. Qu'est-ce qu'un roi qui n'a jamais été malheureux ? C'est pour l'ordinaire un homme sans sagesse & sans prudence, & qui n'a d'autre guide que ses passions. L'adversité est l'école des princes ; c'est-là qu'ils apprennent qu'ils sont hommes aussi bien que le dernier de leurs sujets. Mon père a reçu une grande leçon de cette sage maîtresse, & votre allié est devenu un homme sage & prudent. Or je vous le demande ; de quel prix n'est pas un tel allié ? D'ailleurs, que ne devez-vous pas attendre de la reconnaissance d'un prince qui a le

cœur bien fait, & qui vous devra tout ce que vous lui laisserez.

Je me rends, dit *Cyrus*, vous n'avez rien à craindre pour votre vie, & même je vous laisse votre royaume. Mais que donnerez vous à mon oncle pour la rançon de votre famille ?

Eh ! que pourrois-je lui donner, répondit le roi transporté de gratitude ? Tout ce que je possède est à lui & à vous. Je suis content de cette déclaration, dit *Cyrus*. Vous avouez que vous devrez à mon oncle plus que vous ne pouvez jamais lui payer, & par conséquent vous seriez le plus ingrat de tous les hommes, si vous cessiez jamais de lui être attaché. Je vous rends en son nom votre famille, & la seule peine que je vous imposerais est d'augmenter le tribut que vous lui payés auparavant ; ce sera la seule chose qui vous rappellera votre faute. A présent que je vous regarde comme ami, voyez ce que vous pouvez faire pour nous dans la guerre que nous allons avoir sur les bras ?

Le roi d'Arménie promit à *Cyrus* des soldats, & lui offrit en présent de grosses sommes que le jeune prince ne voulut recevoir qu'à titre de prêt, & qu'il rendit effectivement dans la suite.

La femme du prince *Tygrane* étoit parmi les princesses prisonnières. Il n'y avoit pas long-tems que ce prince l'avoit épousée ; & il l'aimoit uniquement. *Cyrus* lui demanda en riant, qu'elle rançon il lui donneroit pour elle ? Mille vies si je les avois, répondit *Tygrane* avec vivacité. Il m'en coûteroit trop cher, répondit *Cyrus*, puisque j'y perdrois un ami, & j'aime mieux vous la rendre pour rien.

Après cela, *Cyrus* fit couvrir de grandes tables qu'on avoit dressées par son ordre, & après qu'il eut réglé la famille royale & les officiers, il les reconduisit, & en chemin, il dit à *Tygrane* : qu'est devenu votre gouverneur ? Je le connus pendant mon premier voyage, & il me parut honnête homme ? Hélas !

répondit le jeune prince en soupirant : des flatteurs ont trouvé le moyen d'empoisonner le cœur de mon père à son sujet, & l'ayant fait passer pour criminel, il a été fait mourir. Quelques heures avant sa mort il me recommanda fortement de ne m'écarter jamais de l'obéissance que je devois à mon père. Oh l'excellent homme, répondit *Cyrus* ; souvenez vous de toutes ces leçons ; mais surtout, n'oubliez jamais la dernière.

Cyrus s'étant séparé du roi d'Arménie, le laissa dans l'admiration de sa prudence & de toutes ses autres qualités, & il fut le sujet de la conversation de toute la Cour. Il n'y eut que la femme de *Tygrane* qui ne dit rien au prince de Perse. *Tygrane* remarqua le silence de son épouse, & lui en demanda la cause. Que voulez vous que je vous dise de ce prince, répondit elle ? Je ne l'ai pas regardé. Comment cela se peut il croire, reprit son époux ? Vous avez passé plusieurs heures en sa compagnie. De-

quoi étiez vous donc occupée ? De celui qui disoit qu'il donneroit mille vies pour moi s'il les avoit, lui répondit-elle.

Madem. B O N N E.

Voilà un bel exemple, mais il n'est guère imité par les jeunes dames d'aujourd'hui. On peut leur demander à coup sûr le portrait de tous les jeunes gens, & quand même elles ne les auroient vus qu'une seule fois, elles peuvent les peindre sans qu'il y manque un seul trait. Cela est bien contraire à la modestie qui doit faire le plus bel ornement des personnes du sexe.

Miss C H A M P E T R E.

J'admire l'adresse avec laquelle *Tygrane* ménagea l'esprit de *Cyrus* pour l'engager à pardonner à son père. Il ne lui dit pas qu'il est innocent ; il ne cherche pas même à excuser sa faute, cela eut été capable de l'irriter. Il convient qu'il mérite la mort, car il

fait bien qu'on désarme une personne raisonnable, par ces mots, *j'ai tort.*

Madem. BONNE.

La réflexion de *Miss Champêtre* est admirable. Une personne est en colère contre vous, parce qu'elle croit que vous avez fait une faute. Soit que vous soyez innocente ou coupable, gardez vous bien de la contredire, vous la mettriez en fureur. J'ai vû l'année passée une dame à qui l'on avoit joué tant de mauvais tours que la patience lui échappa, & elle dit qu'assurément elle se vangeroit. Un homme raisonnable & qui n'avoit guère de raison alors, entreprit de lui prouver démonstrativement qu'elle avoit tort de se mettre en colère, & qu'elle devoit renoncer au projet de se vanger. Cette remontrance à contretems la jetta dans une espèce de fureur. Elle jura qu'elle brûleroit plutôt la maison, & poignarderoit son ennemie; elle étouffoit de rage, & étoit prête à tomber en convulsion.

Dans ce moment arrive une autre personne qui s'informe du sujet de la querelle, & qui dit froidement, qu'il n'y avoit pas moyen de souffrir une telle injure, en un mot, il entre dans le ressentiment de la personne offensée. A mesure qu'elle parloit, la colère de celle ci s'apaisoit, & elle parvint à se tranquiliser entièrement. Comment donc, lui dit l'autre, vous voilà toute apaisée : avez vous oublié qu'il nous reste une maison à brûler, & une femme à poignarder ; je vous avertis que je n'en rabattrais pas un iota. La dame qui avoit été si fort en colère se mit à rire, & l'homme raisonnable à contre tems apprit qu'il ne faut jamais s'opposer à un torrent, mais au contraire lui faciliter un passage, à moins qu'on ne veuille l'exposer à lui voir faire les plus grands ravages. Continuez, *Lady Sensée*, à nous parler de l'Amérique.

Lady SENSEE.

Quoique le Canada ne soit qu'une petite province, on y comprend tout

le pays qui est borné au midi par la nouvelle Angleterre & par la Louisiane ; mais on dit qu'aujourd'hui il y a une grande dispute entre les Anglois & les François, chacune des deux nations prétendant à la propriété d'une partie de ce pays. Que Dieu les accorde, ma Bonne dit que nous ne sommes pas assez habiles pour décider qui a raison, ainsi je me contente de souhaiter que ce soit ma nation. Les principales villes des François dans ce pays sont Québec, Mont-real, & les trois rivières. Il y a aussi un grand nombre de forts.

Le fleuve St. Laurent coule dans le Canada. Il a cinquante lieues de large dans son embouchure, & en beaucoup d'endroits il est de plus d'une lieue de large. La navigation y est très dangereuse par la quantité de rochers qui s'y trouvent. Il y a de grandes chutes d'eaux qu'on appelle *saults* ; c'est-à-dire que l'eau tombe du haut d'un rocher. Les deux plus grands *saults* sont ceux de Niagara & ceux de

St. Louis. Imaginez vous, Mesdames, un rocher qui a deux mille de longueur, celui de Niagara est tel. Et bien, toute la rivière tombe du haut de ce rocher qui est prodigieusement élevé, & forme en tombant une nape d'eau qui fait un bruit épouvantable & qu'on entend de plusieurs lieues.

Lady LOUISE.

Comment fait-on pour voyager sur cette rivière, il n'y a pas d'apparence qu'on puisse y conduire des vaisseaux ?

Madem. BONNE.

Les grands vaisseaux ne vont pas plus loin que Québec, & pour aller jusqu'à Mont-real on en a d'une autre fabrique. Après cela, on ne voyage plus qu'en canots.

Lady MARY.

Je ne fais pas ce que c'est qu'un canot ?

Madem. BONNE.

C'est un petit bateau fait d'écorce d'arbre, adroitement cousue avec un fil fait des mêmes écorces. Les plus grands tiennent huit hommes. Les sauvages sont extrêmement habiles à conduire leurs canots au milieu des rochers, & quand ils trouvent des passages difficiles, ils prennent le bateau sur leurs tête & vont par terre jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé un passage plus aisé. Ils appellent cela faire un portage. Nommez nous, Lady *Sensee*, les principaux sauvages qui habitent ce pays.

Lady SENSE'E.

Ce sont les Hurons, les Algonquins, les Iroquois, les Illinois, les Ojibwa, les Assinibois, les Sioux & plusieurs autres.

Lady VIOLENTE.

Vient-il du bled & d'autres choses dans ce pays ?

Madem. BONNE.

Oui, depuis que les Européens y font ; auparavant les sauvages ne se donnoient pas la peine de cultiver la terre.

M^{is} BELOTTE.

Et de quoi vivoient-ils donc s'ils n'avoient ni bled ni légumes ?

Madem. BONNE.

De la chasse & de la pêche. Ce pays est rempli de montagnes & de lacs, qui leur fournissoient abondamment de quoi vivre. Les sauvages de ces quartiers sont en même tems fort gourmands & fort sobres, selon qu'ils ont peu ou point à manger. Comme ils passent la plus grande partie de leur vie à la chasse il faut bien qu'ils s'accoutument à jeûner.

M^{is} MOLLY.

Mon père chasse beaucoup, cependant il ne jeûne pas, il revient manger à la maison, ou bien il porte quel-

que chose à manger; pourquoi les sauvages ne font-ils pas la même chose ?

Madem. B O N N E.

Il y a bien de la différence de cette chasse aux notres. Imaginez vous, ma chère, que ce vaste pays n'est pourainfi dire, qu'une immense forêt. Il y a des endroits où l'on trouve trois & quatre cents lieues de bois. Les sauvages s'assemblent par bandes au commencement d'Octobre dans ces vastes forêts pour concerter leur chasse. Autrefois ils n'avoient d'autres armes que des arcs & des flèches, à présent ils ont des fusils. Toutes leurs provisions consistent en plomb & en poudre, & chaque homme porte derrière son dos un sac, où il y a de la farine de bled d'inde. Voilà tout ce qu'ils emportent pour une chasse de trois mois au moins.

Miss. S O P H I E.

Mais comment peuvent-ils vivre tout ce tems avec si peu de farine ?

Où couchent-ils dans ces grandes forêts ? Est-ce qu'ils ne portent pas des habits pour changer quand ils sont bien mouillez, quelques chemises au moins ?

Madem. BONNE.

Je vais répondre par ordre à toutes vos questions. Ils tuent des bêtes dans ces forêts, alors ils les écorchent pour en avoir la peau, & ils mangent la chair. Dix hommes quelquefois mangent autant de viande dans un seul jour que cinquante en pourroient manger ici. Ils gardent leur farine pour les tems malheureux où ils ne tuent rien, & alors ils en prennent plein leur main qu'ils délayent avec un peu d'eau, & voilà un repas pour toute la journée ; c'est pourquoi je vous ai dit qu'ils étoient sobres & gourmands selon qu'ils avoient des vivres. Le soir, comme ils ne manquent pas de bois, ils allument un grand feu, & se couchent auprès. D'autres font vite une cabane avec des branches d'arbres. D'autres enfin font

de grands trous dans la neige & s'y couchent. On prétend qu'ils y ont très chaud. Quand leurs habits sont mouillés, ils se séchent auprès d'un grand feu. Pour des chemises, ils n'en changent pas souvent, & ils les gardent jusqu'à ce qu'elles tombent par morceaux. Si vous leur donnez une chemise blanche, ils la mettent par dessus la fâle, & il y en a qui ont souvent quatre à cinq chemises les unes sur les autres.

Lady LUCIE.

Oh les vilaines gens, ils n'ont guère de propreté. On ne peut pas au moins les accuser d'avoir de la vanité dans leurs habits.

Madem. BONNE.

Je vous demande pardon, ma chère, ils ont beaucoup de vanité, & c'est pour cela qu'ils se m'attachent, c'est-à dire qu'ils se peignent tout le corps & le visage. Une grande parure pour les hommes, est d'avoir un grand

serpent peint sur le visage, ils se persuadent que cela les rend terribles à leurs ennemis. Quelques uns se peignent avec du vermillon & avec d'autres couleurs ; mais ceux qui veulent que cela dure toujours s'y prennent ainsi.

Ils se font des égratignûres avec la pointe d'une éguille, c'est-à-dire, qu'ils dessinent sur leur peau en la déchirant, puis ils y mettent de la poudre à canon, & ensuite ils y mettent le feu. Cela fait des marques qui restent toute leur vie.

Lady CHARLOTTE.

Il faut être possédé du diable pour souffrir à plaisir tant de douleur.

Madem. BONNE.

Et les dames qui se serrent dans un corps de baleine jusqu'à étouffer pour avoir une belle taille ; celles qui se font venir des corps aux pieds pour avoir le pied mignon. Celles qui se laissent tirailler les cheveux pendant trois heures par un perruquier, qui s'expo-

sent à se faire brûler les oreilles, qui passent la nuit sans dormir parce que leurs papillotes les en empêchent. Toutes ces femmes dis-je, sont-elles moins extravagantes que les sauvages?

Lady L O U I S E.

Cela est singulier. J'étois frappée de l'extravagance de ces peuples, sans penser que la mienne est encore plus grande; car enfin ils se m'attachent une fois pour toute leur vie, & le supplice que je m'impose pour suivre la mode, recommence tous les jours. Les femmes sauvages se m'attachent-elles aussi?

Madem. B O N N E.

Non, mais elles ont des ajustemens. J'ai vu une de leurs jupes des grandes fêtes. C'étoit une espèce de sac de cuir sans aucun pli, avec une frange au bas composée d'un petit étui fait presque comme une cloche. On le trouve à la queue des serpens qu'on nomme à cause de cela serpens à sonnette.

Lady LOUISE.

Je gage que ces pauvres malheureuses se croient aussi parées avec cela que moi avec mes habits dorés & avec mes diamans.

Madem. BONNE.

Assurément, ma chère, la parure ne consiste que dans l'opinion.

Lady MARY.

Je conçois fort bien que les sauvages étoient obligés à faire ces terribles chasses avant que les Européens leurs eussent enseigné à travailler à la terre ; mais à présent pourquoi prennent-ils tant de peine ? N'auroient-ils pas plus aisé à vivre comme nos fermiers ?

Madem. BONNE.

Mais les Européens ne leur donneroient pas pour rien les choses nécessaires pour cultiver la terre ; pour les obtenir, ils donnent la peau des bêtes qu'ils ont tuées, & par conséquent ils sont obligés de continuer à aller à la

chasse. D'ailleurs les sauvages sont très paresseux ; ils se donnent tant de fatigues trois mois de l'année, afin d'avoir le plaisir d'être à rien faire le reste du tems. Ils veulent vivre dans l'indépendance & s'estiment fort heureux de n'avoir obligation à personne.

Lady LOUISE.

En cela ils ont raison. Je crois qu'un homme qui n'auroit besoin de personne, pourroit être regardé comme un homme parfaitement heureux ?

Madem. BONNE.

Il faudra quelque jour examiner cela, pour aujourd'hui il est trop tard.

~~~~~

## XXVIII. DIALOGUE.

*Lady* LOUISE.

**V**OUS avez dit la dernière fois, ma Bonne, que vous examinerez la proposition que je vous faisois,

j'y ai beaucoup pensé depuis notre dernière leçon. La liberté est le plus précieux de tous les biens, & il me semble qu'un homme qui n'a pas besoin de tout ce qui l'environne est vraiment libre ?

*Madem.* BONNE.

Oui, à peu près comme l'étoient les Lacédémoniens. Leur république étoit pour eux le monde entier. Comme ils y trouvoient tout ce dont ils avoient besoin, le reste de la terre leur étoit indifférent; & ils se feroient fort peu embarrassé qu'il périclât. Rien ne les intéressoit à sa conservation.

*Lady* LOUISE.

Est-ce que leur indépendance éteignoit chez eux les sentimens d'humanité ?

*Madem.* BONNE.

Je le crois du moins, & je suis intimement persuadée que le besoin continuel que nous avons les uns des autres, produit mille vertus & entre autre l'humanité.



*Lady LOUISE.*

Mais nous sommes véritablement esclaves de ceux dont nous espérons quelque chose. Or comme je vous l'ai dit, je regarde la liberté comme le plus grand de tous les biens. Nous troquons donc notre liberté qui est un grand bien contre nos commodités & nos fantaisies qui sont de petits biens. N'est-il pas clair comme le jour que cet échange nous est fort désavantageux ?

*Madem. BONNE.*

*Lady Louise* devient une adversaire redoutable ; elle pose des principes, elle tire des conséquences. Il faut pourtant essayer de la contredire un peu. Il me semble, ma chère, qu'il eut été à propos de commencer par une bonne définition de la liberté. Peut-être par là, entendez vous une chose, & moi l'autre ? Quand on veut disputer il faut commencer par s'entendre ?

*Miss* BELOTTE.

Pourquoi croyez vous que *Lady Louise* veut disputer avec vous, je la crois trop polie pour cela ?

*Madem.* BONNE.

Voilà justement ce que j'ai dit, ma chère ; il est d'une grande importance de bien entendre le sens des mots. Par exemple, ma chère ; disputer & quereller ce sont deux choses fort différentes. Disputer, c'est avoir une opinion différente de celle de la personne à qui on parle, ce n'est point un mal ; vous savez bien que nous ne devons croire aucune personne sur sa parole, & qu'il faut examiner ses raisons & lui dire les notres. Voilà ce qui s'appelle disputer, & toutes les fois qu'on le fait avec douceur, modestie & politesse, cela n'est pas un mal, au contraire, cela divertit & amuse. Mais si au lieu de dire ses raisons, on s'emporte, on dit des paroles grossières, cela s'appelle quereller, & les honnêtes gens ne le font

jamais. Je vais vous faire quelques questions, Lady, répondez moi, s'il vous plait.

La liberté consiste-t-elle à faire toutes les mauvaises actions qui viennent en fantaisie ?

*Lady* LOUISE.

Peut être quelques personnes le croient-elles ainsi, mais ce n'est pas celle là dont je parle qui est le plus précieux des biens. C'est un bonheur au contraire, de perdre cette liberté.

*Madem.* BONNE.

Consisteroit elle à se lever ou à se coucher à dix heures plutôt qu'à douze ; à porter un habit bleu plutôt qu'un habit vert, & en mille autres choses semblables ?

*Lady* LOUISE.

Cela a son agrément. On est bien aise de choisir ces petites choses à son gré. J'avoue pourtant que c'est trop peu de chose pour fonder le bonheur ou le malheur d'une personne raisonnable.

*Madem.*

*Madem.* B O N N E.

Apprenez nous donc ce que vous entendez par la liberté ?

*Lady* L O U I S E.

En vérité je ne le fais pas trop par moi-même, & je vais là dessus vous donner l'opinion des hommes à cet égard. Les Romains, par exemple, furent libres pendant tout le tems que dura leur république ; ils perdirent leur liberté sous *Jules César*.

*Madem.* B O N N E.

Fort bien. Une nation est libre selon vous, quand elle n'a pas un maître absolu. Je m'en tiens à l'exemple des Romains ; mais je vous avertis que cet exemple fera tout le contraire de ce que vous en attendez, & qu'en l'examinant de près, vous trouverez que la république Romaine, loin d'être le centre de la liberté, étoit la demeure du despotisme & de la tyrannie. Je voudrois pouvoir entrer dès à présent dans cette preuve ; mais nos



jeunes dames ne savent point l'histoire Romaine, elles ne comprendroient pas la moitié des choses que je dirois.

*Miss* BELOTTE.

Mais si vous aviez la bonté de nous apprendre l'histoire Romaine, nous serions en état de comprendre.

*Madem.* BONNE.

Et le moyen d'entreprendre tant d'ouvrages, nous en avons déjà beaucoup plus que nous n'en pouvons faire.

*Lady* SPIRITUELLE.

Tenez, ma Bonne, il y a un moyen d'accommoder tout cela. Dans la leçon de l'après dîner, nous répéterons les histoires de la Sainte Ecriture, & celles de l'histoire Ancienne avec quelques petits contes de tems en tems, & un peu de physique quand vous ferez assez bonne pour cela. Dans la leçon du matin nous dirons quelque chose de l'histoire Romaine, & cela nous apprendra à raisonner.

La science de raisonner comme il faut n'appartient-elle pas à la philosophie ?

*Madem.* BONNE.

Non, c'est à la logique, mais cela revient au même ; pour raisonner & penser comme il faut, il est nécessaire d'avoir des idées justes. J'accepte votre plan, mais je le répète, c'est trop d'ouvrage.

*Lady* VIOLENTE.

Vous ferez vos leçons plus longues. Vous avez gagné votre gageure comme vous voyez, ma Bonne, vous pourriez me garder toute la journée que je ne m'ennuyerois plus. Je voudrois même qu'elle fût plus longue ; j'ai tant de choses à apprendre que je n'en saurai pas la moitié à vingt ans.

*Madem.* BONNE.

Je n'ai rien à répondre à cela. *Lady Sensée*, donnez nous en abrégé l'histoire de la fondation de Rome.

## Lady SENSE'E.

On dit qu'*Enée* prince Troyen aborda en Italie dans le pays des Latins, & qu'il épousa *Lavinie* fille de leur roi. Il avoit un fils nommé *Ascagne* qui lui succéda, & il y eut plusieurs rois de la même race. Un d'eux laissa deux fils, *Amulius* & *Numitor*, le premier ayant détrôné son frère, enferma sa fille *Rbéa Silvia* parmi les vestales, c'étoient des filles qui ne pouvoient se marier qu'à un certain âge. *Rbéa Silvia* n'attendit pas cet âge, & elle eut deux fils qui furent exposés sur le tibre par leur oncle *Amulius*. Un berger les ayant trouvés, les éleva, & quand ils furent grands, ils tuèrent leur oncle *Amulius*, & rétablirent *Numitor* leur ayeul sur le trône. Ensuite ils voulurent bâtir une ville dans le lieu où le berger les avoit trouvés. Ces deux frères qui se nommoient *Romulus* & *Remus* prirent querelle à l'occasion de cette ville, ensorte que *Romulus* tua *Remus*,

& nomma la ville qu'il venoit de bâtir, Rome.

*Lady* MARY.

Mais, ma Bonne, qu'est-ce qui aida à *Romulus* à bâtir cette ville ?

*Madem.* BONNE.

Environ trois cents bergers qui en furent les premiers habitans.

*Miss* BELOTTE.

C'étoit donc plutôt un village qu'une ville ; je m'étois faite une autre idée de Rome, & je la croyois extrêmement grande. Nous avons chez nous un tableau qui représente l'enlèvement des Sabines ; la ville de Rome a des portes magnifiques & de très belles maisons.

*Madem.* BONNE.

C'est que le peintre étoit un ignorant qui ne savoit pas l'histoire. Rome dans son origine n'étoit ni magnifique ni peuplée ; il est vrai qu'elle ne resta pas longtems dans cet état, & que *Romulus* trouva un moyen de la peup-



pler. *Lady Sensée*, dites à ces dames comment il s'y prit pour cela?

*Lady SENSEE.*

Il fit planter un petit bois qu'on appella *bocages*, & il fit publier que tous ceux qui avoient de mauvaises affaires feroient en sûreté dans cet endroit, & que lui & ses bergers les défendroient. Aussi-tôt, les voleurs, les meurtriers, ceux qui avoient peur d'aller en prison, parce qu'ils devoient beaucoup d'argent, ceux qui n'avoient pas de quoi vivre, accoururent en cet endroit de toutes sortes de pays, & *Romulus* se trouva avoir trois mille trois cens hommes.

*Miss SOPHIE.*

Avouez, ma Bonne, qu'il auroit tout aussi bien fait de se faire chef d'une troupe de voleurs? Comment pouvoit-on vivre en sûreté dans Rome, c'étoit pire qu'un bois?

*Madem. BONNE.*

C'est en cela, ma chère, qu'il faut admirer l'esprit de *Romulus*, & ses

grands talens, puisqu'il trouva le moyen d'affujétir tous ces gens là à de bonnes loix qu'ils observèrent avec beaucoup d'exactitude.

*Lady* LOUISE.

Il me semble, ma Bonne, qu'ils ne changèrent point de profession; Ils étoient des voleurs particuliers, ils devinrent des voleurs publics; car enfin ils n'avoient aucun droit sur le pays qui les environnoit, & *Numitor* n'avoit donné à *Romulus* qu'environ quatre mille & demi de terrain selon notre mesure; par conséquent, ils volèrent toute la terre qu'ils eurent de surplus.

*Madem.* BONNE.

Ecoutez bien ceci, Madame. Toutes les guerres & toutes les acquisitions ne sont pas injustes. Je ne vois pas que *Romulus* ait attaqué personne; il ne fit que se défendre, & cela est permis. Il est même permis de demander des dédomagemens à un ennemi qui nous attaque mal à propos.

*Romulus* demanda des terres, il n'y avoit pas de mal à cela.

*Lady* CHARLOTTE.

Et qui nourrissoit tous ces hommes là avant qu'ils eussent ces terres ?

*Madem.* BONNE.

Ne venez vous pas d'entendre que *Numitor* donna à *Romulus* environ quatre mille & demi de terrain. Il le partagea en trois parts inégales, & la plus grande de ces trois, il la distribua en égales parts à chaque homme qui prit le soin de la cultiver, ensorte que tout le monde eut de quoi vivre en travaillant.

*Lady* CHARLOTTE.

Je conçois qu'un homme peut vivre de son travail, mais ceux qui avoient une grande famille, comment pouvoient-ils nourrir leurs enfans ?

*Lady* SENSE'E.

Les premiers Romains n'avoient ni femmes ni enfans, c'étoit des hommes ou qui n'avoient jamais été mariés, ou qui avoient quitté leurs femmes.

*Lady VIOLENTE.*

Comment donc la ville de Rome a-t-elle pû durer si longtems, puis-que les premiers Romains n'avoient ni femmes ni enfans ?

*Madem. BONNE.*

Ils en eurent bientôt, Mesdames, & c'est ce que *Lady Sensee* va vous raconter.

*Lady SENSE'E.*

*Romulus* voyant que la plus grande partie de ceux qui l'étoient venus trouver, n'avoient point de femmes, envoya des ambassadeurs dans toutes les villes voisines pour leur demander leurs filles en mariage. Ils furent rebutés de tous les côtés & les Sabins ne se contentèrent point de leur refuser leur demande, ils les insultèrent même, en disant que si *Romulus* vouloit faire un asyle pour les femmes qui ne valoient rien comme pour les méchants hommes, il en auroit une assez grande quantité. *Ra-*



*mulus* fut piqué de cette réponse, & ayant fait publier qu'il vouloit faire une fête en l'honneur de *Neptune* qui devoit durer trois jours ; tous les habitans des villes voisines de Rome y vinrent en foule, & surtout les Sabins. Après la première journée les Romains prièrent fort honnêtement les étrangers d'entrer dans leur ville. Ils les regalèrent & les logèrent dans leurs maisons, & ils profitèrent de l'occasion pour connoître leur filles. Le lendemain *Romulus* fit un signal, & alors chaque Romain s'étant faisi d'une fille, l'emporta dans sa maison, & les portes furent fermées aussi tôt ; & le même jour, *Romulus* fit marier toutes ces filles selon les cérémonies de leur pays.

*Lady* LUCIE.

Ah, ma Bonne ! que je haïs *Romulus* : il eut mieux valu qu'il eut fait tuer ces pauvres filles que de les obliger à épouser des hommes qu'elles ne connoissoient pas, & que par conséquent elles ne pouvoient aimer.

*Madem. BONNE.*

Je vous disois il y a quelque tems, que les mariages de raison étoient plus heureux que ceux qui se contractent par inclination. En voici la preuve. Quelque tems après, on donna permission à celles de ces femmes qui ne feroient pas contentes de leurs maris, de les quitter, & de s'en retourner dans leur pays : il n'y en eut que deux qui profitèrent de cette permission ; & elles protestèrent toutes qu'elles étoient si contentes de la conduite de leurs maris à leur égard, qu'elles aimeroient mieux mourir que de les quitter.

*Lady LUCIE.*

Il falloit que les Romains eussent eu de bonnes manières pour elles, pour se les être ainsi attachées, & je ne comprends pas comment de tels hommes avoient pû être changés en si peu de tems ?

*Madem.* BONNE.

Ils cessèrent d'être méchans dès le moment qu'ils s'affujétirent au travail & aux sages loix que leur donna *Romulus*. Pour vous donner une idée de son humanité, je ne vous en rapporterai qu'un seul trait. C'étoit assez la coutume parmi les Payens de tuer les enfans qui naissoient foibles & difformes, comme chez les Lacédémoniens ; mais *Romulus* plus sage & plus humain que *Lycurgue*, n'établit cette loi qu'avec une grande répugnance ; & pour la rendre inutile, il ordonna que les pères & mères n'auroient permission de tuer ces malheureux enfans qu'au bout de trois ans ; non seulement parce qu'il pouvoit fort bien arriver qu'ils se fortifiassent pendant ces trois années, mais aussi parce qu'il pensoit qu'il n'étoit pas possible qu'il y eut des parens assez barbares pour tuer un pauvre enfant qu'ils auroient élevé pendant trois ans, & dont ils auroient reçu les in-

nocentes caresses. Cependant comme il se trouve de tems en tems des phénomènes de cruauté & de barbarie, c'est-à-dire des pères & des mères qui haïssent leurs enfans, *Romulus* qui prévoyoit tout, ordonna qu'avant de tuer ces pauvres enfans, il falloit assembler les principaux parens paternels & maternels pour prendre leur avis.

*Lady* LUCIE.

Vous avez trouvé le moyen de me réconcilier avec *Romulus* ; je lui pardonne l'enlèvement des femmes en faveur des loix qu'il fit pour sauver les petits enfans.

*Lady* VIOLENTE.

Je vous prie, dites nous quel étoit le gouvernement des Romains, & si *Romulus* ne fut pas le premier roi de Rome ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère ; il rassembla là tous les habitans de Rome & leur deman-



da quel gouvernement ils souhaitoient d'avoir ? Ils lui répondirent, le monarchique & le choisirent pour le premier roi ; cependant son autorité n'étoit pas absolue, il avoit choisi cent hommes pour en faire un parlement qu'on nommoit *sénat*, & *Romulus* étoit obligé de le consulter dans les affaires de conséquence. Le peuple devoit aussi décider de certaines affaires.

*Lady* L O U I S E.

Voilà précisément le gouvernement que j'aime. Un roi dont l'autorité soit bornée par l'autorité d'un parlement & par celle du peuple.

*Madem.* B O N N E.

Cela est excellent dans un royaume électif, mais dans un royaume héréditaire, c'est selon moi la chose la plus dangereuse & la moins convenable.

*Miss* C H A M P E T R E.

Heureusement vous nous avez permis de ne pas nous en rapporter à

vos sentimens. Je vous avoue que je ne pourrois jamais adopter le votre à cet égard. Je haïs le despotisme & la trop grande liberté. J'aime un juste milieu entre ces deux choses, & je le crois trouver dans le gouvernement primitif de Rome.

*Madem.* B O N N E.

J'aime, comme vous, une liberté également éloignée du despotisme & de la licence, mon idole est la liberté, je veux bien vous l'avouer, & c'est pour cela que je suis plus affectionnée au gouvernement monarchique. Ce que je vous dis vous paroît extravagant, je vous pardonne de le croire ; mais je vous prie de suspendre votre jugement jusqu'à ce que la suite de l'histoire Romaine décide si j'ai tort ou raison. Continuez la, s'il vous plaît, *Lady Sensée.*

*Lady* S E N S É E.

Les Sabins se préparèrent pendant deux ans à se vanger des Romains,

car le plus grand nombre des filles qui avoient été enlevées étoient Sabines. Ils s'approchèrent donc de Rome pour en faire le siège. La citadelle de cette ville étoit sur un grand rocher : elle avoit pour gouverneur *Tarpeïus* dont la fille se nommoit *Tarpeïa*. Cette malheureuse créature aimoit beaucoup l'or; & comme les soldats Sabins avoient au bras des bracelets de quelque chose qui ressembloit à ce riche métal, elle souhaitoit beaucoup de les avoir. Elle fit donc dire à *Tatius* roi des Sabins, qu'elle lui ouvreroit la porte de la citadelle, s'il vouloit lui donner les choses que ses soldats portoient au bras, car elle ne favoit pas que cela étoit nommé des bracelets.

*Tatius* promit avec ferment de lui donner les choses que ces soldats portoient au bras sans s'expliquer d'avantage; mais quand elle leur eut ouvert la porte, ils jettèrent sur elle leurs boucliers, & elle fut étouffée sous leur poid. Cependant les Ro-

main  
arm  
rieu  
Rom  
les  
jusq  
pûr  
leur  
rent  
bras  
entr  
les  
éga  
arm  
ren  
leur  
ava  
les  
fut  
bin  
que

vo  
hor

mains s'étant éveillés, coururent aux  
 armes, & il y eut un combat si fu-  
 rieux, qu'il étoit à craindre que les  
 Romains & les Sabins ne quittassent  
 les armes qu'après s'être entretués  
 jusqu'au dernier. Mais les Sabines ne  
 pûrent voir leurs maris égorgés par  
 leurs pères ou leurs frères : elles pri-  
 rent leurs petits enfans entre leurs  
 bras, & se jettèrent toutes échevelées  
 entre les deux armées, ce qui obligea  
 les deux partis auxquels elles étoient  
 également chères, de mettre bas leurs  
 armes. Alors elles dirent à leurs pa-  
 rens qu'elles étoient si contentes de  
 leurs maris, qu'il faudroit les tuer  
 avant d'attenter à leur vie, & elles  
 les firent consentir à faire la paix. Il  
 fut résolu que les Romains & les Sa-  
 bins ne feroient plus qu'un peuple, &  
 que *Tatius* seroit roi avec *Romulus*.

*Miss* BELOTTE.

Vous disiez que les femmes n'a-  
 voient pas tant de courage que les  
 hommes, vous voyez pourtant que



les Sabines ne craignirent point de s'exposer à la mort, en se jettant entre des épées qui pouvoient fort bien les blesser ou les tuer.

*Lady* LUCIE.

Cela me fait souvenir que vous nous aviez promis des preuves physiques de la supériorité des hommes sur les femmes, & vous ne nous les avez pas données ?

*Madem.* BONNE.

Je ne vous ai point dit que les hommes fussent supérieurs aux femmes, mais seulement que les dernières avoient moins de force & de courage que les premiers. Or la force, le courage & la valeur ne sont pas de bonnes qualités.

*Miss* SOPHIE.

En vérité, ma Bonne, vous pensez d'une manière bien singulière sur une grande quantité de sujets. Par exemple, je n'ai jamais oui dire qu'à vous

que la force, la valeur & le courage, ne fussent pas de bonnes qualités ?

*Madem.* BONNE.

Pour savoir si c'est moi ou les autres qui pensent mal, il faut examiner nos différentes opinions, & je vous promets d'abandonner les miennes aussi-tôt que vous me prouverés qu'elles sont mauvaises. Lequel croyez vous, *Lady Louise*, qui ait eu plus de courage, de *Cyrus* ou du voleur qu'on pendit hier ?

*Lady LOUISE.*

Je ne crois pas qu'il y ait la moindre comparaison ; c'étoit *Cyrus*.

*Madem.* BONNE.

J'en reviendrai toujours à ma méthode, Mesdames ; elle est gênante, mais elle est sûre. Il me faut des définitions. Qu'entendez vous par le courage ?

*Lady LOUISE.*

On dit qu'un homme a du courage quand il s'expose sans crainte aux

plus grands dangers ; ainsi je dirai que le courage est le mépris du péril & de tout ce que le commun des hommes craint le plus , comme la mort, les souffrances, les mépris, &c.

*Madem.* BONNE.

Je m'en tiens à cette définition, & je soutiens que selon elle, le voleur a plus de courage que le héros & le conquérant. De cent voleurs, il y en a quatre vingt dix au moins, qui perdent la vie sur un échafaut, & de cent conquérans ou héros, plus de la moitié échappent à la mort qu'ils affrontent dans les combats. L'immortalité, la gloire, les honneurs, les récompenses, quelquefois même le devoir encouragent les héros, & cette perspective brillante est bien capable de les élever au dessus de la timidité naturelle. Le voleur n'attend que la honte, l'ignominie & le châtement. Vous sentez parfaitement qu'il lui faut beaucoup plus de force qu'au héros, puisqu'il n'a rien à espérer &

tout à craindre. Le courage par lui-même n'est donc point une qualité louable, & le plus souvent même il a pour principe la féroceité ou le désespoir. Ce sont les motifs qui le mettent en action, qui déterminent l'idée qu'on en doit avoir. Les femmes par conséquent ne doivent point être regardées comme inférieures aux hommes, parce que la constitution de leur corps ne permet pas ordinairement à leurs âmes d'avoir autant de mépris pour la mort & les souffrances que les hommes.

*Lady* LUCIE.

J'ai deux questions à vous faire. Est ce que le corps des femmes est différent de celui des hommes ? En second lieu, quel rapport peut-il y avoir entre la construction du corps, & le courage qui est une qualité de l'âme ?

*Madem.* BONNE.

J'ai vu des têtes d'hommes & de femmes, & il y a de la différence



dans les os ; je ne m'en souviens pas trop bien pourtant ; mais il me semble que les têtes des femmes ont plus de coutures que celles des hommes ?

*Lady* MARY.

Est-ce qu'il y a des coutures dans les têtes des hommes & des femmes ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, notre tête est composée de plusieurs os faits à peu près comme une scie, ou comme un peigne ; & cela est découpé si juste, que les dents, ou si vous voulez, les festons d'un os s'ajustent & se joignent exactement avec celles de l'autre morceau. Mais outre cette différence, les os des femmes sont ordinairement moins gros & moins durs que ceux des hommes ; leurs fibres sont plus délicats, leur cervelle plus molle. Toutes ces choses les rendent moins fortes que les hommes, plus sensibles à la douleur, & moins capables de la supporter. A cette foiblesse naturelle se joint la différence de l'éduca-

tion. On accoutume les hommes dans la jeunesse à un exercice plus violent que les femmes, & la mollesse dans laquelle on nous élève, ne contribue que trop à la foiblesse qu'on remarque en nous.

Vous me demandés comment cette foiblesse du corps peut influer sur les qualités de l'ame; sans doute que vous avez oublié que le corps est l'instrument dont l'ame se sert pour connoître tout ce qui l'environne. Le cerveau d'une femme plus mol que celui d'un homme, reçoit des impressions plus vives, mais moins durables, & par conséquent moins capables de se soutenir, & de se conserver un tems considérable. Voilà pourquoi en général, les femmes ont plus de petitesse que les hommes, qu'elles ont peur des esprits, qu'elles croient aux rêves, qu'elles sont superstitieuses. C'est que tous ces objets font une impression beaucoup plus vive sur elles que sur les hommes. C'est encore pourquoi elles ne sont pas propres

aux sciences sublimes ou abstraites ; leurs fibres sont trop délicats pour être fortement tirés, tendus ; & ils risquent de se casser, si on ne leur donne souvent du relâche.

*Lady* LOUISE.

C'est-à-dire en bon François, qu'elles risqueroient de devenir folles, si elles s'affujétissoient aux mêmes études que les hommes : cela est bien humiliant.

*Madem.* BONNE.

Non, Madame, cela n'est point humiliant. Vous êtes vous jamais avisée d'avoir honte de ne pouvoir voyager dans l'air comme les oiseaux ?

*Lady* LOUISE.

Non, assurément, ma nature est de marcher & non pas de voler.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, votre nature est de pouvoir cultiver les sciences d'agrément ; les femmes y réussissent mieux que les

les hommes pour l'ordinaire. Croyez moi, ma chère, les avantages sont compensés, & si les hommes ont quelques avantages qui nous manquent, nous en avons aussi qui ne leur sont pas naturels, & qu'ils ne possèdent que rarement.

*Lady* LUCIE.

Ma Bonne, je fais une réflexion. C'est que jusqu'à présent j'ai eu des idées fausses sur quantité de choses ; & je vois que ce défaut vient de ce que je n'ai jamais bien connu la valeur des mots, même dans ma propre langue.

*Madem.* BONNE.

C'est un défaut bien général. Nous recevons avec la science du langage, les préjugés de ceux qui nous l'enseignent, & ce sont ordinairement des personnes d'une stupidité qui passe l'imagination. Il semble qu'on choisisse exprès des nourrices qui n'ont pas le sens commun, auxquelles on fait succéder des servantes qui ne va-



lent guère mieux ; il est donc de la dernière importance, quand on parvient à l'âge de raison, d'examiner & de peser soigneusement la valeur des mots, & de voir s'ils signifient précisément la chose dont ils nous présentent l'idée, sans quoi nous risquons de nous tromper continuellement. Revenons à l'histoire de *Romulus* ; comment partagea-t-il les habitans de sa nouvelle ville ?

*Lady* SENSE'E.

En deux classes. Les patriciens & les plébéïens. C'est-à-dire, les nobles & ceux qui ne l'étoient pas ; & en même tems il décida qu'il n'y auroit que les nobles qui pourroient exercer les charges & les emplois ; c'est-à-dire, que toutes les dignités furent réservées au petit nombre, & que le plus grand en fut exclus pour jamais.

*Madem.* BONNE.

Ainsi, *Lady Louise*, comment accordez vous cela avec la liberté ?

*Lady* LOUISE.

Cela étoit injuste, mais je ne trouve pas que cela blessât la liberté. *Romulus* ne forçoit personne à venir demeurer à Rome; ceux qui n'auroient pas trouvé cette loi à leur gré, n'avoient qu'à se retirer & aller vivre ailleurs.

*Madem.* BONNE.

Fort bien. Mais trouvez-vous que des pères & mères puissent engager leur postérité d'une manière défavantageuse. Je suppose que je sois née deux cents ans après la fondation de Rome. Mon père étoit plébéien, & je le suis par conséquent; j'ai toutes les qualités nécessaires pour parvenir aux grands emplois, cependant je n'ai pas la liberté d'y aspirer. Il faut malgré mes talens, que je passe mes jours dans l'obscurité, pendant que je vois sur ma tête des gens qui ne me valent pas, & dont tout le mérite est d'être nés patriciens. Si cela m'ennuie, dites vous, je n'ai qu'à m'exiler;

voilà un excellent remède. Toute ma liberté consiste donc à m'expatrier ou à vivre dans la médiocrité sans avoir l'espoir d'en sortir jamais.

*Lady* TEMPETE.

Il me semble que cela devoit produire un autre mauvais effet. C'étoit comme deux peuples qui vivoient dans Rome, & qui étoient si bien séparés d'intérêt, qu'ils ne devoient avoir aucun attachement l'un pour l'autre.

*Madem.* BONNE.

*Romulus* prévint cela, & crut y remédier en permettant aux familles plébéiennes de se choisir un protecteur, un patron parmi les patriciens. Ceux qui faisoient ce choix étoient nommés *Cliens*, & ils avoient des obligations réciproques. Dites les nous, *Lady* Sensée.

*Lady* SENSE'E.

Supposez, Mesdames, que vingt familles plébéiennes se missent sous la protection d'un patricien ; on disoit que cet homme étoit leur patron, &

qu'  
avo  
gé  
mar  
le p  
patr  
clien  
pag  
s'il v  
donn  
gés  
foins  
loit  
rebat  
n'eut  
les cl  
tre e  
devo  
semb  
à po  
les a  
exem  
me d  
pouv  
tre lu  
voirs

qu'ils étoient ses cliens. Si un clien avoit un procès, son patron étoit obligé de plaider sa cause, de le recommander à ses juges. Si on l'attaquoit, le patron prenoit sa défense. Si le patron avoit un procès, alors tous ses cliens prenoient le deuil; ils l'accompagnoient pour lui faire honneur; s'il vouloit obtenir une charge, ils lui donnoient leurs voix. Ils étoient obligés aussi de l'aider dans tous ses besoins. Si sa maison étoit brûlée, il faisoit que ses cliens lui aidassent à la rebâtir; s'il étoit pauvre & qu'il n'eut pas moyen de marier ses filles, les cliens devoient faire une dotte entre eux. Le patron & les cliens ne devoient jamais avoir de procès ensemble, & l'on ne pouvoit les obliger à porter témoignage les uns contre les autres; c'est-à-dire, que si par exemple, un patron avoit tué un homme devant son clien, la justice ne pouvoit obliger ce clien à jurer contre lui, & à l'accuser. Tous ces devoirs des patrons & des cliens étoient



sacrés, & on ne pouvoit y manquer sans devenir infâme & sacrilège ; le premier venu avoit permission de tuer un homme qui avoit manqué à ces devoirs.

*Madem. BONNE.*

Mesdames ; nous n'apprenons pas l'histoire, seulement pour contenter notre curiosité & nous amuser. Notre but principal doit être de former nos mœurs & notre esprit. Je voudrois donc bien savoir ce que vous pensez du moyen que prit *Romulus* pour unir ensemble les patriciens & les plébéïens. Qu'en pensez vous, *Lady Spirituelle* ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Il me paroît que les plébéïens étoient comme les esclaves des patriciens, & qu'il y avoit pour eux plus à perdre qu'à gagner dans ce marché.

*Lady LUCIE.*

Je ne trouve qu'un avantage pour les plébéïens ; mais selon moi, il étoit

très considérable. La vanité, l'intérêt des patriciens étoient d'avoir un grand nombre de cliens; les plébéïens étoient libres de choisir, & choissoient sans doute celui qu'il croyoient le plus honnête homme, & dans lequel ils remarquoient le plus de bonté & d'humanité. Par conséquent les patriciens étoient obligés de pratiquer toutes ces vertus au profit des plébéïens, qui étoient presque toujours sûrs d'être bien traités de leurs patrons, & caressés de ceux qui vouloient le devenir.

*Lady SPIRITUELLE.*

C'est à-dire que c'étoit un esclavage réciproque. Les plébéïens payoient de leurs biens & de leurs personnes la protection de leurs patrons qui, à leur tour payoient par des bontés & des vertus l'attachement de leurs cliens.

*Lady LOUISE.*

*Lady Lucie* a raison; si cela étoit un espèce d'esclavage, il étoit avantageux à ceux qu'il soumettoit.

*Madem.* BONNE.

L'esclavage, l'affujétissement, la soumission, ne sont donc pas toujours un mal ? Les cliens perdoient leur liberté à plusieurs égards, puisqu'ils n'étoient pas libres, par exemple, de ne point secourir leurs patrons. Ils perdoient le pouvoir de plaider contre eux, de les accuser en justice ; & ce sacrifice de leur liberté, cet esclavage, leur étoient avantageux. Continuons, nous trouverons bien d'autres preuves de la vérité de mon sentiment, & de la fausseté de celui de Lady Louise, que je vais répéter pour le rappeler à votre esprit.

*Un homme vraiment libre est celui qui n'a pas besoin de tout ce qui l'environne. La liberté est le plus grand de tous les biens.*

Vous voyez, ma chère, que c'étoit un bonheur pour les patriciens d'avoir besoin les uns des autres, & que leur dépendance & leur affujétissement leur procuroient des avantages beaucoup plus grands que la liberté.

*Miss* SOPHIE.

Lady *Sensée* nous a dit que les plébéïens étoient obligés de donner leurs voix aux patriciens qui vouloient obtenir des charges ; je n'entens pas bien ce que cela veut dire ?

*Madem.* BONNE.

Pour bien l'entendre, il faut que je vous explique quel étoit le gouvernement des Romains. *Romulus* les ayant assemblé, leur donna à choisir & lui qu'ils voudroient. Ils se déterminèrent pour le gouvernement mixte, c'est-à-dire, qu'ils partagèrent l'autorité entre un roi, la noblesse & le peuple ; vous savez bien, Mesdames, qu'un état gouverné par un roi est monarchique ; que celui qui est gouverné par les nobles est aristocratique, & que celui où le peuple gouverne est démocratique. Il y avoit ces trois sortes de gouvernemens à Rome. Le roi décidait seul certaines affaires, mais pour le plus grand nombre, il devoit consulter le sénat,



c'est-à-dire, l'assemblée des nobles ; enfin il y en avoit d'autres qui appartenoient à tout le peuple en général, l'élection d'un roi, par exemple, ou bien l'élection à quelques autres dignités. *Lady Sensée*, dites nous comment mourut *Romulus*.

*Lady SENSE'E.*

J'ai dit que lorsque les Romains firent la paix avec les Sabins , il fut résolu que les deux nations n'en feroient plus qu'une, & que *Tatius* roi des Sabins régneroit avec *Romulus*. *Tatius* fut assassiné au bout de trois ans, & *Romulus* voyant son autorité bien établie, commença à régler les affaires à sa fantaisie, sans se donner la peine de consulter le sénat. Les sénateurs enragez contre lui, cherchèrent à le faire périr, ce qui étoit fort difficile, car *Romulus* étoit adoré du peuple. On prétend qu'ils firent tous ensemble un complot, & qu'ils tuèrent *Romulus* dans le sénat ; & que pour empêcher que leur crime ne fût

découvert, ils coupèrent son corps par petits morceaux, & que chaque sénateur en emporta un sous sa robe.

Cependant le peuple étoit bien inquiet de ne point voir *Romulus* ; on le cherchoit de tous les côtés ce qui effraya les sénateurs. Un d'eux trouva le moyen de faire cesser cette recherche. Il assemble le peuple & dit : Romains, ne cherchez plus *Romulus* sur la terre, je l'ai vû tout brillant de gloire, & il m'a dit que *Jupiter* l'avoit enlevé pour le placer parmi les dieux. Le peuple ajouta foi à cette fable, & justement il parut une comette qui aida aux sénateurs à le tromper, car ils assurèrent que c'étoit *Romulus* qui paroissoit sous cette nouvelle forme.

### *Lady* SPIRITUELLE.

Vous nous aviez promis de nous expliquer ce que c'étoit qu'une comette & quelque autre chose dont je ne me souviens pas. Ah ! c'étoit l'électricité ?

*Madem.* BONNE.

Ce sera pour la première fois. Il faut encore dire un mot des Romains. *Romulus* qui avoit beaucoup de prudence, chercha dans sa tête les moyens de conserver & d'augmenter sa nouvelle ville. Il se doutoit bien que les villes voisines ne verroient pas Rome sans envie, & qu'elles chercheroient à la détruire ; il lui falloit donc des soldats. Pour en avoir, il détermina que tout Romain seroit soldat, c'est-à-dire, obligé de porter les armes jusqu'à un certain âge. Ce fut à cette condition qu'il donna à chaque homme une certaine quantité de terre. Les Romains étoient donc laboureurs quand on les laissoit tranquilles & lorsqu'on les attaquoient, ils quittoient la charue pour prendre l'épée. Ils le furent plusieurs fois du vivant de *Romulus*, & ils remportèrent toujours la victoire. Les peuples qui les avoient attaqué se voyant battus, demandoient la paix, & *Romulus* ne la leur accordoit qu'à condition qu'ils lui céderoient une

certa  
disoi  
prise  
voul  
vien  
don  
vou  
part  
auc  
cept  
tout  
gno  
fi R  
aug  
Adi  
les  
not

\*\*\*

L

certaine quantité de terre. Alors il disoit aux hommes qu'il avoit fait prisonniers dans la guerre: si vous voulez demeurer avec nous, vous deviendrez citoyens de Rome, & je vous donnerai un morceau de terre qui vous appartiendra. La plus grande partie de ces prisonniers qui n'avoient aucune fortune dans leur pays, acceptoient ses propositions, enforte que toutes les fois qu'on l'attaquoit, il gaignoit de la terre & des hommes; aussi Rome étoit-elle considérablement augmentée avant la mort de *Romulus*. Adieu, Mesdames, je n'oublierai pas les comettes, & nous finirons par là notre première leçon.



## XXIX. DIALOGUE.

*Madem.* BONNE.

**L**ADY *Violente*, continuez, s'il vous plait, l'histoire de *Tobie*.



*Lady VIOLENTE.*

*Tobie & son guide passèrent par une ville où demouroit un des amis de Tobie le père, qui se nommoit Raguel. Il n'avoit qu'une fille unique nommée Sara qui étoit fort belle & fort riche, ce qui ne l'empêchoit pas d'être fort malheureuse. Elle avoit déjà été mariée sept fois ; mais au moment que ses maris étoient prêts à se coucher, ils avoient été étranglés par le diable. Un jour Sara reprenant sa servante qui avoit fait une faute, celle ci pour se vanger, l'appella meurtrière de sept maris. Sara fut vivement touchée de ce reproche ; mais au lieu de s'en vanger en maltraitant cette servante, elle se retira dans sa chambre, & s'étant jettée à genoux baignée de ses larmes, elle dit à Dieu : Seigneur, vous savez que je n'ai point souhaité d'être mariée, pour prendre mes plaisirs, & vivre dans l'indépendance. C'est seulement pour obéir à mon père. Cependant vous me punissez bien sévèrement, puisque je suis exposée*

*aux reproches injurieux de ma servante. Si vous avez résolu que je vive dans le mariage, envoyez moi celui que vous m'avez destiné. Et le défendez contre les attaques de l'esprit malin.*

Dieu exauça la prière de Sara, & l'ange du Seigneur qui conduisoit Tobie lui dit : nous voilà dans la ville où demeure Raguel, j'ai envie de vous faire épouser sa fille Sara qui est vertueuse, belle & riche. Votre père fera charmé de ce mariage, car Raguel est de ses amis. J'ai ouï dire, reprit Tobie, que cette fille a été mariée sept fois, & que le diable a étranglé tous ses maris.

C'est qu'ils n'étoient pas dignes d'elle, répondit l'ange. Apprenez que ceux qui, en se mariant n'ont pas de bonnes intentions, tombent sous la puissance du diable, mais vous éviterez ce danger. Aussi tôt que Sara sera votre épouse, vous vous enfermerez dans votre chambre avec elle, & vous passerez tous les deux en prières, les trois premières nuits de votre ma-

*inobisra suplaup ovina*

riage, sans que personne en sache rien. Vous n'oublierez pas non plus de faire brûler sur des charbons le foye du poisson que vous avez tué.

Le jeune *Tobie* résolut d'obéir à l'ange, & étant entré chez *Raguel*, il lui demanda sa fille *Sara* en mariage. *Raguel* fut très fâché de cette demande, car il savoit que *Tobie* étoit fils unique & très aimé de ses parens ; & il craignoit pour lui le sort de ses autres gendres. Cependant il lui accorda sa fille après bien des difficultés, & passa la nuit à faire une fosse pour l'enterrer en cachette, supposé qu'il fut étranglé. *Tobie* passa toute la nuit en prière avec *Sara*, & le lendemain *Raguel* qui avoit frappé à la porte tout en tremblant, fut ravi de joye, lorsqu'il vit *Tobie* en bonne santé. Il le pressa de rester quelque tems chez lui, mais *Tobie* lui dit : je ne puis m'arrêter : mon père & ma mère comptent les momens de mon absence, & si je ne revenois pas au tems marqué, ils croiroient qu'il me seroit arrivé quelque accident.

Alors l'ange dit à *Tobie* : demeurez ici, & j'irai moi-même chercher l'argent qui vous est dû, ainsi votre séjour chez *Raguel*, n'allongera pas le tems de votre voyage. *Tobie* y consentit, & l'ange étant de retour, le père & la mère de *Sara* embrassèrent leur fille à laquelle ils donnèrent une grosse dotte.

Cependant la mère de *Tobie* étoit extrêmement inquiète : elle alloit tous les soirs sur le grand chemin, & montant sur un lieu élevé, elle regardoit de tous côtés si elle n'appercevroit pas son fils : elle rentroit toute triste à la maison, & fatiguoit son mari de ses reproches. A la fin elle apperçut son fils, & sa joye fut extrême de le revoir en bonne santé.

Le jeune *Tobie* étant entré dans la maison, fit ce que l'ange lui avoit commandé. Il prit le fiel du poisson qu'il avoit tué, & en frotta les yeux de son père. Aussi-tôt, il en tomba comme des écailles, & ce saint homme recouvra la vue. Lorsque son fils



lui eut raconté toutes les obligations qu'il avoit à son guide, *Tobie* ne savoit comment lui marquer sa reconnoissance, & lui offrit la moitié des richesses que son fils lui avoit rapportée.

Dans ce moment l'ange lui dit : connoissez moi ; j'ai emprunté par ordre de Dieu la figure d'un Israélite ; mais je suis l'ange *Raphael*. Il vous a paru que je mangeois, mais vos yeux vous trompois ; en même tems il disparût, & laissa cette famille dans des transports de joye & de gratitude envers le Seigneur. *Tobie* vécut jusqu'à une extrême vieillesse, & vit les enfans de son fils & de *Sara*. Avant de mourir, il recommanda à ses enfans de quitter Ninive de peur d'être enveloppé dans le châtimement des méchans hommes qui l'habitoient.

*Lady LUCIE.*

Comment l'odeur du foye du poisson, pouvoit-il faire fuir les malins esprits. Le diable qui est un pur esprit, peut-il être sensible aux bonnes ou aux mauvaises odeurs ?

*Madem.* BONNE.

La réflexion est juste, Madame. Peut-être Dieu vouloit il exiger cette preuve de l'obéissance du jeune *Tobie*, mais voici ce qui me paroît de plus probable. Mettez vous bien dans l'esprit que Dieu qui est la sagesse même, ne fait rien d'inutile. Il ne prodigue point les miracles, & se sert plus volontiers des moyens physiques que des surnaturels. Il est vrai que souvent bien des choses nous paroissent miraculeuses, quoiqu'elles ayent des causes physiques, c'est à-dire, naturelles ; mais comme nous ne les connoissons pas, nous les croyons au dessus des forces de la nature.

Par exemple. Quand on dit que le diable avoit étranglé les sept premiers maris de *Sara* ; il ne faut pas prendre cela à la lettre. Pour étrangler il faut des mains, & le diable n'en a point.

Il est vrai que Dieu lui a quelque fois permis de prendre un corps, comme vous le verrez dans l'évangile ; mais il n'en avoit pas besoin dans

cette occasion. Il pouvoit fort bien occasionner une maladie à ces jeunes gens que Dieu lui avoit abandonnés, & cette maladie faisoit le même effet que s'ils eussent été étranglés; or, il pouvoit fort bien arriver, que la fumée du foye de ce poisson fut le remède de cette maladie; & comme je vous l'ai dit, Dieu n'emploie les miracles que quand les causes physiques ne peuvent suffire.

*Miss* FRIVOLE.

Mais est il bien vrai, ma Bonne, que le diable ait le pouvoir de nous donner des maladies & de nous tuer? Cela fait trembler, car il est si méchant qu'on n'est pas en sureté un quart d'heure.

*Madem.* BONNE.

Avez vous déjà oublié l'histoire de *Job*? Ce fut le diable qui le couvrit d'ulcères depuis la tête jusqu'aux pieds; mais pour cela il avoit eu besoin d'une permission expresse de

Dieu  
touch

Je  
à cra  
sous  
mais  
le di  
d'un  
perm  
pouv

Il  
chèr  
prit  
deff  
toit  
il p  
par  
gem  
feul  
fer  
dou  
pou

Dieu : sans quoi il n'auroit pas ôsé  
toucher à un de ses cheveux.

*Lady* L U C I E.

Je conçois que nous n'avons rien  
à craindre, parce que nous sommes  
sous la protection immédiate de Dieu;  
mais je voudrois bien savoir comment  
le diable pût couvrir le corps de *Job*  
d'un tel ulcère après en avoir reçu la  
permission. Dieu lui donna-t-il le  
pouvoir de faire un miracle ?

*Madem.* B O N N E.

Il n'y a nulle nécessité à cela, ma  
chère. Le démon qui est un es-  
prit, est par sa nature beaucoup au-  
dessus de la notre, & si Dieu n'arrê-  
toit les effets de sa mauvaise volonté,  
il pourroit des choses surprenantes  
par la connoissance qu'il a de l'arran-  
gement de nos corps. En arrêtant un  
seul de ses ressorts, on peut boulever-  
ser toute la machine, & c'est sans  
doute de ce moyen dont il se sert  
pour causer la maladie de *Job*. Au



reste, Mesdames, nous sommes dans un siècle, où l'on se pique de bel esprit. Un grand nombre de personnes me tourneroit en ridicule si cette conversation étoit entendue ; mais pour moi, je m'en tiens à la sainte Ecriture ; tout ce qu'elle me dit, je le crois sans balancer. Elle m'apprend que le diable frappa *Job*, je n'ai garde d'en douter, & je me croirois une sotte, une extravagante, & une folle, si je pouvois douter une minute des choses que Dieu m'a révélé.

*Miss FRIVOLE.*

Il y a encore une chose terrible dans cette histoire ; c'est que le diable à pouvoir sur les personnes qui ne se marient pas avec de bonnes intentions.

*Miss ZINA.*

Ma Bonne, dites nous, je vous prie, les intentions qu'une chrétienne doit avoir en se mariant ?

Elle  
Dieu  
bre d  
avoir  
ver d  
du S  
sans à  
des c  
une a  
la, je  
rema  
dire.  
Je  
de l'e  
ses n  
pour  
ignor  
mes,  
part  
appel  
ceau  
mieu  
che.  
quelc

*Madem.* B O N N E.

Elle doit le faire pour obéir à Dieu qui destine le plus grand nombre des hommes au mariage, & pour avoir des enfans qu'elle puisse élever dans l'amour & dans la crainte du Seigneur, afin de donner des enfans à l'église, des sujets à l'état, & des citoyens au ciel. Nous parlerons une autre fois plus amplement de cela, je ne veux pas laisser échapper une remarque sur ce que je viens de vous dire.

Je vous ai promis de vous parler de l'électricité. C'est une de ces choses naturelles qui passeront toujours pour miraculeuses dans l'esprit d'un ignorant. Imaginez vous, Mesdames, qu'il y a sur cette table ou autre part un grand vase de verre, qu'on appelle *tube*. Frottez le avec un morceau d'étoffe, ou ce qui est encore mieux, avec la main si elle est bien sèche. Approchez ensuite ce tube de quelques feuilles d'or, ou d'une plume

de paon. Vous verrez les feuilles d'or voler & s'attacher sur le tube. La plume se ployer tout doucement pour l'aller baiser, & ensuite revenir en sa place.

Mais cela n'est rien au prix de ce que je vais vous dire.

Si vous frottez le tube un peu d'avantage ; la feuille d'or où la plume s'approcheront avec vivacité, toucheront le tube, seront repoussées avec violence, & se soutiendront en l'air toutes seules, du moins vous ne verrez rien qui les soutiennent.

Lorsque vous frottez le tube avec la main dans un lieu obscur, vous apercevez des étincelles entre votre main & le tube ; la même chose arrivera si vous en approchez une barre de fer, ou une corde mouillée.

Si on fait tourner ce tube avec une roue, & que l'on pose légèrement les doigts dessus, on verra sortir de dessous les doigts des étincelles qui feront le même bruit que quand on brûle des cheveux, & qui auront de l'odeur.

Si

S  
avec  
tain  
des  
cont  
aige  
proc  
tane  
ver  
des  
barr  
tout  
duir  
T  
Cep  
ce q  
IV  
& e  
alors  
qual  
des  
ties  
avec  
fort  
tre r  
vous  
T

Si on suspend un morceau de fer avec des cordons de soye à une certaine distance du tube, il sortira d'un des bouts de la barre deux lumières continuelles, & de l'autre bout, des aigrettes de feu. Que si vous en approchez le doigt à un ponce de distance, l'aigrette de feu vient le trouver & le pique très fort. Si on jette des gouttes d'eau tout du long de cette barre, & qu'ensuite on passe la main tout auprès, chaque goutte d'eau produira une aigrette.

Tout cela est déjà bien surprenant. Cependant cela n'est rien au prix de ce qui suit.

Montez sur un gâteau de résine, & empoignez un bout de cette barre; alors votre corps aura les mêmes qualités que la barre de fer, on tirera des étincelles de feu de toutes les parties de votre corps en les touchant avec le doigt, & qui vous piquera fort bien & les autres. Si de l'autre main qui ne tient point la barre, vous approchez le doigt d'une cueil-



lère pleine d'esprit de vin, vous y mettez le feu avec ce doigt, ou si vous présentez la cueillère à une autre personne, pourvû que vous la teniez, le doigt de cette personne y mettra le feu. Et si trente personnes montées sur des gâteaux de résine se tiennent par la main, pourvû qu'une d'elles tienne la main de celui qui empoigne la barre de fer, tous les corps de ces trente personnes jetteront du feu quand on les touchera.

*Lady MARY.*

En bonne foi, ma Bonne, n'est-il pas vrai que vous vous moquez de nous ? Tout ce que vous venez de nous dire n'est pas possible ?

*Miss BELOTTE.*

Je crois le commencement, car avec de la cire à cacheter je lève fort bien une paille, par conséquent ce tube peut lever une feuille d'or ou une plume.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mais ce feu qui sort de toutes les parties du corps sans que les personnes brûlent. Avez vous vû tout cela, ma Bonne, ou l'avez vous lû quelque part ?

*Madem. BONNE.*

Je l'ai vû, ma chère, je l'ai senti, & bien d'autres choses qui me restent à vous dire ; mais ce sera pour une autre fois, j'ai peur de vous ennuyer.

*Lady VIOLENTE.*

Oh pour cela non, ma Bonne ; continuez, je vous prie, à nous dire ce que vous avez vû.

*Madem. BONNE.*

Si on met un homme de manière que ses talons soient proche de la boule de verre ou du tube, & que plusieurs personne mettent la main au dessus de sa tête, les cheveux se hérissèrent, il sortira de sa tête des aigrettes de feu, & cela fera comme une couronne de rayons.

M<sup>lle</sup> SOPHIE.

Ce ne seroit pas moi qui prêteroit ma tête pour faire cette pretive, je n'aimerois pas à porter une couronne de feu.

Madem. BONNE.

Cela ne fait pas de mal, mais il y a une autre chose qui en fait beaucoup, & que j'ai eu le courage d'éprouver. J'ai reçu l'étincelle foudroyante.

M<sup>lle</sup> MOLLY.

Qu'est-ce que cela veut dire, ma Bonne, est ce comme le tonnerre ?

Madem. BONNE.

Ce que l'on appelle vraiment l'étincelle foudroyante a beaucoup de rapport avec le tonnerre, puisqu'elle seroit capable d'ôter la vie à plusieurs sortes d'animaux. Ce n'est pas absolument celle là que j'ai éprouvée, mais quelque chose qui y avoit un petit rapport.

C'  
on ch  
ter to  
prem  
nous  
comm  
une d  
auprè  
de to  
& qu  
voit a  
arran  
band  
bout  
nous  
comm  
qu'on  
des.  
côté  
ment  
qui r  
dit :  
vilain  
battr  
sonne  
voul

C'étoit à la campagne, & comme on cherchoit à se divertir, on fit monter tous les domestiques, depuis les premiers jusqu'aux derniers, & on nous fit tous prendre par la main, comme si nous avions voulu faire une danse ronde. Le hazard me plaça auprès d'une grosse paysanne qui rioit de tout son cœur de cette cérémonie, & qui ne savoit à quoi tout cela devoit aboutir. Quand nous fumes tous arrangés, une dame qui menoit la bande, toucha la boule de verre du bout du doigt. Au même moment, nous ressentîmes tous en même tems, comme deux bons coups de bâtons qu'on nous auroit donnés sur les coudes. La grosse servante qui étoit à côté de moi se retourna fort brusquement, & ayant appercu sa maîtresse qui n'étoit pas fort éloignée, elle lui dit : en vérité, Madame, cela est bien vilain, de me faire monter pour me battre. On eut beau lui jurer que personne ne lui avoit touché, elle n'en voulut rien croire, & s'étant mise le



dos contre une muraille, les deux coudes bien appuyés, elle demanda à recommencer. Elle reçut encore les mêmes coups aux mêmes endroits, & comme elle étoit bien assurée que personne ne l'avoit pû toucher, elle se persuada fortement que c'étoit le diable, & quoi qu'on pût lui dire, il ne fut pas possible de lui ôter cette fantaisie de l'esprit.

*Lady* LUCIE.

En vérité, ma Bonne, cette fille n'avoit pas un si grand tort. Vous dites que vous avez senti toutes ces choses, que vous les avez vues ; je vous crois assurément, mais cela me paroît bien extraordinaire ; & je donneroîs toutes choses au monde pour connoître les causes physiques de tous ces prodiges.

*Madem.* BONNE.

Je vous parlerai la première fois de l'étincelle foudroyante, & ensuite je vous expliquerai du mieux que je

pourrai, ce qu'un savant de mes amis a écrit des causes de ces prodiges naturels. En voilà assez pour aujourd'hui. *Lady Spirituelle* va nous continuer à présent les histoires qui ont quelque rapport à *Cyrus*.

*Lady SPIRITUELLE.*

Un jour que *Cyrus* étoit à la chasse, il arriva chez son oncle des ambassadeurs Indiens. *Ciaxare* avoit demandé du secours à ceux de cette nation; le roi de Babylone leur avoit fait la même prière, & eux en gens sages & prudents, envoioient ces ambassadeurs pour s'informer du sujet de la guerre, afin de se déclarer pour ceux qui auroient la raison de leur côté.

*Ciaxare* envoya un exprès à *Cyrus*, pour le prier de venir dans le moment, & il le fit prier en même tems de mettre un habit magnifique, que le messager lui portoit. *Cyrus* voyant qu'il ne pouvoit exécuter à la fois ces deux commandemens, choisit celui qui étoit le plus selon son humeur,

& étant parti sur le champ, sans avoir perdu le tems à s'habiller ; il arriva dans la salle, tout couvert de sueur & de poussière. Son oncle lui ayant demandé pourquoi il n'avoit pas mis le riche habit qu'il lui avoit envoyé ; *Cyrus* lui répondit : j'ai cru vous faire plus d'honneur par la promptitude de mon obéissance, que par la magnificence de mon habit.

*Miss FRIVOLE.*

Si j'avois été à la place de *Cyrus*, j'aurois obéi à l'autre commandement, & j'aurois trouvé de bonnes raisons pour me prouver que cela étoit le plus convenable. A ce que je vois, ma Bonne, nous avons tous un penchant bien vif pour faire notre volonté & suivre nos inclinations ?

*Lady SINCÈRE.*

Mais, mon Dieu, il n'y a rien de plus naturel, & je ne crois pas qu'il y ait de mal à cela.

*Madem.* BONNE.

Il y a mille bagatelles dans lesquelles on peut suivre son goût ; mais une jeune dame qui a du bon sens, & qui veut vivre heureuse dans le monde, s'accoutume à se contrarier elle-même, pour être moins sensible le reste de sa vie à la nécessité où elle se trouvera très souvent, de sacrifier sa volonté à celle d'autrui. Souvenez-vous du conte de *Fatal* ; il ne fut heureux que lorsqu'à force d'être contredit, il n'eut plus de volonté propre. Demandez à *Lady Tempête*, quel bien lui a fait la contradiction ? Elle est retournée chez elle où on lui a donné pour gouvernante la meilleure femme du monde ; elle n'a qu'un petit défaut, c'est que du matin au soir cette bonne femme lui fait faire tout le contraire de ce qu'elle souhaiteroit. Il y a trois ans qu'elle auroit dévisagé cette femme, & qu'elle seroit morte de rage d'être obligée de dépendre d'elle ; aujourd'hui, cela



ne lui fait point de peine, ou du moins fort peu.

*Lady* SINCÈRE.

Mais cela est horrible de traiter une grande fille comme Madame, ainsi qu'un enfant. Dites moi, ma chère ; comment avez vous pû faire pour parvenir à n'être pas malheureuse quand on vous contredit ? J'aurois bien besoin d'apprendre ce secret.

*Lady* TEMPÊTE.

Avec la permission de ma Bonne, je vais vous faire mon histoire ; elle ne fera pas fort à mon avantage, je vous en avertis.

Je vous dirai d'abord que j'ai été fort gâtée dans ma jeunesse ; ce n'étoit pourtant pas la faute de ma mère qui auroit fort souhaité de me bien élever ; mais j'avois une malheureuse fluxion sur les yeux, & les médecins avoient déclaré que je deviendrois aveugle, si on me faisoit pleurer. Bien instruite de cela, je m'abandon-

nai à tous mes caprices, & en vérité j'admire à présent, comment il se pouvoit trouver des personnes assez patientes pour me supporter. Ma sœur ainée surtout à eu prodigieusement à souffrir de ma mauvaise humeur ; j'en ai fait une vraie martire de patience. Enfin Maman voyant que mes yeux étoient guéris, & que mes hauteurs & mes caprices ne discontinuoient pas, prit le parti de me remettre entre les mains de ma Bonne. Ces dames ont été témoins de l'insolence avec laquelle je lui parlai dans le commencement ; je lui en demande bien pardon ; mais si j'eusse été la maîtresse, je l'aurois, j'é crois étranglée. Elle eut la bonté de se montrer plus méchante que moi, & ne voulut jamais souffrir que je lui manquasse de respect. Puis elle s'attacha à me faire entendre raison, & puis pour dire la vérité, je fus touchée du bon exemple de ces dames. Je commençai donc à me corriger, mais c'étoit bien peu. Cependant, ma Bonne applaudit à ce

peu, comme si c'eût été beaucoup. Elle me louoit, me caressoit, me récompensoit. Insensiblement elle gagna mon cœur, & je résolus de me corriger pour ne lui plus donner de chagrin. Elle me fit comprendre ensuite que je devois plus au bon Dieu qu'à elle, & qu'ainsi je devois faire pour plaire au Créateur, beaucoup plus que pour plaire à la créature. Au moment que j'eus commencé à agir pour l'amour de Dieu ; cela devint si facile, que j'en étois moi même étonnée. Dieu me donnoit chaque jour de nouvelles forces. Enfin voyant qu'avec le secours du Seigneur j'avois réduit ma volonté à ne vouloir que ce qui étoit juste, je résolus par le conseil de ma Bonne, d'aller plus loin. Je crois qu'elle avoit prévu cette terrible gouvernante que j'ai aujourd'hui. Je m'accoutumai donc à me contredire moi-même dans les choses indifférentes, & je me trouve aujourd'hui en situation de préférer sans répugnance la volonté des autres à la mienne.

*Madem. BONNE.*

Vous êtes une historiographe très fidèle, voilà votre histoire mot pour mot. Suivez son exemple, Lady *Sincère*, vous vous en trouverez bien par la suite. Au reste, Lady *Tempête*, vous ne retrouverez pas ce soir cette terrible gouvernante, votre Maman est trop satisfaite de votre conduite, pour ne pas chercher à vous rendre la vie douce, ainsi elle lui a donné son congé. Cela n'avance rien de contredire les jeunes dames dans leurs desirs innocens : il est bon qu'elles s'accoutument à pouvoir y renoncer, mais il faut que cela vienne d'elle-même. On peut le leur conseiller, sans l'exiger. Lady *Sensée*, continuez à nous dire quelque chose de *Cyrus*.

*Lady SENSE'E.*

*Cyrus* ayant remporté de grands avantages sur les Babyloniens & sur leurs alliés, les força à retourner dans leur pays. *Ciaxare* crut la guerre fi-



nie, & dit à son neveu qu'il falloit retourner dans son royaume : *Cyrus* lui représenta qu'il ne falloit pas rester en si beau chemin ; que les Babylo-niens ne s'étoient retirés que pour re-venir ensuite avec de plus grandes forces : que pour leur en ôter l'envie, il falloit les attaquer dans leur propre pays. Cette entreprise étoit au dessus de l'esprit & du courage de *Ciaxare* ; ainsi il refusa de suivre son neveu. Le soir à table on parla du dessein de *Cyrus*, & *Ciaxare* qui, selon la cou-tume des Médes, avoit un peu trop bû, dit à son neveu qu'il lui donnoit permission de mener avec lui toutes les troupes Médes qui voudroient bien le suivre. Il lui donnoit cette permission pour se moquer de lui, car il croyoit que ses officiers & ses soldats aimoient trop leur vie & leurs commodités, pour s'exposer vo-lontairement aux dangers & aux fa-tigues d'une telle expédition.

*Ciaxare* ignoroit l'estime & l'atta-chement que *Cyrus* avoit fait naître

en sa faveur dans l'esprit & le cœur des Médes ; son exemple & celui de ses soldats en avoient fait de nouveaux hommes. Quand le bruit de la permission que le roi avoit donnée, se fut répandu, tout le monde voulut aller avec lui, & ceux qu'il obligea à rester, furent très affligés.

Cyrus partit de grand matin, & il avoit déjà fait beaucoup de chemin, lorsque son oncle se réveilla. Surpris de voir si peu de monde auprès de lui, il demanda ce qu'étoit devenu son armée, il fut fort en colère quand il apprit ce qui s'étoit passé, & il envoya un courier après son neveu pour lui redemander ses troupes. Cyrus lui écrivit avec respect, mais avec fermeté, qu'il avoit sa parole, & qu'il ne pouvoit la lui rendre avec honneur. Il continua donc son voyage, entra sur les terres du roi de Babylone, & lui prit plusieurs places. Ses soldats par son ordre, évitoient de faire aucun désordre, & le jeune prince traitoit avec tant de bonté ceux qu'il

avoit vaincu, qu'il se les attacha entièrement. Plusieurs seigneurs mécontents du roi de Babylone, lui offrirent leur amitié, & les places dont ils étoient les maîtres ; mais ce qui acheva de lui gagner l'estime publique, fut la conduite qu'il tint à l'égard de la princesse *Pentbée*.

*Madem.* BONNE.

Je fais que Lady *Violente* a lû cette histoire, ainsi elle va nous la raconter.

*Lady* VIOLENTE.

Les troupes de *Cyrus* firent prisonnière une princesse nommée *Pentbée*, qui étoit extrêmement belle. Comme on lui dit qu'elle étoit mariée, il ne voulut pas la voir, crainte de laisser amolir son cœur par l'amour. Un jeune seigneur ami de *Cyrus* (car ce prince possédoit un bien ignoré de la plus grande partie des souverains) ce jeune seigneur, dis-je, badina *Cyrus* sur la défiance qu'il avoit de lui-même, & lui dit : comment, sei-

gneur ? vous qui affrontés sans pâlir, les plus grands dangers à la tête d'une armée, vous tremblez lorsqu'il est question de deux beaux yeux. J'ai plus de courage que vous : quelque grande que soit la beauté d'une femme, je ne crains point qu'elle me soumette malgré moi, & si vous voulez me confier le soin de la princesse, je vous promets de triompher de cette ennemie qui vous paroît si dangereuse.

Cyrus sourit de la témérité de ce jeune homme, & voulant lui donner une utile leçon, il lui confia le soin de sa belle prisonnière. D'abord ce feigneur la trouvant belle, prit beaucoup de plaisir à la regarder, & il pensoit que c'étoit une satisfaction qu'il pouvoit s'accorder sans conséquence. Insensiblement & sans s'en appercevoir il devint fort amoureux de *Pentbée*. Honteux d'avoir si mal tenu sa promesse, il résolut au moins de renfermer son amour au fond de son cœur ; comme si on pouvoit être



maître de ses actions, quand on a livré son cœur à une passion violente? Il connut bientôt l'impossibilité de suivre ce projet, & après s'être tourmenté longtems pour s'efforcer à garder le silence; il pensa qu'il ne pouvoit devenir plus malheureux qu'il ne l'étoit alors, & il ôsa parler de son amour à celle qui l'avoit fait naître.

*Pentbée* qui étoit fort vertueuse, reçut fort mal sa déclaration d'amour, & ne voulant pas rester exposée à de pareils discours, elle écrivit à *Cyrus*, pour se plaindre de l'audace de son favori. *Cyrus* ne fut point surpris de ce qu'il apprenoit, il s'y étoit attendu, & chargea un vieux seigneur de dire au gardien de *Pentbée*, qu'il étoit mécontent de sa conduite. Cet honnête homme dont l'esprit & la vertu étoient durs & austères, fit de si grands reproches au coupable qu'il le jeta dans le désespoir.

*Cyrus* ayant appris la situation de son favori, le fit appeller, & lui remontra avec douceur qu'il n'avoit

que  
tion  
circ  
de  
ceur  
pos  
tou  
des  
fes  
par  
de  
lui  
vor  
fon  
Ba  
de  
ay  
Cy  
av  
cr  
vi  
un  
jo  
ta

que ce qu'il méritoit par sa présomption, & il l'exhorta à devenir plus circonspect à l'avenir par le souvenir de sa faute, puisqu'il étoit vrai que ceux qui s'exposoient au péril de propos délibéré, y périssent presque toujours. Ce jeune homme touché des bontés de son maître, se jeta à ses pieds, & voulant réparer sa faute par quelque grand service, il s'offrit de passer chez les Babyloniens pour lui servir d'espion.

*Cyrus* accepta ses offres, & le favori seignant de craindre la colère de son maître, se sauva auprès du roi de Babylone, qui le croyant mécontent de *Cyrus* le reçut fort bien.

Cependant *Adrasie* mari de *Penthée* ayant appris que la considération que *Cyrus* avoit eue pour son épouse, lui avoit fait perdre un de ses serviteurs, crut devoir réparer cette perte, & vint s'offrir au prince de Perse avec un bon corps de troupes. Quelques jours après, il y eut une grande bataille, & *Penthée* en attachant à son

époux une cuirasse qu'elle avoit travaillée de ses propres mains, lui dit : voici le moment de payer ce que vous devez à mon généreux vainqueur. Il m'a respectée comme sa sœur, & m'a conservée comme un dépôt sacré, marquez lui en combattant pour son service, que nous ne sommes pas indignes des bontés qu'il a eu pour nous.

En finissant ces mots, *Pentbée* ne pût retenir ses larmes, comme si elle eut prévu qu'elle parloit à son époux pour la dernière fois. Effectivement elle ne le revit plus. Il combattit avec un courage que *Cyrus* admira, & ne contribua pas peu au gain de la bataille ; mais il y fut tué. *Cyrus* lui donna des larmes, & envoya son corps à sa malheureuse épouse, ordonnant qu'on lui fit de superbes funérailles. La fidèle *Pentbée* voulut elle même laver les playes d'un époux qu'elle avoit tant aimé, & sa douleur fut si vive, qu'elle expira en lui rendant ce triste devoir. Le prince de Perse ne

pouvant plus leur témoigner autrement sa reconnoissance & son estime, leur fit faire un magnifique tombeau, où il réunit leurs cendres.

*Madem. BONNE.*

Il n'y a pas une seule circonstance de cette histoire qui ne nous offre d'utiles réflexions ; quelles sont les vôtres, *Lady Louise* ?

*Lady LOUISE.*

Je ne ressemble pas mal au favori de *Cyrus* ; comme lui je me crois invincible, & je me suis moquée de celles qui, plus sçavées que moi, tremblent toujours lorsqu'il s'agit du moindre péril. Il me sembloit que l'honneur du sexe demandoit plus de fermeté, & que la vraie vertu, étoit celle qui avoit été éprouvée par l'occasion.

*Madem. BONNE.*

Cela est vrai, *Madame* ; mais remarquez qu'il ne faut pas s'exposer à cette occasion. Je m'arrêterai sur cet



article, il est de la plus grande conséquence. Savez vous bien la différence que je mets entre la femme la plus sage, & celle qui est la plus déréglée ? Qu'en pensez vous, *Miss Frivole* ?

*Miss FRIVOLE.*

C'est que la première a de bonnes inclinations, & que l'autre en a de mauvaises qui n'ont point été corrigées par l'éducation.

*Lady LUCIE.*

Et moi je pense, que l'une a beaucoup de religion, & que l'autre n'en a pas.

*Madem. BONNE.*

Et moi je suis très sûre, que ce n'est là que les causes éloignées de la vertu ou du dérèglement des femmes. Rassemblés ici toutes les Lucreesses de l'univers, quelque grand que soit leur amour pour la sagesse, je soutiens qu'elles en manqueront, si elles s'exposent volontairement dans l'occasion

d'en manquer. *Lady Louise* dit que pour l'honneur des dames il faut leur supposer plus de forces ; elle ne connoit pas en quoi consiste le courage dans cette espèce de guerre qu'il faut livrer aux passions. *Cyrus* agit en héros en refusant de s'exposer au combat, car il savoit que le seul moyen de remporter la victoire, est de fuir. Au reste, *Lady Lucie* a fort bien dit qu'un grand fond de religion assure la vertu des femmes, car elle leur apprend à fuir les occasions dangereuses.

*Lady LOUISE.*

Il y a là quelque chose qui mortifie mon orgueil ; il me semble que vous avez bien mauvaise opinion de la vertu des personnes de votre sexe ?

*Madem. BONNE.*

Point du tout, ma chère, moi je les estime toutes en général ; mais je pense en géomètre & en philosophe. Je pèse d'un côté les forces de la vertu

humaine, & de l'autre le principe de corruption que le péché originel a laissé dans nos cœurs ; je trouve que la balance penche déjà horriblement du côté du vice. Il est vrai qu'il me reste des ressources. Je puis mettre du côté de la balance qui lève en haut, le secours du Seigneur qu'on attire par de ferventes prières, par la vigilance sur soi-même. Cela mis du côté opposé à la corruption, peut l'emporter ; mais si malheureusement vous ajoutés au poids de la corruption, le danger des occasions en vous y exposant volontairement, vous périrez, j'en ferois serment ; & si vous sortez vertueuse de ces occasions, je le regarderai comme un miracle plus grand que celui des trois enfans qui sortirent sans brûlure de la fournaise ardente.

*Lady* LUCIE.

Mais qu'est ce que vous entendez par ces occasions dangereuses où l'on doit succomber quand on s'y expose  
volon-

volon-  
il faut

Il  
gnée  
chrét  
deux  
gnée  
mou  
les b  
roma  
Les  
come  
mau  
les l  
vû c  
mera  
doit  
avec  
amie  
ou d  
où l  
disco  
R  
dam  
T

volontairement, car pour les éviter, il faut les connoître.

*Madem. BONNE.*

Il y en a de deux sortes. Les éloignées & les prochaines. Une dame chrétienne & prudente les fuit toutes deux également. Les occasions éloignées sont: l'oïfiveté qui produit l'amour de la dissipation, les spectacles, les bals, les assemblées, la lectures des romans & des livres d'amourettes. Les occasions prochaines sont: une comédie malhonnête, la lecture d'un mauvais livre, comme par exemple, les lettres de *Ninen l'Enclos* que j'ai vû chez une de vous que je ne nommerai pas. Un bal, où l'on fait que doit se trouver un cavalier qu'on voit avec plus de plaisir qu'un autre; une amie déréglée, libre dans ses discours ou dans ses mœurs. Une compagnie où l'on blesse la modestie dans les discours.

Remarquez, s'il vous plait, Mesdames, qu'on ne peut sans commettre



un péché très considérable, s'exposer aux occasions prochaines, quand même on n'y succomberoit pas, parce que c'est tenter Dieu.

*Miss MOLLY.*

Qu'est-ce que cela veut dire, ma Bonne ; tenter Dieu ?

*Madem. BONNE.*

On appelle tenter Dieu, lui demander un miracle sans besoin. Je suppose par exemple que vous disiez en vous même : Jésus Christ a dit que si nous avions la foi, nous pourrions faire changer de place à une montagne. Il n'est pas plus difficile de vivre sans manger que de faire cet autre miracle, ainsi je vais essayer de vivre sans manger.

Vous voyez qu'en faisant cela, vous demanderiez un miracle à Dieu sans aucune nécessité, & seulement par curiosité. Or vous exposer à l'occasion prochaine du péché, & prétendre que Dieu vous préserve d'y

†

tom  
tout  
cher  
com  
non

H  
lève  
situa  
de fo  
mille  
ma  
dép  
mon  
J  
belle  
gaso  
deu  
cou  
emp  
lors  
par  
votr  
vou

tomber, est un miracle. Ce seroit tout autre chose, si vous n'aviez pas cherché l'occasion ; vous pourriez compter sur le secours du ciel, mais non autrement.

*Lady* LUCIE.

Hélas, ma Bonne ! quand on se lève le matin, on devroit être dans la situation d'un homme qui a une grande forêt à traverser, où il doit effuyer mille dangers. Cette idée me frappe, ma Bonne ; permettez moi de vous la dépeindre, telle qu'elle se présente à mon esprit.

Je crois voir une forêt remplie de belles allées, toutes couvertes d'un gazon émaillé de fleurs, & bordées des deux côtés de tables délicieusement couvertes. Je suis prête d'entrer avec empressement dans un lieu si agréable, lorsqu'un homme charitable m'arrête par le bras & me dit : que je plains votre sort. Il faut nécessairement que vous passiez par cette forêt ;

Et pourquoi trouvez vous cette nécessité si terrible, lui dis-je ? Ce chemin est si agréable que je me fais un vrai plaisir d'y entrer.

On voit bien que vous ne le connoissez pas, répond le charitable inconnu. Ces gâçons couvrent un grand nombre de précipices que vous ne pouvez éviter qu'en marchant pas à pas, & en sondant soigneusement le terrain. Les viandes dont ces tables sont couvertes renferment un poison si subtil que leur seule vapeur suffit pour vous empoisonner. Un des côtés de la forêt est rempli de voleurs & d'assassins dont l'unique plaisir est d'attirer les voyageurs, pour les égorger impitoyablement. Ils vous offriront leur secours, ils voudront vous servir de guides; vous diront qu'ils habitent des palais charmans où vous pourrez goûter mille plaisirs. Leur figure est séduisante, leurs manières aisées, leurs discours enchanteurs; ils vous plairont à coup sûr, & rien ne peut vous sauver si vous leur prêtez

l'oreil  
est re  
l'Afri  
vous  
proye  
Vo  
frapp  
je tra  
cette

Ce  
qu'il  
pour  
nous  
dans

Vo  
ma c  
mais  
pas r  
verse  
min  
votre  
vous

l'oreille. D'un autre côté, cette forêt est remplie de bêtes les plus cruelles; l'Afrique a moins de monstres, & vous êtes en danger de devenir leur proie.

Voilà, Mesdames, l'idée qui m'a frappée. Voilà la forêt qu'il faut que je traverse jusqu'à la fin de ma vie; cette idée me fait frémir.

*Lady LOUISE.*

Ce tableau me paroît si effrayant, qu'il ne nous reste d'autre ressource pour éviter ces dangers, que d'aller nous enfermer entre quatre murailles dans une solitude bien écartée.

*Madem. BONNE.*

Vous ne sauriez trop vous effrayer, ma chère, cette crainte est salutaire; mais souvenez vous que vous n'êtes pas maîtresse de vous dispenser de traverser cette forêt. C'est par ce chemin qu'il faut arriver à la maison de votre père céleste, une gloire infinie vous y attend, & sera la récompense



des travaux que vous aurez à effluer dans ce terrible & pénible voyage.

Je vais reprendre l'allégorie de Lady Lucie, qui me paroît admirable : son cœur est pénétré de ce qu'elle vient de vous dire, c'est lui qui l'a lui-même dictée, & c'est pour cela qu'elle vous a fait une telle impression. Le cœur touche le cœur.

Mettez vous donc à la place de cette personne obligée de traverser cette forêt, que feriez vous ? Répondez moi, Miss Zina, vous y entrerez bientôt, le péril est prochain pour vous ?

*Miss ZINA.*

Je commencerois ce me semble par prier l'homme charitable qui m'auroit avertie, de me donner ses conseils pour échapper à ces périls.

*Madem. BONNE.*

Vous ne vous laisseriez donc pas aller à la joye, & à la dissipation ?

*Miss ZINA.*

Au contraire, j'aurois une grande peur, & je prendrois une ferme résolution d'écarter toute idée inutile, pour ne m'occuper qu'à suivre ses conseils.

*Madem. BONNE.*

J'imagine qu'il vous recommanderoit de marcher avec beaucoup de circonspection, de boucher votre nez & vos oreilles pour n'être point attirée par l'odeur de ces viandes, & séduite par les discours de ces méchans hommes dont il vous auroit fait le portrait. Je me persuade encore qu'il vous fourniroit des armes pour écarter les monstres dont cette forêt seroit remplie, & qu'avec ces secours, vous pourriez espérer de la franchir heureusement.

*Lady LUCIE.*

Ainsi pour éviter les dangers dont je suis effrayée, il faut que je ne m'occupe sérieusement que de la

place où je dois poser mes pieds, c'est-à-dire, des lieux où je puis aller, & de ceux que je dois éviter. Non seulement je ne dois pas me jeter dans les précipices qui sont les occasions prochaines du péché ; mais je dois aussi ne pas marcher sur les bords, crainte de voir la terre s'ébouler sous mes pieds, c'est-à-dire, que je dois fuir aussi les occasions éloignées. Je boucherai mes oreilles, c'est-à-dire, que je veillerai exactement sur mes sens, & je me servirai des armes qui m'auront été données, & qui sont je crois, la prière, une grande confiance en Dieu, & beaucoup de défiance de moi-même.

*Madem.* B O N N E.

Avec de telles précautions, marchez en assurance, ma chère, j'ose vous répondre du succès du voyage, & voilà *Lady Louise* dispensée de la peine de se mettre en prison.

*Miss ZINA.*

Je ne m'étonne plus de ce qu'on me dit qu'en France & dans tous les autres pays il y a un grand nombre de jeunes personnes qui se jettent dans des couvens, ces réflexions sont toutes propres à y conduire.

*Madem. BONNE.*

Il n'arrive que trop souvent, ma chère, qu'on porte le monde avec soi jusques dans ces couvens, & alors loin de devenir un asyle, ils sont mille fois plus dangereux que l'horrible forêt qu'on vient de nous dépeindre.

*Lady LOUISE.*

Je ne conçois pas qu'on puisse s'enfermer dans un couvent pour toute sa vie, mais j'aimerois bien une maison où l'on pût se retirer du monde, sans s'engager pour jamais. Cela feroit une retraite honnête pour des filles de qualité qui n'auroient qu'une petite fortune, ou pour celles qui voudroient se séparer du grand monde.



*Madem. BONNE.*

Milord R... qui comme vous le savez, est un des plus grands seigneurs d'Irlande, a eu la même pensée que vous. Dans son voyage en Dannemarck il vit une maison telle que vous la souhaitez, & il fut si charmé des avantages que le public en retireroit, qu'il fit un testament par lequel il laissoit tout son bien pour un pareil établissement, en cas qu'il mourut avant d'être marié. Il l'est actuellement & a des enfans : il faut espérer que Dieu inspirera le même dessein à quelque personne riche. J'ai oui dire qu'il y a plusieurs de ces maisons en Hollande où des filles pieuses, des veuves, & toutes sortes de personnes de bonnes mœurs peuvent se retirer.

Lady *Tempête*, l'histoire de *Pentée* ne vous a-t-elle pas fourni quelque autre réflexion ?

*Lady TEMPÊTE.*

Oui, ma Bonne. J'ai pensé qu'une personne qui reprend avec dureté fait

beaucoup plus de mal que de bien à celle qu'elle veut corriger.

*Miss ZINA.*

Et moi j'ai pensé que cette princesse étoit bien courageuse, puisqu'elle exhortoit son mari à faire son devoir, aux dépens de sa vie.

*Madem. BONNE.*

Voilà le véritable courage, & l'amour réel. Il faut tout sacrifier au devoir. Assurément on ne peut accuser *Pentée* d'indifférence pour son mari, puisqu'elle mourut de douleur de l'avoir perdu ; mais elle aimoit mieux exposer des jours qui lui étoient si chers, que d'engager ce prince à manquer de courage, & de reconnaissance envers son bienfaiteur. Qu'avez vous, *Lady Spirituelle*, vous pleurez, ma chère amie ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Ce n'est rien, ma Bonne, je vous prie n'y faites point d'attention ; je vous dirai ce que c'est après que la leçon sera finie.

*Madem. BONNE.*

Je vous en prie, ma chère, car vous m'inquiétés. *Lady Sensée* va nous dire une autre histoire de *Cyrus* par laquelle nous finirons.

*Lady SENSÉE.*

Le bruit des grandes actions que faisoit *Cyrus* s'étant répandu, *Ciaxare* en conçut une grande jalousie. Il pensoit avec quelque raison, que ses officiers & ses soldats ne pourroient s'empêcher de le mépriser, lorsqu'ils feroient comparaison de lui & de son neveu. Ce dernier revint enfin en Médie, & lorsqu'il apperçût son oncle, il courut pour l'embrasser. *Ciaxare* détourna le visage, & ne voulut point recevoir ses caresses, ce qui fit trembler tous ceux qui étoient présents, & qui craignoient une rupture entre l'oncle & le neveu. Elle fût arrivée infailliblement sans la prudence de ce dernier qui conjura son oncle de lui accorder une conversation particulière; Lorsqu'il fut seul avec lui,

il lui  
que  
lui  
affecté  
lui  
lui  
éteig  
lls  
rejo  
cris  
l'or  
rus,  
qui  
que  
ins  
fa  
po  
pré  
mi  
en  
fai  
de  
ti  
Cy  
ri  
fo

il lui représenta qu'il n'avoit travaillé que pour sa gloire & sa sûreté, qu'il lui ramenoit des troupes soumises & affectionnées à sa personne ; enfin il lui parla avec tant de modestie, & lui marqua tant de déférence qu'il éteignit la jalousie dans son cœur. Ils revinrent avec un visage content rejoindre l'armée qui poussa mille cris de joye, & tous les Médes, selon l'ordre qu'ils en avoient reçus de *Cyrus*, se rangèrent autour de leur roi qui connut à leur air respectueux, que *Cyrus* n'avoit cherché qu'à leur inspirer beaucoup d'attachement pour sa personne. En même tems on exposa à ses yeux les choses les plus précieuses qui s'étoient trouvées parmi le butin qu'on avoit fait sur les ennemis, & que le vainqueur avoit fait réserver pour son oncle. Le roi de Médie se reprocha alors son injustice, il voulut la réparer & offrit à *Cyrus* sa fille qui étoit son unique héritière ; mais quelque avantageux que fût ce mariage, *Cyrus* ne voulut y



consentir qu'après en avoir obtenu le consentement de ses parens.

*Lady MARY.*

Ce *Cixare* étoit un petit esprit qui tournoit comme une girouette.

*Madem. BONNE.*

Vous avez bien raison, ma chère. La jalousie est la marque infailible d'un petit génie.

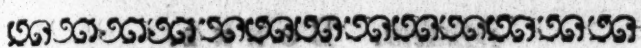
*Miss MOLLY.*

Je suis bien jalouse actuellement, ma Bonne. Il n'y a que six mois que ma sœur cadette apprend à jouer du clavier, & cependant elle en joue beaucoup mieux que moi qui ai appris depuis deux ans ; je la hais à cause de cela.

*Madem. BONNE.*

Comme si c'étoit la faute d'avoir plus de disposition ou d'application que vous ? Avouez que vous êtes bien injuste ? Vous me faites souvenir

d'une chose terrible arrivée depuis quelques années, je veux vous la raconter la première fois. Adieu, Mesdames ; vous resterez, Lady Spirituelle.



XXX. DIALOGUE.

*Madem. BONNE, Lady SPIRITUELLE.*

*Lady SPIRITUELLE.*

AH, ma Bonne, j'étouffe ! j'ai manqué mourir pour m'empêcher de pleurer. J'ai quelque chose de bien terrible à vous dire ; vous allez me mépriser, me haïr, j'en suis sûre ?

*Madem. BONNE.*

Vous me croyez donc bien injuste, ma bonne amie, avez vous oublié mon amitié pour vous ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Non, ma Bonne ; je sais que vous m'aimez véritablement, & c'est ce

qui me chagrine le plus. Vous croirez que j'ai manqué de confiance en vous : cependant si je ne vous ai pas parlé plutôt, c'est qu'on me l'avoit expressément défendu.

*Madem.* BONNE.

Et qui vous avoit fait cette défense ? Si c'étoit Madame votre mère, il faudroit bien vous garder de lui désobéir ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne. C'est Lady *Maligne*. Vous savez que depuis quelque tems nous allons ensemble à la campagne tous les Samedis matins jusqu'au Lundi au soir : elle m'a fait mille caresses, & j'ai cru qu'elle étoit la meilleure amie que j'eusse au monde. C'est une vraie stupidité de ma part ; je devois penser pour de bonnes raisons qu'elle ne m'aimoit pas véritablement ; mais ces raisons, je n'ose vous les dire.

*Madem.* B O N N E.

Eh qu'est-ce qui peut vous en empêcher, ma chère ? D'abord vous pouvez compter sur un secret inviolable de ma part.

*Lady* SPIRITUELLE.

Ce n'est pas la crainte que vous ne me manquiez de secret, mais ce que j'ai à vous dire est injurieux pour vous.

*Madem.* B O N N E.

N'est ce que cela, ma chère, rassurez vous. Parlez moi comme si cela regardoit une autre personne ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Ce qui auroit dû me faire connoître que *Lady Maligne* ne m'aimoit pas, c'est qu'elle cherchoit à me dégoûter de vous ; elle me disoit continuellement que vous étiez une vieille de mauvaise humeur, qui, parce qu'elle n'étoit plus en âge de goûter les plaisirs, ne vouloit pas permettre aux



autres d'en jouir : elle disoit de plus que n'ayant jamais vécu dans le grand monde, parce que vous n'êtes pas de qualité, vous ne pouviez savoir comment des filles de notre rang doivent s'y comporter ; enfin elle me disoit mille autres choses, que je ne croyois pas, je vous en assure.

Nous avons toujours grande compagnie à la campagne, & comme ce sont des gentils-hommes fort polis, ils me disent toujours mille choses gracieuses. J'ai cru m'appercevoir que ma nouvelle amie en étoit un peu jalouse, car comme elle est fort laide, personne ne lui dit rien ; je lui ai laissé voir ce que je pensois là dessus, & aussi-tôt elle m'a embrassée, en me disant, qu'étant plus jeune & plus jolie qu'elle, il n'étoit pas surprenant qu'on me donnât la préférence. Je veux vous montrer que je ne suis pas jalouse, a-t-elle ajouté.

J'ai un cousin fort aimable qui m'aime à la folie malgré ma laideur ; il est vrai que je ne l'aime pas, & qu'il

y a u  
mon  
charr  
flatte  
doux  
qu'à  
que  
sent  
souh  
n'est  
veur  
prié  
aim  
de v  
ra v  
sole  
J  
été  
me  
j'ai  
de  
fa  
vo  
pt  
vo

y a un autre cavalier à qui j'ai donné mon cœur ; mais malgré cela, je suis charmée d'être aimée de l'autre ; cela flatte ma vanité, d'ailleurs il est si doux, si complaisant. Il ne cherche qu'à me faire plaisir, & sous prétexte que je suis sa cousine, il me fait présent de toutes les bagatelles que je souhaite. Vous voyez qu'un tel amant n'est pas à négliger ; cependant je veux vous en faire le sacrifice ; je l'ai prié de venir ici demain ; vous êtes si aimable, qu'il ne pourra s'empêcher de vous aimer aussi-tôt qu'il vous aura vue, je le perdrai, mais je m'en consolerais s'il vous reste.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai été bien flattée de ce que mon amie me disoit de mes charmes ; cependant j'ai été choquée de ce qu'elle écoutoit deux hommes, & je lui ai demandé si sa mère savoit cela.

Bon, m'a-t-elle répondu, me croyez vous assez stupide pour rendre compte à ma mère ; mais à propos, n'irez vous point dire ceci à votre Bonne ?

Je ne vous le pardonnerois jamais au moins, & je cesserai d'être votre amie ; si vous ne me promettez de ne lui en pas dire un mot.

Je n'aurois pas dû faire cette promesse, mais j'avois tant de peur de perdre son amitié, que j'ai fait tout ce qu'elle a voulu. Me le pardonnez vous, ma Bonne ?

*Madem.* B O N N E.

Oui, ma chère amie, tout péché avoué est pardonné, mais continuez.

*Lady* S P I R I T U E L L E.

J'ai dit ensuite à mon amie, que j'avois toujours cru qu'il étoit fort mal de prêter l'oreille aux discours des hommes, à moins qu'ils ne voulussent nous épouser.

Ecoute, m'a-t-elle dit, je t'aime, & je veux te rendre heureuse. Il n'y a pas de plus grand plaisir dans le monde que d'avoir des adorateurs ; on ne fait pas de mal pour cela, on les écoute, & c'est tout ; promets moi d'aimer mon cousin si tu le trouve à ta fantaisie.

A quoi cela me serviroit-il, lui ais-je répondu ? Il faudroit qu'il fût aussi du goût de Papa & de Maman, sans quoi ils ne voudroient pas me permettre de l'épouser, & je sais bien que je ne me marierai jamais sans leur consentement.

Alors, Lady *Maligne*, pour me rassurer, m'a conté toutes ses aventures. Elle a déjà aimé cinq personnes différentes, & elle me dit qu'elle changeroit d'amant jusqu'à ce qu'elle en eut trouvé un propre à être son mari.

*Madem.* BONNE.

Elle a l'air d'attendre longtems ; de pareilles filles sont trop méprisables & trop méprisées pour trouver des maris. Mon Dieu, ma chère enfant, que vous êtes tombées en de mauvaises mains ! Mais continuez. Le cousin vint-il ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne, & en vérité il est fort aimable ; ce n'est pourtant pas là



ce qui m'a attachée à lui ; c'est ma misérable vanité, il m'a donné tant de louanges, & j'aime si fort à être louée, que je l'ai aimé par reconnoissance à ce que je crois.

*Madem.* BONNE.

Et lui avez vous dit que vous l'aimiez, ma chère ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Non, ma Bonne, mais mon amie l'a fait pour moi, & je n'ai pas eu le courage de la dédire ; j'ai même dit au chevalier qu'il me feroit plaisir de me demander en mariage à mes parens.

*Madem.* BONNE.

Et qu'a-t-il répondu ?

*Lady* SPIRITUELLE.

Qu'il le feroit avec plaisir, mais qu'il falloit encore attendre quelque tems, parce qu'il n'a point de fortune, & qu'il espéroit d'engager un de

ses o  
bien  
parc  
bert  
tre  
à L  
ai é  
autr  
nou  
dit  
à c  
nou  
ma  
cet  
fui  
cor  
ca  
Ce  
de  
di  
se  
ét  
qu

ses oncles à lui faire du bien. Il m'a bien prié de ne pas parler de cela, parce qu'alors il n'auroit plus la liberté de me voir : il m'a fait promettre aussi que je le verrois quelquefois à Londres chez Lady *Maligne*, & j'y ai été hier matin ; elle étoit avec cet autre amant qu'elle aime, & comme nous étions dans sa chambre, elle a dit qu'elle avoit quelque chose à dire à ce cavalier en particulier, & qu'elle nous prioit de l'attendre un moment, mais je n'ai pas voulu rester seule dans cette chambre avec le chevalier, & je suis partie tout aussi tôt.

J'ai depuis longtems envie de vous conter tout cela, mais je n'osois, à cause de la promesse que j'avois faite. Cependant quand Lady *Lucie* a parlé de cette terrible forêt, j'ai cru qu'elle disoit cela exprès pour moi. Il me sembloit que ces assassins si agréables étoient mon amie & le chevalier ; qu'en pensez vous, ma Bonne ?

*Madem. BONNE.*

Venez m'embrasser, ma chère, & remercions ensemble le bon Dieu des graces qu'il vous a faites. Vous avez été sur le bord du précipice, ma pauvre enfant, car enfin, si de telles choses venoient à être sues dans le monde, vous seriez perdue de réputation. Concevez vous combien cela est terrible d'avoir perdu sa réputation à seize ans, d'être montrée au doigt dans le monde, d'être le sujet des conversations, des chansons ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Si cela arrivoit, ma Bonne, j'en mourrois de douleur. Mais comme personne ne le fait que mon amie & vous, il n'est pas possible que cela devienne public.

*Madem. BONNE.*

Osez vous bien encore nommer cette infâme créature votre amie : elle fera la première à le publier, je vous

ca

en assure, à moins que vous ne suiviez le conseil que je vous donnerai à cet égard.

*Lady SPIRITUELLE.*

Vous n'avez qu'à commander, ma Bonne ; j'ai un si grand regret de mon imprudence, que je ferai tout ce que vous me direz pour la réparer.

*Madem. BONNE.*

Je l'espère, ma bonne amie. Il faut d'abord déclarer tout cela à Milady.

*Lady SPIRITUELLE.*

Ah, mon Dieu ! si elle le fait, elle ne voudra jamais me revoir.

*Madem. BONNE.*

Vous vous trompez, ma chère ; vous avez fait sans doute de grandes imprudences, & cela l'affligera ; mais elle fera sensible à votre confiance, & vous saura gré de l'avoir avertie à temps. Supposez même qu'elle vous grondât, ce que je ne crois pas, ne l'avez vous pas mérité, & n'est-il pas



juste que vous fassiez pénitence de votre faute ? Souvenez vous de ce qui est arrivé à *Miss Frivole*. Elle ne s'est point repentie de la confiance qu'elle a eue dans Mr. son père.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mais si, à cause que le chevalier n'a point de bien, elle vat lui défendre de me voir.

*Madem. BONNE.*

Ce ne sera pas parce qu'il est pauvre qu'elle lui fera cette défense ; mais parce que c'est un mal-honnête homme.

*Lady SPIRITUELLE.*

Vous allez croire que je l'excuse parce que je l'aime ? non, ma Bonne, c'est seulement pour lui rendre justice : je vous assure qu'il a beaucoup de probité, sans cela je ne l'aurois pas aimé. *Lady Maligne* m'a conté, je ne fais combien de belles actions qu'il a faites ; il est charitable, & à la campagne il donnoit beaucoup aux pauvres.

*Madem. BONNE.*

Et si je vous prouve que c'est un coquin, l'aimerez vous encore ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Non, au contraire, je vous promets de n'avoir plus que de la haine & du mépris pour lui.

*Madem. BONNE.*

Ne voyez vous pas, ma chère, qu'il a fait un complot avec votre indigne amie pour vous perdre. Ouvrez les yeux sur les suites de cet affreux complot. Vous aurez un jour des biens immenses, tout le monde le sait: Le chevalier est fort pauvre & le sera toujours, ce qu'il vous dit de son oncle est une fable inventée pour gagner du tems, & ce tems, il prétend l'employer à vous deshonoré pour mettre vos parens dans la nécessité de faire ce mariage. Il auroit continué le plus longtems qu'il auroit pû à vous voir secrètement ; il vous auroit engagée à lui écrire, & quand il vous

auroit cru bien amoureuse de lui, il auroit fait publier son intrigue avec vous, auroit montré vos lettres, & auroit si bien fait, qu'il vous auroit rendu la fable de toute la ville; & par-là auroit empêché aucun honnête homme de penser à vous. Alors vos parens auroient été forcés de consentir à votre mariage avec lui, & peut-être en seroient ils morts de douleur. Qu'elle récompense des soins avec lesquels ils vous ont élevée ? Quel retour pour la tendresse qu'ils vous portent ? Si le chevalier étoit vraiment honnête homme, au lieu de se prêter aux vues de sa cousine, il auroit averti vos parens du danger que vous courriez dans sa compagnie : c'eut été une preuve de son amour & de sa probité qui eut été capable de toucher & d'intéresser en sa faveur Milord & Milady qui font plus de cas de la vertu que de toutes les richesses des Indes.

V  
ne; l  
mon  
dès  
ma

Il  
écri  
*Mal*  
été  
qu'e  
avec  
sur  
mèr  
en g  
dieu  
bon  
furt  
gra  
tant

*Lady SPIRITUELLE.*

Vous m'ouvrez les yeux, ma Bonne; le chevalier & sa cousine sont des monstres que je ne reverrai jamais, & dès ce jour je veux tout déclarer à ma mère.

*Madem. BONNE.*

Il faudra aussi avec la permission, écrire une lettre fort haute à Lady Maligne, & lui mander que vous avez été si scandalisée de la proposition qu'elle vous a faite de rester seule avec le chevalier, que vous en avez sur le champ averti Madame votre mère, à laquelle vous aviez demandé en grace de lui fermer sa porte. Adieu, ma chère : courez exécuter vos bonnes résolutions, & n'oubliez pas surtout, de bien remercier Dieu de la grace qu'il vous a faite en vous arrêtant sur le bord du précipice.



XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

### XXXI. DIALOGUE.

*Madem. BONNE.*

**N**ous avons fini, je crois, tout ce qui regarde *Romulus* ; *Lady Sensée*, dites nous qui fut son successeur.

*Lady SENSÉE.*

Après la mort de *Romulus*, il y eut de grandes disputes à Rome ; les Romains & les Sabins voulant avoir un roi de leur nation. A la fin, les Romains choisirent *Numa Pompilius*. C'étoit un Sabin qui demouroit à la campagne & qui n'accepta la royauté, que parce qu'on lui représenta qu'il pouvoit faire de grands biens dans ce rang élevé. Il s'appliqua à adoucir les mœurs des Romains, en leur inspirant du respect pour la religion. Il fit bâtir un temple à l'honneur de *Janus*. Ce *Janus* avoit autre fois régné en Italie, & ses peuples étoient si heureux, que les poëtes di-

soient  
son f  
prin  
Com  
dent  
fages  
pas  
l'ave  
qu'o  
mier  
Jan  
qu'o  
rega  
celle  
Jan  
paix  
de

qui  
une  
ten  
pre  
cor  
ler

soient que Saturne chassé du ciel par son fils Jupiter, s'étoit retiré chez ce prince où il avoit porté l'âge d'or. Comme ce prince avoit été fort prudent, on le représentoit avec deux visages, pour montrer qu'il ne perdoit pas de vue le passé, & qu'il prévoyoit l'avenir. C'étoit par la même raison qu'on avoit donné son nom au premier mois de l'année; car Janvier ou Januari vient du mot *Janus*. Parce qu'on disoit que le mois de Janvier regarde l'année qui vient de finir, & celle qui commence. Ce temple de *Janus* devoit être fermé en tems de paix, & il le fut toujours sous le règne de *Numa*, qui dura quarante trois ans.

*Miss* BELOTTE.

J'entendis l'autre jour une personne qui disoit qu'elle élèveroit volontiers une statue à celui qui fermeroit le temple de *Janus*; je ne pouvois comprendre ce qu'elle vouloit dire, je le comprends à présent. Elle vouloit parler de celui qui feroit la paix.

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, & je dirois la même chose qu'elle. Continuez, Lady *Sensée.*

*Lady* SENSEE.

*Tullus Hostilius* succéda à *Numa*, & il ouvrit le temple de *Janus*, à l'occasion de ce que je vais dire.

La ville de Rome étant devenue puissante, prétendit l'emporter sur celle d'Albe qui lui avoit donné naissance. Cette prétention occasionna la guerre. Comme les deux armées étoient en présence l'une de l'autre, & qu'elles alloient combattre; quelques personnes des deux nations, qui vouloient épargner le sang, proposèrent de choisir de chaque côté trois hommes qui combattroient l'un contre l'autre, & qui représenteroient toute la nation, ensorte que la ville dont les champions seroient victorieux, seroit regardée comme la maîtresse de l'autre.

Le parti fut accepté. On choisit un champ entre les deux armées, &

on le  
mains  
querel  
& les  
entre  
més  
des  
*Curia*  
*Horat*  
Malg  
ne p  
trois  
déses  
ruse  
cette  
gran  
con  
cam  
*Cur*  
& c  
ble  
se  
ee  
tou  
les  
la

on le ferma de barrières. Les Romains choisirent pour défendre leur querelle trois frères nommés *Horaces*, & les Latins remirent leurs intérêts entre les mains des trois frères, nommés *Curiaces*. D'abord il y eut deux des *Horaces* de tuez, mais les trois *Curiaces* étoient blessés, & le seul des *Horaces* qui restoit, ne l'étoit pas. Malgré cet avantage, il pensa qu'il ne pouvoit seul entreprendre de tuer trois hommes qui combattoient en désespérés, ainsi il eut recours à la ruse, & feignit de prendre la fuite. A cette vue les Latins poussèrent de grands cris de joye, pendant que la consternation se répandoit dans le camp des Romains. Cependant les *Curiaces* poursuivirent leur ennemi, & comme ils n'étoient pas également blessés, leur course fut inégale, & ils se trouvèrent bientôt séparés. C'est ce qu'*Horace* avoit espéré. Alors il tourna visage, & les tua les uns après les autres. Aussi tôt après les dépouilla pour se parer de leurs armes selon



la coutume de ce tems là. Il prit parmi leurs dépouilles une riche écharpe que sa sœur avoit brodée pour un des *Curiaces* avec lequel elle étoit fiancée. Lorsqu'*Horace* vainqueur entra dans la ville de Rome, paré de cette écharpe, sa sœur à qui cette vue rappelloit douloureusement la perte de son amant, se laissa emporter à sa douleur, & accabla son frère de reproches. *Horace* piqué de la voir insensible à la gloire de sa patrie, se laissa emporter à un zèle brutal & féroce, & lui passa son épée au travers du corps en lui disant : puisque tu préfères ton amant à tes frères & à ton pays, va le rejoindre. Tout le monde eut horreur d'une action si barbare, *Horace* fut arrêté & conduit devant le roi qui, désirant de le sauver, renvoya l'affaire devant le peuple. Le père d'*Horace* plaida pour son fils, & n'eut pas de peine à attendrir le peuple en sa faveur, en sorte qu'il obtint sa grace.

*Miss FRIVOLE.*

Je ne saurois pardonner à *Horace* cette inhumanité ; sa pauvre sœur eut sans doute dit les mêmes injures à son amant, s'il se fut offert à ses yeux chargé des dépouilles de son frère.

*Madem. BONNE.*

Peut être bien ; on s'intéresse plus volontiers pour les malheureux, que pour ceux qui sont dans la prospérité. Continuez, *Lady Sensée.*

*Lady SENSEE.*

La ville d'Albe fut obligée par la victoire d'*Horace*, de céder la supériorité à celle de Rome, & *Tullus* prétendit que vingt cinq colonies Latines qui dépendoient de cette ville, suivissent l'exemple de cette capitale, cela donna lieu à de nouvelles guerres dans lesquelles Rome fut toujours victorieuse. Quelque tems après Albe prit des mesures pour n'être plus soumise, & *Tullus* l'ayant appris, la dé-

truifit, & en transporta les habitans à Rome. Ce roi, à ce qu'on croit, fut tué d'un coup de tonnerre.

*Ancus Marcus* lui succéda. Il eut toutes les qualités guerrières de *Romulus*, & les vertus pacifiques & religieuses de son ayeul *Numa*. Ses voisins ne croyoient pas qu'un homme qui montroit beaucoup de religion pût avoir du courage ; mais il les convainquit que s'il aimoit la paix, il favoit faire la guerre, & la fit à l'avantage de Rome toutes les fois qu'il fut attaqué.

Il y avoit alors dans la ville de Tarquinie un citoyen qui avoit de grand talens & dont ses compatriotes faisoient peu de cas. Sa femme nommée *Tanaquil*, lui dit : que faites vous ici ? Allez vous établir à Rome où l'on distingue tous les étrangers qui ont du mérite. Cet homme suivit le conseil de sa femme, & prit le nom de *Tarquinius*. On prétend que lorsqu'il fut proche de Rome, un aigle lui enleva son chapeau, & qu'après l'avoir

emporté fort haut, il le lui remit sur la tête. *Tanaquil* qui se piquoit d'exceller dans la science des augures, lui prédit qu'il seroit roi de la ville dans laquelle il alloit entrer. *Tarquinius* persuadé de la vérité de cet oracle, prit dès ce moment des mesures pour parvenir au trône, à quoi il n'auroit jamais pensé sans la prédiction de sa femme.

D'abord il commença par affecter une grande probité, ce qui lui gagna l'estime du peuple. Le bruit de ses vertus parvint jusqu'au roi qui voulut le connoître, & qui lui ayant reconnu beaucoup d'esprit, le fit son confident. *Tarquinius* joua si naturellement le rôle d'honnête homme, que le bon *Marcus* y fut trompé, & le nomma tuteur de ses deux fils quand il mourut. *Tarquinius* répondit mal à la confiance de son bienfaiteur, il engagea ses deux pupils dans une partie de chasse, & pendant ce tems ayant fait assembler le peuple, il se fit reconnoître pour roi.



*Miss* SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est que la science des augures ?

*Madem.* BONNE.

Les Romains, & presque tous les peuples de ce tems là, étoient extrêmement superstitieux. Ils prétendoient prédire l'avenir par les choses qui s'offroient à leurs yeux. Si un oiseau voloit d'un côté plutôt que d'un autre, ; si une bête qu'on avoit immolée, avoit le cœur ou le foye bien disposés, ils en tiroient des conséquences, & faisoient des prédictions.

*Lady* LOUISE.

Mais par la suite du tems, les Romains devinrent savants, ne comprirent-ils pas alors la folie de la science des augures ?

*Madem.* BONNE.

Il y eut, je pense dans tous les tems, des gens d'esprit qui se moquèrent de cette science, mais ils n'eurent

garde de dire ce qu'ils pensoient, par la raison que je vais vous dire.

Souvenez vous que le peuple avoit quelque autorité à Rome, & dans la suite elle augmenta considérablement, enforte qu'il y eut comme une guerre perpétuelle entre les patriciens & les plébéïens. Il suffisoit que le sénat voulût une chose, pour que le peuple y eut de la répugnance. Ce peuple si impérieux, avoit un grand respect pour les cérémonies de religion que *Numa* lui avoit laissées, & dont les augures faisoient une partie : or il n'y avoit que les patriciens qui pussent exercer la charge d'augure. C'étoit donc un sûr moyen d'obliger le peuple à se conformer aux volontés du sénat. Je suppose, par exemple, que le peuple voulût la guerre, & le sénat la paix ; on consultoit les entrailles des bêtes, & on disoit gravement aux peuples que les présages n'étant pas favorables, on seroit infailliblement battu si on combattoit ; cela étoit suffisant pour faire aban-

donner aux Romains les entreprises qu'ils avoient le plus à cœur. Vous concevez par-là, qu'il étoit de l'intérêt des nobles d'entretenir la superstition du peuple, dont ils se servoient pour l'affujétir.

*Miss* BELOTTE.

Mais pourtant, vous voyez que la prédiction de *Tanaquil* s'accomplit?

*Miss* CHAMPETRE.

Quand *Tanaquil* prédisoit quelque chose, c'est qu'elle avoit une grande envie qu'elle arrivât, & qu'elle savoit qu'elle pouvoit prendre de bonnes mesures pour la faire réussir, comme ces dames le verront dans l'histoire de *Servius*.

*Miss* FRIVOLE.

Je vous avoue, ma Bonne, qu'une de mes folies seroit de connoître l'avenir, & si Dieu laissoit une grace à mon choix, je le prierois de me faire connoître tout ce qui doit m'arriver le reste de ma vie.

*Madem. BONNE.*

Et à quoi cela vous serviroit-il, je vous prie ? A vous tourmenter, en vous rendant présens dès aujourd'hui tous les maux qui doivent vous arriver.

*Miss FRIVOLE.*

Mais si je pouvois les prévoir, ne pourrois-je pas aussi les prévenir ?

*Madem. BONNE.*

Pour toute réponse, je vais vous dire un petit conte, que j'ai lu dans le Magasin François.

Il y avoit un homme qui étoit possédé de la même manie que vous. Une fée lui prédit qu'il connoitroit le premier jour de chaque mois, tout ce qui lui devoit arriver dans ce même mois. Le voilà bien content, mais sa joye ne fut pas de longue durée, car il connut le premier jour de l'an, qu'il étoit en danger d'avoir les bras & les jambes cassées, & qui plus est de perdre l'esprit.



Béni soit Dieu, dit cet homme ; puisque j'ai prévu ce mal, je puis le prévenir. Je n'ai qu'à demeurer couché tout le mois de Janvier, du moins je serai sûr par-là de sauver mes bras & mes jambes. Il exécuta son dessein, & comme c'étoit un marchand, il abandonna le soin de sa boutique à sa femme & à ses enfans ; & pour chose au monde, il n'eut pas voulu bouger de son lit. Un beau matin pendant qu'il étoit tout seul dans sa chambre, le plancher enfonça & il fut presque écrasé sous les ruines. Il en eut tant de chagrin qu'il en perdit l'esprit, & fut un an dans ce misérable état. Lorsqu'il eut recouvré son bon sens à force de remèdes, il reçut une visite de la fée qui lui avoit fait un si beau don. Il se mit fort en colère en la voyant, & s'en prit à elle du malheur qu'il avoit eu. Ne vous en prenez qu'à votre sottise curiosité, lui dit-elle : ce sont vos précautions qui vous ont attiré le malheur qui vous est arrivé. N'est-il pas vrai que si vous

eussie  
dans  
tre ch  
de m  
fans.  
qui v  
nir,  
tions  
roier  
pas

Il  
aigl  
me,  
le lu  
par

ne  
ma  
fai  
été  
ex  
qu

eussiez été à votre place, c'est-à-dire, dans votre boutique, la chute de votre chambre ne vous eut pas fait plus de mal qu'à votre femme & à vos enfans. Apprenez, mon ami, que ceux qui veulent prévoir & prévenir l'avenir, occasionnent par leurs précautions, des malheurs qui ne leurs seroient point arrivés, s'il ne les eussent pas prises.

*Miss* BELOTTE.

Il me paroît bien singulier, qu'un aigle emporte le chapeau d'un homme, & après un certain tems vienne le lui remettre sur la tête; cela ne me paroît pas naturel.

*Madem* BONNE.

Et cela ne l'est pas non plus. Il ne faut pas tout-à-fait croire les Romains & les Grecs, quand il s'agit de faits singuliers, à moins qu'ils n'ayent été extrêmement publics. Ici, par exemple, il n'y avoit d'autre témoin que *Tarquinius* & son épouse, & peut-

être quelques esclaves qui dépendoient d'eux absolument, & qui n'auroient ôsé les contredire. Il pût fort bien arriver qu'un oiseau de proie eut emporté le chapeau de *Torquinius* & l'eut laissé tomber ensuite parce qu'il ne pouvoit le manger. *Tanaquil* qui profitoit de tout, aura embelli l'histoire, & quand elle fut sur le trône, les Romains qui avoient beaucoup de goût pour le merveilleux, eurent la bonté de l'en croire sur sa parole. En général, Mesdames, on doit croire difficilement un fait, quand il n'a d'autre témoin que des gens intéressés à mentir, surtout si ces gens ne sont pas d'une exacte probité. C'est alors qu'il est permis d'être pyronien.

*Lady VIOLENTE.*

Qu'est-ce que c'est d'être pyronien ?

*Madem. BONNE.*

*Pyron* étoit un ancien philosophe qui, s'étant bien convaincu que nos

sens nous trompent le plus souvent,  
prit le parti de douter de tout.

*Miss* BELOTTE.

Est-ce que nos sens nous trom-  
pent? Mes yeux ee me semble font  
bien bons?

*Madem.* BONNE.

Pas si bons que vous le croyez, ma  
chère. Si vous étiez au haut d'un ro-  
cher je ne vous paroitrais pas plus  
haute que votre bras, vos yeux vous  
tromperoiént dont si vous n'aviez  
que des yeux; mais la raison repare  
ce défaut & vous apprend que c'est  
l'éloignement dans lequel je suis de  
vous, qui me fait paroître si petite.

*Lady* LUCIE.

Vous êtes pyronienne, ma Bonne,  
car vous ne voulez rien croire sans  
preuve?

*Madem.* BONNE.

C'est une preuve certaine que je ne  
suis pas de la secte de *Pyron*, car il ne



croyoit pas qu'il fut possible de rien prouver. Il ne nioit rien non plus, & se contentoit de dire, cela peut-être. On a tourné les Pyroniens en ridicule d'une manière fort jolie, dans une de nos pièces de théâtre. Arlequin va demander des conseils à un de ces philosophes qui ne lui répond que par des peut-être, & qui lui dit que c'est par sagesse qu'il en agit ainsi, parce que nos sens nous trompent & nous font imaginer voir entendre & sentir bien des choses qui n'existent pas. Arlequin que ce discours impatiente, lui applique une douzaine de coups de bâton. Et comme le philosophe se plaint d'avoir été battu, arlequin lui répond froidement, cela peut-être, mais aussi cela peut fort bien n'être pas. Vous moquez vous, dit le philosophe, j'ai fort bien senti les coups de bâton. Et ne savez vous pas, lui dit arlequin, que nos sens nous trompent : vous vous imaginez avoir reçu des coups de bâton, pour moi suivant votre doctrine, je ne vois rien de sûr là dedans.

Je  
nière  
gens  
juste  
pide  
ma  
une  
de d  
faut  
ordi  
que  
croi  
les  
de  
c'est  
qu'i

A  
ner  
été  
les  
exa  
l'hi  
cla

*Lady* LUCIE.

Je crois que c'est la meilleure manière de réfuter les opinions de ces gens-là ; il faut, je pense, prendre un juste milieu entre une crédulité stupide, & un entêtement ridicule. Mais ma Bonne, permettez moi de faire une remarque sur ce que vous venez de dire. Vous nous avertissez qu'il faut bien examiner une chose extraordinaire, quand elle n'a pour témoin que des gens qui ont intérêt à la faire croire. Ne pourroit-on pas dire, que les apotres ont été les seuls témoins de la résurrection de Jésus Christ ; c'est un événement bien singulier & qu'ils avoient intérêt de faire croire ?

*Madem.* BONNE.

Aussi est-il très permis de l'examiner, & les premiers chrétiens eussent été de grandes dupes, s'ils eussent cru les apotres sur leur parole. Nous en examinerons les preuves en apprenant l'histoire de l'évangile, elles sont plus claires que le Soleil.

Il ne nous reste plus à ce que je crois qu'une histoire ou deux de l'ancien Testament, nous les finirons aujourd'hui, s'il vous plait. *Lady Violente*, dites nous, je vous prie, celle du Dieu de *Darius*.

*Lady VIOLENTE.*

Un jour *Darius Ciaxare* dit à *Daniel*, pourquoi n'adore-tu pas mon Dieu ? Je n'adore que le Dieu vivant, lui répondit *Daniel*. Je t'affure, dit *Darius*, que mon Dieu est bien vivant, & que je dépense de grandes sommes pour sa nourriture, car tous les soirs je fais couvrir des viandes de grandes tables qui sont dans son temple, & le lendemain il n'en reste pas un morceau, quoique les portes du temple foyent bien fermées.

*Daniel* qui aimoit son maître, fut véritablement touché de son aveuglement & lui dit, que s'il vouloit le lui permettre, il lui feroit voir que ses prêtres le trompoient. *Ciaxare* y consentit, & ayant suivant l'ordre de *Daniel*,

*Daniel*, fait couvrir les tables du Dieu des viandes ordinaires, il fit fermer les portes du temple qu'il ferma avec son cachet. *Daniel* avoit eu la précaution de mettre de la cendre autour de ses tables, & étoit très persuadé que par ce moyen, il découvreroit la tromperie. Le lendemain le roi se transporta au temple avec *Daniel*, & voyant que le cachet n'avoit point été levé, il triomphoit déjà. Mais *Daniel* l'arrêtant à l'entrée du temple, lui dit qu'il avoit semé de la cendre autour des tables, & qu'il le prioit de considérer attentivement s'il ne découvreroit pas quelque trace. *Darius* ayant examiné cette cendre, découvrit les marques des pieds de plusieurs personnes qui s'étoient imprimées dans la cendre. On y distinguoit des pas d'hommes, de femmes & de petits enfans. Cela surprit beaucoup le roi, & par son ordre on chercha avec tant de soin, qu'on découvrit que les prêtres entroient la nuit par un chemin souterrain qui conduisoit au temple,



& qu'ils y menoient leurs femmes & leurs enfans pour faire bonne chère aux dépens du roi.

*Darius* fit punir ces imposteurs ; mais c'étoit un pauvre esprit que rien n'étoit capable de corriger de sa sottise. Elle étoit si grande qu'il adoroit un serpent monstrueux, & vouloit persuader à *Daniel* que c'étoit un Dieu. Je suis plus puissant que lui, dit *Daniel*, & je puis le faire mourir si vous m'en donnez la permission. Le roi y ayant consenti, *Daniel* fit une pâte avec de la cire, des poils d'animaux, & plusieurs autres drogues. Il fit une grosse boule de tout cela, & l'ayant jettée au dragon, cette bête voulut l'avalier, & s'étrangla.

*Lady* MARY.

Cela me passe qu'il y ait des hommes assez stupides pour adorer de pareils monstres. Est ce-là tout ce que nous devons savoir de l'ancien Testament, ma Bonne ?

*Madem.* BONNE.

Il y a encore de fort belles choses, ma chère, comme les psaumes, les prophètes ; mais comme cela n'est pas historique, je craindrois de vous ennuyer si je vous les faisoient répéter à présent, car nous n'aimons que les histoires.

*Lady* MARY.

Et quelquefois aussi les contes ; il y a bien longtems que vous ne nous en avez dit, ma Bonne ; cependant vous nous aviez promis que *Lady Sensée* nous raconteroit ceux qu'elle a composé.

*Madem.* BONNE.

Et bien, ma chère, je tiendrai ma parole. Il est encore de bonne heure, elle va vous en raconter un.

*Lady* SENSÉE.

Il y avoit une demoiselle nommée *Emilie*, qui à vingt ans étoit absolument maîtresse de ses volontés. Elle

étoit de qualité, elle avoit de grands biens, & sa beauté étoit si grande, qu'on ne pouvoit la regarder sans admiration. Outre ces qualités, elle avoit le cœur fort bon, & son esprit étoit supérieur à celui des personnes de son âge & de son sexe. Cependant plusieurs personnes croyoient qu'elle étoit sotte & méchante, parce qu'elle avoit des défauts qui gâtoient son esprit & son cœur. Son orgueil étoit si grand, qu'elle croyoit toujours avoir raison, & quand on prenoit la liberté de la contredire, elle se mettoit dans une colère horrible, & accusoit ceux qui ne pensoient pas comme elle, de stupidité, d'entêtement & d'arrogance, comme si tout l'esprit du monde eut été renfermé dans sa tête.

Je vous ai dit qu'*Emille* étoit riche; j'ajoute qu'elle étoit fort généreuse; elle faisoit de grands présens aux personnes qu'elle aimoit, mais elle n'aimoit que celles qui étoient de son avis. Elle leur trouvoit alors de l'esprit & du mérite. Il est vrai que si après l'a-

voir  
anné  
petit  
ses  
foeu  
d'un  
*Elia*  
qui  
qui  
teu  
nat  
par  
de  
cett  
avo  
que  
de  
foe  
ten  
po  
d'u  
dir  
  
lia  
fla  
be

voir louée & applaudie pendant une année, on hazardoit de lui donner un petit conseil, on perdoit sur le champ ses bonnes grâces. Elle avoit une sœur fille de son père, mais qui étoit d'une autre mère ; elle se nommoit *Eliante*. C'étoit une fille de bon sens qui aimoit véritablement *Emilie*, & qui ne pouvoit souffrir que les flatteurs empoisonnassent son heureux naturel. *Eliante* n'étoit pas riche, parce que tout le bien étoit du côté de la mère d'*Emilie* ; il est vrai que cette dernière, qui comme je l'ai dit, avoit le cœur bon, ne la laissoit manquer de rien ; elle l'avoit même priée de venir demeurer avec e. le. Les deux sœurs ne s'accommodèrent pas longtemps ; cette *Eliante* étoit trop sincère pour conserver les bonnes grâces d'une personne à laquelle il ne falloit dire que ce qui lui plaisoit.

Faites comme nous, disoient à *Eliante* les parens & les amis d'*Emilie* ; flattez votre sœur, puisque vous avez besoin d'elle, & que vous êtes sûre



d'en tirer par-là tout ce que vous voudrez : elle est assez sotte pour se croire parfaite, à la bonne heure, sa folie ne fait mal qu'à elle, ayez la complaisance de vous y conformer.

J'en serois bien fâchée, répondoit *Eliante*. J'aime trop ma sœur pour achever de la gâter. Cette bonne fille continuoit donc à avertir *Emilie* de ses défauts, ce qui impatienta si fort cette dernière, qu'après l'avoir beaucoup maltraitée, elle la chassa de sa maison.

Un jour qu'*Emilie* étoit à la campagne, elle vit un païsan qui maltraitoit une vieille femme, parce qu'en marchant, elle avoit eu le malheur de casser un pot plein de lait qu'elle ne voyoit pas, & qui appartenoit au païsan. Cette femme protestoit qu'elle ne l'avoit pas fait exprès, que c'étoit la faute de sa vue qui étoit basse, qu'elle en étoit bien fâchée : rien ne pouvoit appaiser cet homme brutal, qui loin de recevoir ses excuses, continuoit à lui dire les injures les plus

grossières, & paroïsoit disposé à la battre. *Emilie* qui étoit toujours équitable quand il étoit question de choses qui n'intéressoient pas son orgueil, dit à ce brutal : pourquoi quérellez vous cette pauvre vieille qui vous demande pardon ? Elle est fâchée d'avoir répandu votre lait, il faut le lui pardonner. Il n'y a rien de si vilain que de gronder les gens pour une chose qu'ils ont faite sans le vouloir & par accident, surtout si cette chose ne se peut réparer. Tenez, voilà un écu pour payer votre pot & votre lait, qu'il n'en soit plus parlé.

La bonne vieille remercia *Emilie* de sa charité, & celle-ci lui fit plusieurs questions sur son âge & sur sa situation, car elle en avoit pitié, parce qu'elle lui paroïsoit extrêmement pauvre. Pendant que la vieille lui répondit, elle eut le malheur de marcher sur la patte d'un petit chien qu'*Emilie* aimoit beaucoup. Aussi-tôt l'animal jette de grands cris, & se sauve dans les bras de sa maîtresse,

qui touchée jusqu'aux larmes, se mit dans une colère étrange, & maltraita la vieille encore plus que le païsan. Cette pauvre femme toute tremblante lui disoit : je vous demande pardon, Mademoiselle, je ne l'ai pas fait exprès. *Emilie* au lieu d'être touchée de la douleur qu'elle lui témoignoit, leva la main pour la frapper, mais dans le même moment la vieille changea de figure, & parut aux yeux d'*Emilie* sous la forme d'une dame qui avoit l'air très majestueux, & qui la regardant d'un air moqueur lui répéta les mêmes paroles qu'elle avoit dites au païsan.

Rien n'est si vilain, disiez vous, il n'y a qu'un moment, que de quéreller une personne qui demande excuse d'une faute qu'elle a commise par accident, & sans dessein d'offenser, surtout quand le mal est irréparable. Que ceci vous ouvre les yeux, continua la dame. Vos passions auxquelles vous vous êtes abandonnée, troublent votre raison qui naturellement est

droite. Elles vous rendent injuste, capricieuse, méchante & sotte, quoique vous ayez reçu du Ciel un excellent caractère, qui paroitra tel aussitôt que vous travaillerez sérieusement à régler vos passions.

Ah ! Madame, dit *Emilie* êtes vous un ange ? Etes vous un génie bienfaisant envoyé pour m'ouvrir les yeux ? Je ne suis ni un ange ni une fée, répliqua la dame. On m'appelle la raison. J'étois destinée à régner sur tous les hommes, & s'ils eussent voulu rester sous mon empire, je les aurois conduit au bonheur : mais les passions déréglées qui sont mes mortelles ennemies, m'ont disputé mon pouvoir, & elles sont parvenues à me chasser du cœur de la plus grande partie des hommes. Forcée de m'exiler de mon royaume, je ne régne plus que sur le petit nombre. Voulez vous augmenter mon empire & devenir une de mes sujettes ?

De tout mon cœur, reprit *Emilie* ; mais j'ai bien peur que mes passions



ne l'emportent. Elles font un si grand bruit, qu'il ne me sera guère possible d'entendre votre voix. Je parle bien haut, reprit la raison : mais comme vous le dites fort bien, les passions font un grand vacarme : il faut remédier à cet inconvénient. Vous trouverez dans votre cabinet un miroir qu'on nomme *réflexion* ; toutes les fois que vous voudrez connoître la situation de votre ame, en découvrir les maladies, & en trouver les remèdes, vous n'aurez qu'à entrer dans ce cabinet. Vous en enfermerez soigneusement la porte, & vous vous regarderez attentivement dans ce miroir. Je suis sûre que vous ne le ferez pas longtems, sans être excitée à faire les plus grands efforts pour vous corriger.

La raison disparût en prononçant ces derniers mot, & *Emilie* sans perdre un moment, retourna chez elle, & courut se renfermer dans son cabinet. Elle y trouva le miroir dont la raison lui avoit parlé, mais la glace en étoit si trouble qu'elle ne pût y rien distin-

guer. Elle se souvint alors qu'on lui avoit recommandé de fermer la porte de son cabinet, elle obéit, & commença à voir quelque chose de confus dans la glace, sans pourtant pouvoir bien connoître ce que c'étoit. Elle fut tentée alors de tout abandonner ; toutefois elle reprima ce mouvement, & résolut de ne point sortir de ce lieu sans découvrir ce que la raison avoit promis de lui faire voir. Elle s'affit donc tranquillement, fit tous ses efforts pour vider son esprit des pensées inutiles, afin de ne s'occuper qu'à regarder dans le miroir. Tout d'un coup elle y découvrit un monstre dont la vue faillit à la faire mourir de frayeur.

Voilà votre image, lui dit une voix qu'elle reconnut pour celle de la raison. Vous croyez peut-être qu'elle la remercia de l'avertissement, point du tout. Au contraire elle fut si piquée de la comparaison qu'on faisoit d'elle à ce monstre, que transportée de colère, elle se leva pour casser la glace

maudite qui lui offroit un si vilain tableau. La même voix lui dit en criant bien fort : pourquoi vous en prendre à cette glace ? Ce n'est pas elle qui donne à votre ame la figure que vous y voyez, c'est votre ame qui se peint dans ce miroir. Quand vous le casserez, il n'en sera ni plus ni moins. Si vous avez du bon sens, vous ne travaillerez qu'à effacer ce portrait qui vous choque, vous n'avez qu'à vous corriger.

Effectivement, dit *Emilie*, je n'ai d'autre parti à prendre qu'à suivre le conseil de la raison. Voilà qui est fait, je veux modérer mes passions : j'aurai sans doute beaucoup de peine à y réussir, mais on peut venir à bout des choses les plus difficiles avec le secours de la raison.

*Miss* BELOTTE.

Je vous demande pardon de vous interrompre, mais je ne conçois pas bien pourquoi le miroir étoit si trouble lorsqu'*Emilie* entra dans son cabinet ?

*Madem.* BONNE.

Ne voyez vous pas, ma chère, qu'une personne bien dissipée, toute occupée de ce qu'elle a vû ou entendu, n'est pas en état de réfléchir. Ne vous est il jamais arrivé de vous regarder dans l'eau ?

*Miss* BELOTTE.

Cela m'arrive souvent à la campagne. Je me vois dans l'étang comme dans un miroir, mais pour cela il faut que l'eau soit calme. S'il fait du vent, ou que mon frère pour s'amuser y jette une pierre, alors je n'y vois plus rien distinctement.

*Madem.* BONNE.

Notre ame ressemble à cet étang, ma chère. Lorsqu'elle est bien calme & bien tranquille, elle peut en réfléchissant sur elle-même, se voir comme vous voyez votre visage dans un miroir ; mais pour le peu qu'elle soit agitée, elle se trouble, on n'y peut rien



distinguer. Au reste, Mesdames, ne vous contraignez point quand vous aurez quelque question à faire. Nous sommes ici pour nous amuser & nous instruire. D'ailleurs cela soulagera la poitrine de Lady *Sensée*; son allégorie est fort longue, & elle a besoin de se reposer de tems en tems.

Lady SENSE'E.

Pendant qu'*Emilie* étoit dans son cabinet, un domestique frappa à la porte, & lui annonça la visite d'une de ses tantes. C'étoit une dame de cinquante ans, assez bonne femme; mais si capricieuse qu'elle en étoit insupportable. Elle changeoit d'avis à tout moment; & pour vivre en paix avec elle, il eût falu n'avoir pas une volonté à soi, & se servir de la sienne; aussi tout le monde la fuyoit-il, elle lassoit la patience de ses domestiques & étoit réduite à vivre toute seule. *Emilie* quitta son cabinet pour la recevoir, & sa tante après l'avoir embrassée, lui dit qu'elle venoit lui dire

adieu, parce qu'elle alloit passer quelques mois à la campagne. Dans le moment *Emilie* entendit la voix de la raison qui lui disoit : voilà une belle occasion de vous corriger ; si vous aviez le courage de suivre cette femme à la campagne il faudroit à tous momens renoncer à votre volonté pour suivre la sienne.

*Emilie* frémit à cette proposition, mais comme elle avoit un grand courage, elle surmonta sur le champ sa répugnance, & dit à sa tante : j'ai besoin de prendre l'air ; je vous serois bien obligée si vous vouliez me permettre de vous accompagner. La bonne femme fut ravie de cette proposition, & demanda à sa nièce comment elle vouloit faire ce voyage ? Comme vous le voudrez, répondit *Emilie*. Oh, dit la tante, cela m'est absolument indifférent, vous n'avez qu'à choisir, ma chère nièce, demain à huit heures, je viendrai vous prendre. Puisque vous n'avez rien décidé sur nos voitures, dit *Emilie*, si vous le

voulez, nous irons à cheval. Je suis charmée de votre goût, dit la tante, je ne trouve rien de plus ridicule que de s'enfermer dans une chaise de poste où l'on étouffe & où l'on est secoué depuis la tête jusqu'aux pieds. Voilà qui est fini, nous irons à cheval.

Quand la bonne femme fut partie, *Emilie* trembla, en pensant à l'ennui qu'elle alloit éprouver avec cette tante. Elle se remit pourtant, & dit en elle-même : puisque j'ai dessein de me corriger, il faut le faire de la bonne manière & une fois pour toute. Je vais passer trois mois dans une école de patience il est vrai ; mais je serai trop récompensée si j'en puis revenir plus douce, & moins attachée à ma propre volonté. Elle entra dans son cabinet en finissant ce petit raisonnement : qu'elle fut sa surprise & sa joye en jettant les yeux sur son miroir, de voir que son ame étoit déjà changée. Presque tous les traits du monstre avoient disparu. La raison lui dit alors : on est à demi corrigé, quand

on a pris une ferme résolution de travailler à ce grand ouvrage.

*Miss* FRIVOLE.

En vérité, ma Bonne, cela seroit bien consolant, cependant je ne puis croire que cela soit ainsi. Il y a déjà bien du tems que j'ai envie de me corriger, & malgré cela je suis toujours la même.

*Madem.* BONNE.

C'est que votre envie n'est pas bien sincère. Remarquez bien ceci, Mesdames. Quand on veut fortement une chose, on prend les moyens de la faire réussir. Si je vous disois : j'ai grande envie depuis dix ans de faire fortune dans le commerce, & cependant je ne puis en venir à bout. Vous me demanderiez sans doute ; mais qu'est ce qui vous en empêche ? Est ce que vous n'avez pas de bonnes marchandises, ne faites vous pas politesse aux marchands qui viennent vous les apporter & aux personnes qui se



présentent pour les acheter. Je n'ai jamais pensé à cela, vous dirois-je. Ma servante achette & vend les marchandises comme elle l'entend, je ne saurois m'affujétir à les examiner, ni à rester plantée dans ma boutique pour les vendre.

Oh, me répondriez vous, vous n'avez pas dessein de faire fortune dans le commerce; si vous en aviez grande envie, vous prendriez les moyens nécessaires pour y réussir, cela est très sûr.

Je vous en dis autant, ma chère; voulez vous faire fortune, c'est à dire, réussir dans le dessein de vous corriger; mettez la main à l'ouvrage comme fit *Emilie*. Ne dites pas, je voudrois; dites, je veux; & bientôt vous verrez le fruit de votre travail.

*Lady* LUCIE.

Voilà un de ces desirs dont vous nous parliez il y a quelque tems. Il suffit de le former véritablement pour être en état de le satisfaire (avec le

secou  
que  
pour  
pend  
auro  
riger

M  
les  
bon

C  
nou  
tou  
tion  
ait  
à f  
ob  
&  
ne  
La

ra

secours de Dieu s'entend;) ce désir que nous pouvons remplir renaît pourtant à chaque instant, puisque pendant tout le tems de la vie, nous aurons toujours quelque chose à corriger.

*Lady* LOUISE.

Mais, ma Bonne, nous a dit que les désirs étoient des obstacles au bonheur ?

*Madem.* BONNE.

Oui, quand il ne dépend pas de nous de les satisfaire, il font notre tourment. Au contraire leur satisfaction fait notre félicité, pourvu qu'il y ait toujours quelque chose de nouveau à souhaiter que nous puissions aussi obtenir sans le secours des créatures, & seulement avec l'aide de Dieu qui ne nous manque jamais. Continuez, *Lady Sensitive.*

*Lady* SENSE'E.

*Emilie* ne pensa plus qu'aux préparatifs de son voyage. Elle n'avoit pas

d'habit pour monter à cheval, mais elle savoit que son tailleur étoit accoutumé à ses caprices, & qu'il quitteroit tout pour la satisfaire. Elle l'envoya donc chercher & lui dit.

Il me faut un habit de cheval pour demain à six heures. Je fais qu'il est huit heures du soir, ainsi, il faudra y travailler toute la nuit, car je veux l'avoir absolument. Souvenez vous de plus qu'il me le faut magnifique & galant, n'épargnez pas ma bourse, je ne dirai rien du prix, pourvu qu'il soit beau. Cela suffit, Madame, reprit le tailleur, vous serez satisfaite; & il étoit fort content lui-même quand *Emilie* avoit des fantaisies, parce qu'il savoit qu'elle ne régrêtoit pas l'argent dans ces occasions, elle payoit le mémoire sans le lire, & il avoit coutume alors de lui demander vingt guinées, pour une chose qui n'en valoit que dix.

*Emilie* ne pût dormir toute la nuit, tant le désir de voir son habit, lui avoit agité le sang. Le tailleur étoit

à fa  
mais  
mon  
par c  
pé ce  
de to  
veme  
me,  
mon  
crioi  
en c  
sans  
raiso  
*Emi*  
colè  
un  
tair  
lois  
roit  
mê  
& r  
tue  
rer  
fen  
leu  
Mo

à sa porte à cinq heures du matin, mais par le plus grand malheur du monde, cet homme qui savoit sa taille par cœur, avoit pourtant si mal coupé cet habit, qu'il faisoit des grimaces de tous les côtés. Le premier mouvement d'*Emilie* fut de battre l'homme, & de déchirer l'habit. Dans le moment elle entendit la raison qui crioit à tue-tête. Si vous vous mettez en colère, vous gâterez votre ame, sans raccommoder votre habit. Si la raison n'avoit pas crié bien haut, *Emilie* ne l'eut point entendue, car la colère & le dépit faisoient chez elle un bruit épouvantable. Elle les fit taire, & *Emilie* dit en elle même : j'allois faire une grande folie qui ne m'auroit servi de rien : il faut l'éviter. En même tems elle s'assit, baissa les yeux & resta quelque tems comme une statue, parce qu'elle s'occupoit à modérer ses mouvemens. Lorsqu'elle se sentit plus tranquille, elle dit au tailleur d'une voix douce : mon cher Monsieur, il y a encore trois heures



jusqu'à huit où je dois monter à cheval, croyez vous pouvoir raccommo-der cet habit ? Le tailleur qui trembloit de crainte, & qui s'attendoit à être battu, fut bien surpris de voir *Emilie* si tranquile. Mademoiselle, lui dit-il, dans deux heures je serai de retour, & vous aurez sujet d'être contente.

Aussi-tôt que cet homme fut sorti, elle courut à son miroir. Le changement qu'elle remarqua en elle, l'encouragea à continuer ; elle remercia le Ciel de la grace qu'elle en avoit reçue pour se vaincre ; & quoiqu'elle se fut fait fête de mettre cet habit, elle prit une ferme résolution de rester tranquile, quand même il seroit gâté tout-à fait. Le tailleur revint deux heures après, l'habit alloit à merveille, & *Emilie* en attendant sa tante se promenoit en long & en large dans une chambre remplie de miroirs pour se voir de tous les côtés. Elle en eut tout le tems, car la tante n'arriva qu'à dix heures, ce qui procura une nou-

velle  
d'envi  
fit rien

La  
qui ét  
étoit c  
ble à  
bonne  
qu'ell  
comm  
sortir  
*Emilie*  
fait u  
a pas  
me de  
ainsi  
dans r

*Em*  
raison  
la rais  
tu du  
Il est  
jalous  
plus f  
sieurs  
nuit p

velle victoire à *Emilie* qui mouroit d'envie de s'impatienter & qui n'en fit rien.

La tante avoit un habit de cheval qui étant fait dès l'année précédente, étoit déjà un peu fâlé, il parut horrible à côté de celui d'*Emilie*, & la bonne femme en eut tant de dépit, qu'elle étoit prête à en pleurer, & comme elle ne pouvoit se résoudre à sortir avec cet habit là, elle dit à *Emilie* : en vérité, ma chère nièce, il fait une chaleur insupportable ; il n'y a pas moyen d'aller à cheval, le Soleil me donneroit un grand mal de tête ; ainsi je vais me deshabiller, & j'irai dans ma chaise de poste.

*Emilie* conçut fort bien la véritable raison du changement de sa tante, & la raison lui dit : pourquoi donneroistu du chagrin à cette pauvre femme ? Il est vrai qu'elle est une sotte d'être jalouse de son habit, mais n'est-tu pas plus sotte qu'elle d'avoir obligé plusieurs hommes à travailler toute la nuit pour satisfaire la fantaisie que tu

avois de l'avoir. L'intérêt les a forcés à faire le sacrifice de leur sommeil à ton caprice ; la vertu ne pourra-t-elle pas t'obliger à sacrifier ton habit à la jalousie de ta tante ? Tu peux la rendre heureuse à peu de frais.

*Emilie* docile à la voix de la raison, dit à la tante : je vais me deshabiller aussi pendant que j'enverrai chercher votre chaise de poste. Aussi bien depuis un moment je n'aime plus tant mon habit qui me paroissoit si joli ce matin. La couleur du votre iroit peut-être mieux à mon visage. Je voudrois que le mien vous convint, je vous proposerois de faire un troc. Essayez le, nos tailles sont semblables, & je crois qu'il vous ira à merveille. La tante consentit de bon cœur à cette proposition, & quand elles furent habillées *Emilie* lui dit : oh pour cela vous garderez cet habit qui semble fait pour vous. Vous perdriez au change, dit la tante, cependant je le veux bien, si cela vous fait plaisir. Assurément, reprit *Emilie*, c'est une chose

chose  
déjeuner  
pendant  
loit d'  
bit, d'  
sembl  
qu'il  
ce ve  
dans  
font p  
de no  
dit E  
patien  
bien

En  
que n  
veine  
feroit  
quelc

Vo  
de vo  
que v  
T

chose conclue, ne pensons plus qu'à déjeuner. La chaise de poste arriva pendant ce tems, & la tante qui brûloit d'envie d'être vue avec ce bel habit, dit à *Emilie* : ma nièce, il me semble que le tems est couvert, & qu'il fait un vent qui a rafraichi l'air : ce vent nous étouffera de poussière dans la chaise ; puisque nos chevaux sont prêts, ne ferions nous pas mieux de nous en servir ? De tout mon cœur, dit *Emilie*, qui n'en pouvoit plus d'impatience, mais qui se contraignit si bien que sa tante n'en vit rien.

*Lady LOUISE.*

En vérité elle avoit plus de vertu que moi, le sang me boult dans les veines seulement d'entendre cela, que seroit-ce si j'étois obligée de souffrir quelque chose de pareil ?

*Miss ZINA.*

Vous avez trop mauvaise opinion de vous même, ma chère, je suis sûre que vous feriez comme *Emilie*. Après



tout, de quoi étoit-il question, d'une bagatelle. Qu'importe d'aller à pied, à cheval, en carosse, pourvu qu'on aille. Il me semble qu'on est fort heureux quand on peut pour si peu de chose, donner quelques heures de bon tems aux personnes avec lesquelles on vit. Il me semble même que notre propre intérêt nous doit engager à le faire : cela met les gens de belle humeur, leur conversation en est plus agréable, leur esprit plus doux. Si *Emilie* n'avoit pas eu cette complaisance, elle auroit essuyé tout du long du voyage une bouderie bien désagréable. Il me semble qu'elle gagna plus en l'évitant qu'en mettant son habit.

### *Miss* FRIVOLE.

Je vous fait ma confession, Mesdames ; je suis fille jusqu'au bout des ongles. Un habit neuf est pour moi une affaire de conséquence qui m'occupe plus de huit jours, jugez de la grandeur du sacrifice que j'aurois fait

si j'avois été à la place d'*Emilie* ? J'avoue pourtant que *Miss Zina* a raison, & j'ai fait hier l'expérience de ce qu'elle vient de dire. On nous apporta des mouchoirs de blonde, il y en avoit un beaucoup plus joli que les autres, je me jettai dessus en même tems que ma sœur, mais je fus plus heureuse qu'elle, car je l'attrapai. Je vous assure qu'elle en a été si piquée qu'elle m'a cherché querelle toute la journée à propos de rien, & m'a si fort impatientée que j'ai été tentée vingt fois de jeter ce maudit mouchoir au feu pour qu'il n'en fût plus question.

*Madem. B O N N E.*

Et croyez vous qu'il n'y eut rien de mieux à faire ? Ce bel expédient auroit-il calmé la bile de votre sœur ? Qu'en pensez vous, ma chère ?

*Miss F R I V O L E.*

Cela l'out fâchée encore d'avantage. Il n'y avoit qu'un moyen de l'appai-

ser dont je n'aurois pas voulu me servir hier pour toute chose au monde, & que j'emploierai pourtant aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. Je lui ferai présent de ce mouchoir.

*Madem.* BONNE.

Voilà ce qui s'appelle mettre la main à l'ouvrage. Si j'avois à présent le miroir d'*Emilie*, vous vous trouveriez embélie de moitié . . . . Mais *Lady Spirituelle* vous ne dites rien, vous êtes là toute mélancolique. Allons de la gayeté, ma bonne amie. Dites moi ce que vous avez remarqué dans cette histoire ?

*Lady* SPIRITUELLE.

La manière délicate qu'*Emilie* employa pour faire accepter son habit à sa tante : il semble qu'elle veuille la dispenser du soin de lui en avoir obligation. Je n'ai pas agi comme cela jusqu'à présent. Quand je cède ou que je donne quelque chose, je veux qu'on m'en soit fort obligé. J'étale

mon  
beau  
gens  
d'eux  
conno

Sa  
quan  
forte,  
aux  
coura  
font  
faire  
être

Vo  
fait,  
tuelle  
sœur  
mon

Ce  
dans

mon présent, je le loue, j'en fais beaucoup de bruit, & je fais sentir aux gens que je m'en prive pour l'amour d'eux afin qu'ils en ayent plus de reconnoissance.

*Madem.* B O N N E.

Savez vous bien, ma chère, que quand on me fait un présent de cette sorte, je pourrois fort bien le jeter aux nez des gens si je croyois mon courage. Il me semble qu'il me le font acheter trop cher, & il faut me faire beaucoup de violence pour en être reconnoissante.

*Miss* F R I V O L E.

Voilà précisément ce que j'eusse fait, sans la réflexion de *Lady Spirituelle* ; j'en profiterai, & je dirai à ma sœur que je ne me soucie plus de mon mouchoir.

*Madem.* B O N N E.

Ce seroit tomber d'une extrémité dans une autre ; il est malhonnête de



dire aux gens, je vous donne cela, parce que je ne m'en soucie plus. Vous avez surtout une raison d'en agir autrement. Mademoiselle votre sœur ne vous aime pas, & charitablement vous ne devez rien épargner pour gagner son amitié. Il faut donc lui dire que vous aimez votre mouchoir, mais que vous aimez encore plus sa satisfaction, & qu'ainsi vous êtes charmées d'avoir trouvé l'occasion de lui faire plaisir en lui sacrifiant cette petite bagatelle. Continuez votre histoire, *Lady Sensée*, vous devez en être bien contente, car elle nous fournit d'utiles réflexions.

*Lady SENSÉE.*

Je suis bien obligée à ces dames de l'attention qu'elles ont la bonté de donner à cette bagatelle. D'ailleurs, leurs réflexions font la preuve de la solidité de leur esprit plutôt que de la bonté de mon histoire. Je continue.

Pendant le voyage, *Emilia* comparoit la paix, la joye, la tranquillité

dont  
le avo  
trouv  
bien  
en ell  
bonh  
ronne  
qu'il  
à fac  
tres.  
& ce  
E  
tint  
qu'e  
jam  
gez  
dit  
un  
tant  
mon  
tout  
elle  
tan  
peu  
ne

dont elle jouissoit, avec la peine qu'elle avoit eue à se reprimer, & elle n'y trouvoit nulle comparaïson. J'ai été bien dupe jusqu'à présent, disoit-elle en elle-même : je faisois consister mon bonheur, à voir tout ce qui m'environnoit se plier à mes goûts ; je sens qu'il y a beaucoup plus de satisfaction à sacrifier quelque chose pour les autres. On est heureux de leur bonheur, & ce sont deux plaisirs au lieu d'un.

*Emilie* arrivée à la campagne, soutint courageusement la résolution qu'elle avoit prise, de ne contrarier jamais sa capricieuse tante. Vous jugez, Mesdames, par ce que je vous ai dit de ce qu'elle eut à souffrir pendant un tems si considérable. Il est pourtant vrai qu'il n'y eut que le premier mois de pénible, on s'accoutume à tout ; & quand elle revint à la ville, elle fut tentée de croire que sa bonne tante s'étoit corrigée, tant elle étoit peu sensible à ses contradictions ; elle ne les appercevoit presque plus.

La première chose qu'elle fit en arrivant chez elle, fut de courir à son cabinet pour se voir dans le miroir de la réflexion. Qu'elle fut sa joye ! le monstre avoit disparu, & son ame étoit d'une beauté éblouissante ; au même moment la raison lui apparut sous la forme où elle s'étoit offerte à ses yeux la première fois, & lui dit : *Emilie*, quand on profite des premières graces, on mérite d'en recevoir de nouvelles. Je viens pour vous faire présent d'une bague qui doit assurer votre repos. Quand vous l'aurez au doigt, toutes les personnes avec lesquelles vous vous trouverez, seront forcées de vous parler selon leurs pensées, & de vous découvrir le fond de leur cœur. Mais comme cette bague ne peut servir que deux fois, gardez-la soigneusement pour vous en servir dans les deux plus importantes affaires de votre vie. En finissant ces mots la raison disparut, c'est-à-dire, qu'*Emilie* ne la vit plus sous une forme sensible, mais elle sentit qu'elle s'étoit re-

tirée  
donn  
gue  
sez g  
servi  
impo  
avoi  
fin e  
si gr  
de c  
hon  
bag  
Q  
gere  
fut  
elle  
son  
lor  
elle  
am  
nen  
joy  
les  
ég  
fu  
gr

tirée au fond de son cœur, ce qui lui donna beaucoup de joye. Mais la bague ne laissa pas de lui causer une assez grande inquiétude, elle lui devoit servir dans les deux affaires les plus importantes de sa vie ; on ne lui avoit pas dit qui elles étoient. A la fin elle pensa qu'il n'y avoit rien d'aussi grande conséquence pour elle, que de choisir des amis sincères, & un mari honnête homme ; ainsi elle réserva sa bague pour ces deux occasions.

Quelque tems après elle tomba dangereusement malade, & comme elle fut réduite à la dernière extrémité, elle fit son testament. Sa jeunesse & son bon tempérament la sauvèrent, & lorsqu'elle fut entièrement rétablie, elle assemble toute sa famille & ses amis pour leur donner un grand dîner. Tout le monde lui marquoit sa joye de son heureux rétablissement, & les complimens qu'on lui faisoit à cet égard paroissoient si sincères, qu'elle fut tentée de se réjouir d'avoir un si grand nombre de vrais amis. Tout



d'un coup il lui vint en pensée, qu'elle ne pouvoit trouver une meilleure occasion de faire usage de sa bague, puisqu'elle pouvoit lui faire connoître si la tendresse que ses parens & ses amis lui témoignoit étoit réelle. Elle la mit donc à son doigt, & dans le même moment une de ses cousines qui l'accabloit de caresses changeant tout à coup de visage, lui dit : Si tu avois valu quelque chose, tu serois crevée ; je l'espérois bien & j'attendois le moment de ta mort avec impatience, pour devenir la maîtresse de tes girandoles de diamans que tu me laissoient par ton testament.

Etes vous folle, ma fille, dit la mère, de celle qui venoit de parler ? A-t-on jamais dit de telles sottises aux gens ? J'avois plus d'envie que vous qu'elle fut crevée, puisque sa mort me remettroit en possession d'une belle terre que son père a volée au mien, & qu'elle me laissoit sans doute à titre de restitution ; mais je me contente de le penser, & en mille ans je ne m'aviferois pas de le dire.

Pour moi, dit un autre, je lui ai souhaité la mort, mais ce n'étoit pas par intérêt, elle y avoit mis bon ordre ; c'étoit par vengeance. Imaginez vous que depuis deux mois j'encense cette péronnelle : j'ai eu la complaisance d'applaudir à toutes les impertinances qu'elle disoit, je me suis fait le martyr de ses volontés les plus fantasques dans l'espérance d'en tirer quelque chose ; cependant elle ne me laissoit que cent pistoles ; savez vous bien que si on comptoit exactement, il n'y auroit pas un sol pour chaque mensonge que j'ai fait en la louant.

Je ne finirois pas, Mesdames, si je vous racontois tous les discours de ces faux amis ; qu'il vous suffise de savoir qu'*Emilie* fut convaincue que tous ces gens à belles démonstrations s'étoient moqués d'elle, ou que tout au plus, ils ne l'avoient aimée que par intérêt.

Il ne restoit plus que la tante avec laquelle *Emilie* avoit été à la campagne, & sa belle sœur *Eliante*. Pour

moi, dit la première, la bague que ma nièce me laissoit ne m'eut pas consolée de sa mort ; c'est une bonne enfant qui a eu mille complaisances pour moi. Elle m'a même fait présent de son habit de cheval, parce qu'elle voyoit que j'avois une vraie jalousie de ce qu'elle étoit mieux mise que moi, & elle eut la générosité de ne pas faire semblant de s'en appercevoir. Ces choses là ne s'oublient point, & gagnent le cœur, elle s'est tellement emparée du mien par ce bon procédé que je lui laisse tout mon bien par mon testament, & que je souhaite bien sincèrement qu'elle en jouisse longtems. Il est vrai que je veux tenir la chose secrète. Chacune de mes nièces croit être mon héritière, & par cet espoir elles me sont soumises & ont mille complaisances pour moi dont je me moque, parce que je connois leur intention. Elles seront bien attrapées à ma mort, je souhaiterois de ressusciter seulement pour vingt quatre heures, afin de pouvoir

me d  
feron  
H  
gré,  
taché  
le m  
fort  
nou  
vous  
brou  
j'air  
don  
sien  
mo  
bon  
peu  
pay  
tié  
m'  
po  
fla  
fa  
E  
el  
q

me divertir de la grimace qu'elles feront.

Hélas ! dit *Eliante*, je vous fais bon gré, ma chère tante, de vous être attachée à *Emilie* ; je vous assure qu'elle le mérite dans le fond, quoiqu'elle soit fort impertinente. Ses vices ont été nourris par toutes ces pécores que vous voyez ici, ce sont elles qui m'ont brouillée avec cette chère sœur que j'aime plus que ma vie. Je l'aurois donnée de bon cœur pour sauver la sienne, quoiqu'elle m'eût donné la moitié de son bien. J'y renonce de bon cœur, & je sacrifierois même le peu que je possède, pour qu'elle pût payer mon attachement de son amitié, mais j'aurai beau faire, elle ne m'aimera jamais, parce que je ne pourrai jamais me résoudre à la flatter.

*Emilie* le leva, & courut embrasser sa sœur & sa tante, avec transport. Elle alloit leur témoigner combien elle étoit sensible aux sentimens qu'elles avoient pour elle, lorsqu'une



femme de chambre qui avoit besoin de quelque chose dans la chambre y entra, & ne pouvant se défendre de la vertu de la bague, elle dit à sa maîtresse : Mademoiselle, je vous fais compliment sur votre convalescence. C'est de bon cœur au moins. Si cela fut arrivé il y a six mois, c'eût été toute autre chose, je vous souhaitois alors six pieds sous terre, car vous étiez méchante comme un démon. Aujourd'hui vous êtes devenue si bonne & si douce, que nous avons tous pleuré votre perte, depuis moi jusqu'au plus petit laquais.

Il est tems de finir cette scène, dit *Emilie*, en remettant sa bague dans sa poche, je fais à présent à quoi m'en tenir sur le chapitre de mes amis. Aussi-tôt que cette bague fatale fut resserrée, toute la compagnie se trouva dans une confusion inexprimable. Chacun étoit surpris des extravagantes vérités qu'il avoit dites, & de celles qu'avoient dites les autres ; enfin ne pouvant supporter la vue d'*Emilie*,

ils fo  
ôser

EL  
parei  
quel  
bien  
badi  
la b  
pass  
qu'e  
ce q

J  
am  
fau  
nes  
rés  
hu  
vo  
pa

ph

ils sortirent l'un après l'autre, sans  
ôser prononcer un seul mot.

*Madem.* BONNE.

Eh bien, Mesdames, si j'avois une  
pareille bague, n'y en auroit il pas  
quelques une de vous qui se sauveroit  
bien vite crainte de trop parler ? Je  
badine au moins, je n'ai que faire de  
la bague pour connoître ce qui se  
passe dans vos cœurs. *Miss Sophie*,  
qu'elle impression a faite sur le votre,  
ce que *Lady Sensée* vient de dire ?

*Miss SOPHIE.*

J'apprendrai à connoître mes vrais  
amis, & je n'oublierai jamais qu'il ne  
faut pas les chercher parmi les person-  
nes qui nous flattent. Je prens aussi  
résolution de supporter la mauvaise  
humeur d'une certaine personne que  
vous savez, cela m'accoutumera à la  
patience.

*Miss FRIVOLE.*

Et moi je veux m'attacher à triom-  
pher de la haine de ma sœur : j'avoue

que je me la suis attirée par ma faute; je la raille souvent, je l'obstine au lieu de lui donner bon exemple, comme j'y suis obligée en qualité de son aînée.

*Lady* LOUISE.

Si jamais j'ai souhaité quelque chose, ce seroit une telle bague. Quel plaisir de démasquer les hypocrites, les flatteurs, les faux amis, les méchans !

*Lady* LUCIE.

Pour moi je la refuserois si on vouloit m'en faire présent, & si j'étois obligée de l'accepter, je ne m'en servirois que dans les deux occasions où l'on suppose qu'*Emilie* s'en est servie.

*Miss* CHAMPETRE.

Je suis de votre sentiment, Madame. Une telle bague seroit toute propre à me rendre misantrope. J'aîmeroîs mieux une bague qui me découvroit les bonnes qualités des hommes que leur défaut, je n'apperois que trop, bien souvent des choses

qui m  
les ai  
me f  
se m  
natu  
d'*Em*

E  
jama  
riez  
de b

Bon  
bien  
tenc  
l'on  
gen  
fan  
cou  
ma  
par  
qu  
ce

qui m'empêchent de les estimer & de les aimer autant que je voudrois. Il me semble même qu'ils affectent de se montrer pour la plupart aussi au naturel que les parentes & les amies d'*Emilie*.

*Lady LOUISE.*

En vérité, ma chère, je ne me suis jamais apperçue de cela, vous me feriez croire que vous n'avez jamais vu de bonne compagnie.

*Miss CHAMPETRE.*

Je dirois volontiers comme ma Bonne. Expliquons cela. Cela est bientôt dit, la bonne compagnie. Entendez vous par là, Madame, celle où l'on trouve de beaux parleurs, des gens à nouvelles, des personnes amusantes, agréables ? Oh je connois beaucoup de cette bonne compagnie là, mais ce n'est pas-là ce que j'entens par bonne compagnie. J'ai vu quelquefois une dame arriver dans un cercle, tout le monde la fêtoit. Vous



avez là une robe de bon goût, lui disoit l'une, elle vous sied à merveille. Pour moi, disoit l'autre, j'admire votre coëffure ; vous ne devriez jamais mettre de poudre, la frisure en brun vous va à merveille. Cette pauvre dame charmée d'avoir fait pendant un quart d'heure l'admiration d'un cercle, se hâtoit d'aller dans un autre recueillir de nouvelles louanges ; pauvre sotte, j'aurois bien voulu qu'elle eut été cachée dans un coin pour entendre ce qui se disoit aussitôt qu'elle avoit les talons tournés. Véritablement, disoit une dame d'un air malin, l'étoffe de Milady est de bon goût ; mais entre nous elle n'est pas d'un âge à porter des couleurs si éclatantes ; elle croit se donner par-là un air de jeunesse, comme si tout le monde ne savoit pas qu'elle passe cinquante ans. C'est dommage qu'elle ait ce ridicule, car dans le fond c'est une bonne femme. J'admire, disoit l'autre, la fureur qu'elle a de se mettre en habit trouffé ; il faut avoir une taille

bien  
ne p  
çoise  
ge, &  
turié  
côté,  
men  
perç  
crét,  
beau  
l'eul  
pou  
Die  
Lai  
&  
poir  
la  
pou  
pas  
ver  
pou  
mi  
&  
tro  
on

bien parfaite pour soutenir cela; que ne porte-t-elle des robes à la Française, cela lui conviendrait d'avantage, & épargneroit la peine à sa couturière de lui garnir ses habits d'un côté, ce qui ne se peut faire si aisément que tout le monde ne s'en aperçoive. Je vais vous confier un secret, dit une troisième. Elle m'a beaucoup vanté les mantilles, & si je l'eusse cru, j'en eusse amené la mode pour l'autoriser à s'en servir; mais Dieu merci, je n'ai pas besoin de cela. Laissez là sa bosse, dit une quatrième, & parlons de sa coëffure; elle n'a point de front, & passe la moitié de la matinée à s'arracher les cheveux pour s'en faire un. Cela ne réussit pas, on découvre son travail, cela se verroit moins si elle mettoit de la poudre, & elle le devroit d'autant mieux qu'elle a les yeux fort rudes, & que sa peau ne pêche pas pour être trop blanche.

Et bien, Lady *Louise*, s'entretient-on autrement dans les bonnes compa-

gnies que vous fréquentés. N'ai-je pas raison de vous dire que ces gens-là n'ont pas besoin de bague, ni d'être mis à la question pour découvrir toute la malignité de leur cœur, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces dames furent à peine sorties, qu'elles devinrent à leur tour le sujet de la conversation. La dame à la mantille étoit aveugle, puisqu'elle ne s'apercevoit pas qu'elle étoit de travers ; l'autre étoit trop medisante pour être méthodiste. Celle qui blamoit la manie de vouloir paroître jeune, cachoit au moins dix de ses années. En dis-je trop, Madame, & n'avez vous pas vu vingt fois la répétition de cette scène.

*Lady* LOUISE.

Je l'avoue, & ce qu'il y a de singulier, c'est qu'à force d'entendre ces discours, ils ne me scandalisent plus. On diroit presque comme une certaine personne : il faut bien se moquer, médire, car sans cela on mourroit d'ennui, mais il faut le faire avec

plus  
d'ava  
une  
très i  
prie  
conti

P  
Bon  
fort  
men  
son  
ami  
elle  
cett  
pas  
ave  
fou

ch  
on  
co  
qu

plus de modération. Je n'en dirai pas d'avantage, car il nous reste à savoir une autre scène de la bague, je suis très impatiente de l'entendre ; ainsi je prie Lady *Sensée* d'avoir la bonté de continuer.

*Lady* LUCIE.

Permettez moi auparavant, ma Bonne, de vous dire que je trouve le sort d'*Emilie* fort à plaindre. Comment, dans ce grand nombre de personnes, elle ne peut trouver qu'une amie ? C'est bien peu ce me semble, elle fut donc réduite à s'enfermer avec cette sœur & sa tante, car il n'y avoit pas moyen d'avoir aucun commerce avec tous ces malheureux qui avoient souhaité sa mort.

*Madem.* BONNE.

Un ami réel est un phénix, ma chère, & l'on est fort heureux quand on peut en rencontrer un dans tout le cours de sa vie ; cela n'empêche pas qu'on ne puisse vivre avec d'autres



personnes. On peut avoir outre un ami, des connoissances, des liaisons, soit de voisinage de parenté ou de bienfaisance. Il faut rendre à ces sortes d'amis tous les devoirs que la politesse & l'humanité exigent, on doit avoir pour eux une sorte d'amitié, d'attachement. Mais la confiance intime, l'attachement du cœur, sont où doivent être le seul partage de l'ami. Les dames de votre âge font souvent des liaisons qu'elles prennent pour une amitié solide, & cela est pour elles d'une conséquence infinie ; j'en ai connu plusieurs qui se sont perdues, pour avoir donné leur confiance mal à propos. J'insiste sur cet article, Mesdames. Je crois la connoissance d'une grande quantité de femmes, beaucoup plus pernicieuse que celle des hommes, & je vous exhorte à faire un long examen du caractère de celles avec lesquelles vous devez vous lier. Il peut se trouver parmi les dames de votre âge quelques caractères prématurés ; cependant, comme cela est très

rare, je ne vous conseille pas d'avoir pour ces sortes d'amies une confiance sans bornes ; quand même elles auroient toutes les qualités possibles, il leur manqueroit toujours l'expérience dont on a besoin pour donner de bons conseils. Continuez, Lady *Sensée*.

*Lady SENSEE.*

*Emilie* s'étoit trop bien trouvée de sa bague, pour n'en pas vouloir faire une seconde expérience. Elle avoit un grand nombre d'amans qui tous aspiraient au bonheur de l'épouser, & qui lui paroissent également tendres, aimables & vertueux ; cela rendoit le choix fort difficile. Elle les rassembla tous un jour, & elle voulut aussi que le plus grand nombre des personnes avec lesquelles elles étoient en liaison s'y trouvassent. Elle étoit bien aise en choisissant un époux d'éprouver si ceux qu'elle avoit jusqu'à ce jour appelés ses amis, pensoient aussi mal sur son compte que ses parens. On se divertit beaucoup, & sur la fin du jour *Emilie* commença son éprouve.

Le premier qui en ressentit le pouvoir fut un jeune marquis de la plus belle figure qu'on puisse imaginer. Belle *Emilie*, lui dit-il, savez vous bien que je commence à m'impatienter de la comédie que je joue auprès de vous ? Il y a six mois que j'amuse mes créanciers de l'espérance de notre mariage ; ils comptent sur votre argent pour être payez ; déterminez vous donc, il n'est pas honnête de les faire attendre si longtems, & vous me devez quelque reconnoissance pour m'être assujéti depuis un an, à remplir le role d'amoureux transi. Un oui ou un nom, s'il vous plait, afin que je puisse prendre un parti, & chercher un autre dupe, si vous ne voulez pas être la mienne, je suis Dieu merci d'une figure à n'en pas manquer.

Je vous souhaite bonne chance, dit *Emilie* en riant, & vous, chevalier, souhaitez vous aussi de m'épouser pour avoir de quoi payer vos dettes ?

Tout au contraire, répondit le chevalier ; le seul nom d'un créancier me donne

donne  
ment  
je file  
car e  
airs,  
de C  
ne m  
répu  
gout  
pou  
heur  
qui  
figu  
vous  
renc  
de f  
épo  
A  
ler,  
Oro  
milie  
de  
elle  
n'eu  
elle  
T

donne la fièvre, & je haïs mortellement les dettes. C'est pour cela que je file le parfait amour auprès de vous; car enfin j'aime la dépense, les grands airs, & je suis le plus gueux des cadets de Gascogne; vous voyez bien qu'il ne m'est pas possible d'accorder ma répugnance pour les dettes & mon goût pour le faste, à moins que je n'épouse une riche héritière. Mon bonheur veut que je la trouve en vous, qui joignez à une grande fortune une figure passable; j'ai donc raison de vous presser de me donner la préférence sur ces Messieurs qui n'ont pas de si bonnes raisons de vouloir vous épouser que moi.

A peine celui là eut-il fini de parler, qu'un jeune magistrat nommé *Oronte*, prit la parole: le cœur d'*Emilie* battit alors avec violence; c'étoit de tous ses adorateurs celui auquel elle eut donné la préférence, si elle n'eut écouté que son penchant. Et elle trembloit qu'il n'eut en la recher-



chant des motifs aussi indignes que les autres.

Belle *Emilie*, lui dit-il, d'un air tendre & respectueux, si mon cœur eut été libre lorsque je vous vis pour la première fois, il vous eut sans doute adorée, mais j'en avois disposé avant de vous connoître. L'amour le plus tendre & le plus constant m'attache à votre sœur *Eliante*, elle répond à ma tendresse, & la mort seule fera capable de briser les nœuds qui nous unissent.

Et pourquoi, lui dit *Emilie* un peu émue, feigniez vous de vouloir m'épouser puisque vous aimiez ma sœur?

Pardonnez cette feinte à un amant réduit au désespoir, répondit-il. Un père barbare m'a contraint à vous adresser mes vœux ; j'ai toujours espéré que mon peu de mérite, & le peu de vivacité de mes sentimens vous porteroient à me donner l'exclusion. J'ai feint, parce que voulant lui cacher l'objet de ma tendresse, & ne pouvant me priver de la vue d'*Eliante*,

il ne me restoit d'autre lieu où je la pusse voir que chez vous.

As-tu le sens commun, dit le père de ce jeune homme en l'interrompant. Tu possèdes déjà de grands biens, & loin de chercher à les doubler en épousant une femme riche, tu t'avises de sacrifier ta fortune à une figure qui te plaît aujourd'hui, & qui te déplaira sûrement six mois après la noce ; parce que tu te rappelleras alors la sottise qu'elle t'aura fait faire. Pour être heureux dans la vie, apprends qu'il ne faut que beaucoup d'argent ; avec cela on achète des plaisirs, des honneurs, de la réputation & du mérite.

Mais, Monsieur, dit *Emilie*, je ne suis pas plus riche que ma sœur *Eliante*, & mon dessein est de partager ma fortune avec elle, si vous voulez donner votre consentement à son mariage avec votre fils. J'achèterai volontiers à ce prix le bonheur de ma sœur, & d'un homme que je me croirai trop fortunée d'avoir pour ami.

Je me trompe fort, ou ce n'est point la beauté de ma sœur qui a fait naître chez lui le violent amour dont il brûle pour elle.

Vous me rendez justice, répondit le jeune magistrat. Ce sont les vertus d'*Eliante* qui m'engageroient à préférer sa main à celle d'une grande reine.

Discours de roman, répondit le père, mais enfin, puisqu'*Emilie* est assez dupe pour se dépouiller à moitié en faveur de ce mariage, je veux bien que tu profite de sa sottise en épousant ta princesse. Je serois encore plus content si *Emilie* vouloit nous promettre de ne point se marier, & te déclarer héritier de la moitié qu'elle se réserve.

Je m'y oppose, dit un homme de trente ans, qui avoit une fort belle physionomie, mais dont l'air étoit froid & réservé. *Emilie*, si vous voulez accepter ma main, nous ferons ces deux mariages ensemble.

Voilà du fruit nouveau, dit *Emilie*. Il y a cinq ans que nous nous connois-

sons,  
qué  
vous  
pas l  
va de

*Emilie*  
vous  
j'en  
me c  
péch  
tur r

V  
bien  
que  
faire  
tout  
pou  
amo  
He  
hab  
ma  
voi  
sans  
suff  
aut  
a b

sons, & je ne vous ais jamais remarqué aucun empressement pour moi, vous m'avez même sollicité il n'y a pas longtems en faveur de celui qui va devenir l'époux d'*Eliante*.

*Emilie*, répondit ce cavalier, je vais vous faire un mauvais compliment, j'en suis bien fâché ; mais foi d'homme d'honneur je ne saurois m'en empêcher, mon cœur vient malgré moi sur mes lèvres.

Vous êtes belle, & vous le savez bien : vous n'ignorez pas non plus que vous avez tout ce qu'il faut pour faire une fille accomplie ; je connus tout cela au moment où je vous vis pour la première fois, & je devins amoureux de vous jusqu'à la folie. Heureusement pour moi, je me suis habitué dès ma jeunesse à consulter ma raison plutôt que mes goûts, & voici ce qu'elle me dit : *Emilie* est sans contredit une fille aimable, cela suffiroit pour une maîtresse ; il faut autre chose pour une épouse, & l'on a besoin pour cela d'une personne esti-



mable. *Emilie* l'est-t-elle ? Tu n'en fais rien, il faut donc l'examiner, & en attendant, cacher soigneusement ton amour, car si elle pouvoit le soupçonner, elle se contraindrait peut être, & éviteroit de se montrer telle qu'elle est.

Voilà ce que me dit la raison, & je suivis son conseil. Vous ne gagnâtes pas à cet examen, je vous trouvai coquette, capricieuse, orgueilleuse, opiniâtre. Ces belles découvertes étouffèrent mon amour ; cependant il me resta pour vous un goût que je ne pus vaincre, je souhaitois passionnément de devenir votre ami, & de gagner votre confiance pour être en état de vous ouvrir les yeux sur vos défauts. Vous savez que je l'essayai, & vous devez vous souvenir que je fus fort mal reçu. Il falut donc renoncer à mon projet : je vous vis plus rarement, & je parvins enfin à vous arracher absolument de mon cœur. Il est vrai pourtant que je continuai à m'intéresser pour vous ; j'eus de la

joye  
que j  
parvi  
de v  
que j  
dina  
& je  
La  
tion  
avo  
Aul  
tè,  
men  
tan  
réa  
dur  
ru  
qu  
vo  
qu  
co  
pe  
ap  
la  
ca  
to

joye de la recherche d'*Oronte*, parce que je pensai qu'un honnête homme parviendrait peut-être à vous guérir de vos travers, & ce fut à ce dessein que je vous vis plus souvent qu'à l'ordinaire. Vous fûtes à la campagne, & je fus bien surpris à votre retour. La modestie, la douceur, la modération, & mille autres bonnes qualités avoient pris la place de vos défauts. Aussi tôt voilà mon cœur qui s'agitte, & qui reprend ses anciens sentimens : je ne vous les déclarai pourtant pas, je voulois m'assurer de la réalité de votre changement par sa durée. Chaque jour vous m'avez paru plus estimable, & la belle action que vous venez de faire par rapport à votre sœur, vient de me convaincre que vous avez l'ame aussi belle que le corps ; car enfin vous aviez du goût pour *Dorante*, je m'en étois fort bien apperçu ; vous l'avez sacrifié sans balancer un moment, & quand on est capable d'un tel effort, on l'est de tout.

Je vais répondre à votre franchise, dit *Emilie* : Je ne vous ai jamais aimé, mais vous êtes de tous les hommes celui que j'estime le plus & que je choisirois le plus volontiers pour ami ; & comme je suis intimément persuadée que le plus grand bonheur de la vie consiste à passer ses jours avec un ami, je vous épouse.

Aussi tôt *Emilie* qui savoit que la vertu de sa bague étoit perdue, la jeta dans le feu. Ses amans confus se retirèrent, & il ne resta que ceux qui n'avoient point à rougir des sentimens qu'ils avoient déclarés. Le père d'*Oronte* demeura pourtant ; la bague n'avoit point forcé sa langue à déclarer les sentimens de son cœur, il étoit adorateur public de la fortune, & continua après que la bague fut brûlée, à soutenir que pour faire un bon mariage, il falloit trouver beaucoup d'argent & ne s'embarrasser que de cela. Les quatre amans le laissèrent dire, parce qu'il eut été inutile de tenter de le défabuser. Leurs mariages

s'accomplirent bientôt, & leur bonheur ne fut troublé d'aucun nuage pendant un long espace de tems qu'ils vécurent ensemble.

*Lady LUCIE.*

Je trouve cette allégorie charmante. La fin surtout est de mon goût ; je ne saurois concevoir qu'une personne raisonnable se vende pour de l'argent, & je suis surprise qu'il y ait un si grand nombre de mariages tranquilles, quand je pense que l'intérêt les fait faire.

*Madem. BONNE.*

Vous avez raison, ma chère ; rien n'est plus infâme qu'un mariage purement d'intérêt. Il faut pourtant consulter un peu la prudence quand on se marie. Les beaux sentimens sont admirables, mais on n'en vit point, & on ne peut les donner pour dot à ses enfans : cette monnoye n'a point de cours dans le siècle où nous sommes. Il est certain qu'il vaudroit mieux



épouser un homme de mérite sans biens, qu'un homme riche sans mérite ; mais cela suppose qu'on ait de son côté un bien suffisant, & que le mérite soit très averé. Une personne qui a laissé prévenir son cœur est un mauvais juge ; elle prête généreusement toutes les bonnes qualités possibles à l'objet de son amour. Il faut donc un arbitre désintéressé, & ce sont ordinairement les parens qui doivent l'être. Je dis ordinairement ; il est quelques cas où une fille peut être en droit de ne pas épouser celui qu'ils choisissent pour elle ; mais ces cas sont rares, & le plus sûr est de s'en rapporter à eux pour le choix d'un époux. Dieu bénit l'obéissance que nous rendons à ceux qui nous tiennent sa place. Au moins ne faut il jamais se marier malgré eux ; il n'est point de cas où cela puisse être permis.

*Miss FRIVOLE.*

Cela me paroît bien dur. Une personne en aimera une autre digne de

son attachement ; elle sent qu'elle ne peut être heureuse sans passer sa vie avec ce qu'elle aime, & vous voulez qu'elle en épouse un autre ?

*Madem. BONNE.*

Non, ma chère, je veux qu'elle n'épouse personne, & qu'elle demeure fille, c'est tout ce que je puis lui permettre. L'autorité des pères est sacrée, malheur à eux s'ils en abusent ; mais s'ils manquent à leurs devoirs envers leurs enfans, cela ne doit point autoriser les derniers à leur en manquer. Vous serez mère de famille un jour, & vous connoîtrez alors l'étendue de vos obligations par rapport vos pères & mères.

*Miss SOPHIE.*

Je vous demande pardon, ma Bonne, mais je crois que vous vous trompez : vous voulez dire que quand Madame aura des enfans, elle connoitra ses devoirs à leur égard, car quel rapport y a-t-il avec ses enfans, & ce qu'elle doit à son père & à sa mère ?

*Madem.* BONNE.

Je ne me trompe pas, ma chère ; on ne connoit les obligations que l'on a à ses parens, que lorsqu'on a des enfans. Les soins, les peines, les inquiétudes qu'ils causent, nous rappellent ce que nous avons couté à nos mères. Si vous y réfléchissiez bien, Mesdames, vous auriez horreur de la seule pensée de leur désobeir. Je veux vous raconter une histoire terrible arrivée depuis trois ans. Ecoutez la bien, *Miss Frivole*, elle est toute propre à vous faire connoître le danger de la lecture des romans.

Il y avoit dans la province de . . . un chevalier baronnet qui n'avoit qu'une fille. Quoiqu'il ne fût pas très riche il vivoit honnêtement à la campagne, & son amour pour sa fille lui fit faire des efforts pour lui donner une bonne éducation, ou au moins ce que l'on appelle une bonne éducation. Elle excelloit dans la musique, la danse, & avoit cultivé son esprit

par la lecture. Malheureusement on lui laissa le choix de ses livres, & elle prit un goût infini pour les romans. La dame de qui je tiens cette histoire & qui étoit amie de la mère de cette fille, lui représenta que cette lecture lui gâteroit l'esprit, elle ne fut point écoutée, & *Betfi* continua ses lectures. Elle étoit enchantée de lire les aventures de ces amans constants qui ne se trouvent que là, & qui sacrifient tout à leur amour. Elle avoit la tête remplie de ces maximes des poètes. Une cabane avec ce qu'on aime, est préférable à un palais.

Son père mourut, & comme s'il eut pû prévoir l'extravagance de sa fille, il fit un testament par lequel il lui laissoit trois mille pièces, à condition qu'elle ne se marieroit que du consentement de ses tuteurs & de sa mère. Il y avoit proche de sa maison une église ou chapelle, où les païsans se rassembloient pour chanter des psaumes. Elle distingua parmi eux une voix qui lui plut, & découvrit que



celui qui chantoit si bien à son gré, étoit un valet de païsan d'une figure passable, mais d'une stupidité surprenante. Elle trouva moyen de lui parler, & forma le beau projet de l'épouser, se faisant une peinture délicieuse de la vie champêtre qu'elle mèneroit avec lui. Sur ces entrefaites la mère de *Betfi* la mena à Londres, & comme elle étoit fort aimable, un homme riche en devint amoureux, la demanda en mariage & l'obtint. Tout étoit prêt à conclurre, lorsque notre folle, qui croyoit que ce dernier trait l'égaleroit aux héroïnes qu'elle avoit admirées, demanda un entretien particulier à son futur & lui dit : Monsieur, l'estime que vous m'avez inspirée m'a fait croire que je ne risquois rien en vous ouvrant mon cœur ; j'ai depuis longtems une inclination, & je me fais un scrupule de vous épouser dans le tems que j'en aime un autre. J'espère donc que vous voudrez bien rompre notre mariage, fans que je paroisse y avoir donné lieu, vous me

de  
rendre  
de ma  
Un  
son pa  
riage  
*Betfi*  
elle la  
que r  
& pa  
après  
dése  
tous  
en é  
n'a  
tou  
de l  
fent  
fem  
d'u  
à f  
ref  
co  
bi

rendrez un service que je n'oublierai de ma vie.

Un honnête homme a bientôt pris son parti en pareille rencontre, le mariage fut rompu sans que la mère de *Betsy* la pût soupçonner d'y avoir part, elle la ramena à la campagne où quelque mois après elle épousa son païsan, & par-là se vit deshéritée. Sa mère après avoir été prête à en mourir de désespoir, lui a pardonné, & a fait tous ses efforts pour mettre son gendre en état de faire quelque chose; elle n'a pu y réussir tant il est borné, & tout ce que sa femme a pu faire, est de lui apprendre à lire. Il est à présent chartier, & gagne sept shelins la semaine. La pauvre mère se privant d'une partie de son nécessaire, les aide à subsister, mais cette ressource ne leur restera pas longtems, le chagrin la consume, & sa malheureuse fille aura bientôt sa mort à se reprocher.

*Miss* CHAMPETRE.

Cette fille étoit folle, & un tel malheur n'est à craindre que pour celles qui le deviendront.

*Madem.* BONNE.

Il y a de deux sortes de folie, ma chère, l'une qui fait perdre entièrement l'esprit, & c'est peut-être la moins funeste comme la plus rare. L'autre qui trouble la raison, & celle là arrive toutes les fois qu'on se laisse posséder par une passion violente. C'est de cette sorte de folie que vous devez vous garder. Combien de femmes qui passent pour avoir du bon sens, font de plus grandes folies que *Miss Betsi* ?

*Lady* LOUISE.

Est ce qu'il est possible d'en faire une plus grande que celle d'épouser un tel homme ?

*Madem.* BONNE.

Oui, Madame, celle qui malgré ses parens épouse un joueur, un débauché, un homme sans mœurs, fait sans contredit un plus mauvais mariage que cette fille; son mari est une bête, un misérable du côté de la fortune, mais on dit qu'il est honnête homme & qu'il la respecte beaucoup. Elle est sans contredit moins malheureuse avec lui qu'avec un homme de mauvaises mœurs.

Il est tems de nous séparer, Mesdames, notre leçon a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire.

\*\*\*\*\*

## XXXII. DIALOGUE.

*Madem.* BONNE.

**N**OUS voici parvenues, Mesdames, à l'histoire du Nouveau Testament. Redoublez, je vous en conjure, votre respect & votre attention. Ce ne sont plus les prophètes



dont Dieu va se servir pour nous enseigner ses saintes volontés ; c'est son propre Fils qui se fait homme pour devenir notre Sauveur, notre Maître & notre Docteur. Prions le de parler à nos cœurs, tandis que sa divine parole frappera nos oreilles. *Lady Mary*, c'est à vous de commencer.

*Lady MARY.*

Il y avoit une fille nommée *Marie* qui étoit extrêmement bonne, la meilleure qu'il y eut jamais eue. C'étoit une fille de grande qualité, puisqu'elle étoit de la famille de *David*, cependant elle étoit extrêmement pauvre. C'étoit la coutume chez les Juifs, que les filles épousassent leurs parens. Ainsi *Joséph* qui étoit de la famille de *David* comme *Marie*, & qui n'étoit pas plus riche qu'elle, l'épousa. Il étoit charpentier de son métier, & après l'avoir épousée, il la laissa quelque tems chez ses parens ; l'évangile n'en dit pas la raison, peut-être étoit ce parce qu'elle étoit fort jeune. Un

jour  
char  
Je v  
est a  
exan  
loit  
ta :  
vous  
Vou  
le ne  
appe  
gner  
vid  
la n  
poir  
me  
me  
pri  
Tr  
C  
ser  
no  
qu  
n

jour que Marie prioit Dieu dans sa chambre, elle vit un ange qui lui dit : *Je vous salue pleine de grace, le Seigneur est avec vous.* Marie fut troublée, & examinoit en elle-même ce que vouloit dire cette salutation. L'ange ajouta : *N'ayez point de peur, Marie, car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous aurez un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, & sera appelé le Fils du Très-haut, & le Seigneur. Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera éternellement sur la maison de Jacob, & son règne n'aura point de fin.*

Alors Marie dit à l'ange : comment cela se fera-t-il, car je ne demeure point avec mon mari ?

L'ange lui répondit : *Le Saint Esprit surviendra en vous, & la vertu du Très-haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Fils qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Je vous annonce aussi que votre cousine Elisabeth qui est fort vieille aura un fils, car rien n'est impossible à Dieu.*

Alors *Marie* dit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ; & l'ange se retira.

*Madem.* BONNE.

Faisons quelques réflexions sur cette histoire, Mesdames. La seconde personne de la Sainte Trinité voulant se faire homme, se choisit une mère. Ce n'est point parmi les reines ou parmi les riches qu'il la choisit. Il est vrai que *Marie* étoit du sang royal, mais son état n'en étoit pas moins obscur. L'ange ne lui dit pas : je vous salue parce que vous êtes de la famille de *David*, parce que vous êtes belle. Tous ces avantages sont comme du fumier aux yeux de Dieu & des anges. Il la salue pleine de grace, c'est-à-dire, pleine d'amour de Dieu, de douceur, de charité, de modestie, en un mot de toutes les vertus. Voilà les seuls vrais biens, les seuls dont Dieu fasse cas, les seuls qu'il accorde à sa mère & à ceux qu'il aime. Nous

sommes donc bien aveugles quand nous estimons d'autres biens que ceux là : quand nous sacrifions ces vrais biens pour acquérir les richesses, la réputation, & les autres avantages frivoles qu'on estime tant dans le monde.

*Lady* LUCIE.

Je vous prie, ma Bonne, pourquoi *Marie* fut-elle troublée à la vue de l'ange ?

*Madem.* BONNE.

Dans tous les endroits de la Sainte Ecriture elle ne donne pas les motifs des faits qu'elle avance, nous ne pouvons en parler que par conjectures. Voici, je crois, celles qu'on peut faire sur le trouble de *Marie*. Elle se voit seule avec un ange sous la figure d'un homme, & il lui donne des louanges. Il n'en faloit pas d'avantage pour troubler & effrayer une fille sage & modeste. En cela, Mesdames, elle donne une excellente leçon aux jeunes filles. Les louanges des hommes lui sont



suspectes, & elle craint toujours que ceux qui déburent avec elle par la flatterie, ne cherchent à la tromper. Continuez, Miss Molly.

MISS MOLLY.

Il y avoit un prêtre du Seigneur, nommé *Zacharie*, qui craignoit le Seigneur aussi bien que sa femme *Elisabeth*. Ils n'avoient point d'enfans, & n'espéroient point d'en avoir, parce qu'ils étoient avancés en âge. Un jour que *Zacharie* offroit de l'encens au Seigneur, & que le peuple étoit dehors selon la coutume, il vit un ange à côté de l'autel qui lui dit qu'il auroit un fils qui seroit le précurseur du Messie, c'est-à-dire, qui viendrait annoncer la naissance de Jésus, & en même tems il lui commanda de le nommer *Jean*. *Zacharie* dit à l'ange : comment cela arrivera-t-il, car je suis vieux aussi bien que ma femme ? Parce que vous avez douté, lui dit l'ange, vous demeurerez muet jusqu'à la naissance de ce fils.

Cependant le peuple qui étoit dehors étoit fort étonné de ce que *Zacharie* restoit si longtems, & il le fut bien d'avantage en voyant qu'il étoit devenu muet, & qu'il faisoit entendre par signe qu'il avoit eu une vision. Il retourna chez lui & sa femme devint grosse. *Marie* à qui l'ange avoit déclaré la grossesse de sa cousine *Elisabeth*, traversa les montagnes de Judée pour lui rendre visite & se réjouir avec elle. Aussi-tôt que *Marie* qui portoit dans son sein le Sauveur du monde parut devant *Elisabeth*, son enfant tressaillit dans son sein, & elle fut remplie du Saint Esprit. Et élevant sa voix elle s'écria.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, & le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Dieu vienne vers moi ? Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille que mon enfant a tressailli de joye dans mon sein. Et vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli.

Alors *Marie* dit ces belles paroles : mon ame magnifie le Seigneur, & mon esprit est ravi de joye en Dieu mon Sauveur : parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, & désormais je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles.

Car il a fait en moi de grandes choses, lui qui est Tout-puissant & de qui le nom est sain. Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras, il a dissipé ceux qui s'élevoient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a arraché les grands de leur trône, & il a élevé les petits. Il a rempli de biens ceux qui étoient affamés, & il a renvoyé vuides ceux qui étoient riches, s'étant souvenu de sa miséricorde, il a pris en sa protection Israël son serviteur. Selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à *Abraham* & à sa postérité pour jamais.

*Marie* demeura environ trois mois avec *Elisabeth*, & ensuite, elle s'en retourna dans sa maison.

*Madem.*

*Madem.* BONNE.

Que ce cantique de *Marie* est beau !  
Je gage, Mesdames, que vous l'avez  
lû & entendu plusieurs fois sans y faire  
aucune attention. Reprenons le, s'il  
vous plaît, & chacune de vous me di-  
ra les sentimens qu'il produit en elle.

Mon ame glorifie le Seigneur, &  
mon esprit est ravi de joye en Dieu  
mon Sauveur.

Que pensez vous de ces paroles,  
*Lady Lucie* ?

*Lady* LUCIE.

Que ce n'est qu'en glorifiant le  
Seigneur qu'on peut être ravi de joye.

*Madem.* BONNE.

*Lady Louise*, vous voyez que la  
plus grande piété n'empêche pas d'être  
heureuse. Etre ravie de joye, c'est  
posséder l'excès, le dernier degré du  
bonheur, & on le possédera toujours  
à proportion du degré de sa piété &  
de ses vertus. Continuons.

Parce qu'il a regardé la bassesse de  
sa servante, & désormais je serai ap-

TOM. IV.

M



pellée bienheureuse dans la suite de tous les siècles, car il a fait en moi de grandes choses, &c. Que pensez vous de ces paroles, *Lady Louise* ?

*Lady LOUISE.*

Je remarque, ce me semble, un des caractères de la vraie piété qui est l'humilité. *Marie* devenue mère de son Dieu, se rappelle sa bassesse, & rapporte au Seigneur toutes les grandes choses qu'il a faites en elle.

*Madem. BONNE.*

La réflexion est bien juste. La pierre de touche de la vertu, est l'humilité, la basse opinion de soi-même. Donnez moi une personne qui donne tout son bien aux pauvres, qui passe ses jours en prières & en bonnes œuvres, qui fasse même des miracles apparens ; si elle a bonne opinion d'elle-même, si elle ose se préférer aux autres ; je dirai hardiment, c'est une hypocrite, une fausse dévote, sa piété n'est point véritable.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mais, ma Bonne, supposez qu'une personne soit vraiment vertueuse & qu'elle fasse beaucoup de bonnes œuvres, elle ne peut pas s'empêcher de le savoir, & de penser qu'elle est meilleure que les voleurs & les autres gens de mauvaise vie.

*Madem. BONNE.*

Si cette personne est vraiment vertueuse, elle dira comme *Marie* : *Le Seigneur à fait en moi de grandes choses.* Je vous l'ai déjà dit, Mesdames, & je ne cesse pas de le répéter. On ne peut sans folie avoir de la vanité, parce que tout ce qu'il y a de bien en nous vient de Dieu. Si le voleur, la femme de mauvaise vie, avoient eu vos lumières, votre éducation, peut être en auroient ils profité d'avantage. Avec cette pensée, Mesdames, nous nous garderons bien de mépriser personne : & si nous pouvons agir sur ce principe, nous trouverons qu'il n'est personne qui n'ait droit à quelques

égards de notre part. Que la société seroit douce, si chacun pouvoit y apporter ces dispositions ! Continuons.

La miséricorde du Seigneur se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui s'élevoient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.

Que pensez vous de ces paroles, *Lady Spirituelle* ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Je les trouve vraiment effrayantes pour une orgueilleuse comme moi. On diroit que Dieu n'est plus miséricordieux quand il est question de l'orgueil. Il déploie la force de son bras pour dissiper ceux qui s'élèvent, à peu près comme on dissipe de la poussière dont il ne reste aucune trace.

*Madem. BONNE.*

Vous avez raison, ma chère, Dieu paroît se plaisir à écraser les superbes. La suite du cantique de *Marie* le fait voir encore plus clairement.

Il a arraché les grands de leur trône, il a élevé les petits. Il a remplis de biens ceux qui étoient affamés, & il a renvoyé vuides ceux qui étoient riches.

*Lady* SENSE'E.

C'est une bonne place que la poussière aux yeux du Seigneur. Ceux qui s'y tiennent, qui ont toujours leur néant & leur poussière devant les yeux, sont élevés par le Tout-puissant, & mis en place des riches orgueilleux, qu'il arrache de leur trône, de leur grandeur & de leur abondance.

*Lady* LOUISE.

Mon Dieu, ma Bonne, quelle différence des maximes du monde dans lesquelles on nous élève, & des maximes de l'Evangile ? Conservez votre rang, souvenez vous que vous avez un titre, que vous êtes riche, que vous ferez une grande figure dans le monde. Ces maximes nous insinuent imperceptiblement que le bonheur est



de se voir sur la tête des autres; & l'on n'est en sûreté qu'en se rapprochant de son néant.

*Madem.* BONNE.

Oui, Mesdames, c'est vraiment la notre place, ce qui n'empêche pas que chacune de vous ne doive remplir les bienfaisances de l'état dans lequel la Providence l'a placée; aussi le St. Esprit ne parle que de ceux qui s'élèvent dans leur cœur. C'est là où il faut travailler. Continuez l'histoire de *Zacharie*, *Lady Charlotte*.

*Lady* CHARLOTTE.

*Elisabeth* accoucha d'un fils, & tous ses parens ayant appris les grâces que Dieu lui avoit faites, s'en réjouirent avec elle, & quand il fut circoncis, ils vouloient le nommer comme son père, mais *Elisabeth* leur dit, il faut le nommer *Jean*. Pourquoi, lui dit-on, lui donner un nom que personne ne porte dans la famille? Ils demandèrent par signe à *Zacharie* quel nom il falloit donner à cet enfant? Il écri-

vit fu  
mé  
Au r  
& il  
après  
anno  
que  
la fa  
en la  
jour  
Et v  
pelle  
vous  
Seig  
pou  
fanc  
rem  
trai  
a fa  
nu  
ceu  
dan  
com  
la  
en

vit sur des tablettes: Il doit être nommé *Jean*, ce qui surprit les parens. Au même tems sa bouche s'ouvrit, & il prononça un beau cantique, où après avoir remercier Dieu d'avoir annoncé le Messie promis, il souhaite que tous les hommes le servent dans la sainteté & la justice, en se tenant en la présence du Seigneur tous les jours de leur vie. Il ajouta ensuite : Et vous petit enfant, vous ferez appelé le prophète du Très-haut, car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voyes, pour donner à son peuple la connoissance du salut, afin qu'il obtienne la remission de ses péchés, par les entrailles de la miséricorde de Dieu qui a fait que ce Soleil levant nous est venu visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres & dans l'ombre de la mort, & pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix.

Or l'enfant croissoit & se fortifioit en esprit, & il demouroit dans les dé-

ferts jusqu'au jour où il devoit paroître devant les enfans d'Israël.

*Madem.* B O N N E.

Remarquez, mes enfans, que le St. Esprit ne se lasse point de nous inculquer le sentiment de notre misère & de notre foiblesse. Nous sommes comme des enfans quand il s'agit de marcher dans les voyes de la justice, il faut que le Seigneur conduise nos pieds.

*Miss* B E L O T T E.

Permettez moi, ma Bonne, de vous faire une question. Pourquoi *Zacharie* adressoit il la parole à son fils, ne savoit-il pas bien qu'un enfant de huit jours ne pouvoit l'entendre ?

*Madem.* B O N N E.

Avez vous oublié que *Jean* avant sa naissance, avoit tressailli de joye à l'approche du Sauveur. Ce mouvement de joye ne pût être excité que par la connoissance de la qualité de celui qu'il honoroit de sa visite. Cette

connoissance ne pouvoit exister sans la raison : donc Dieu qui peut tout, avoit avancé à St. Jean l'usage de la raison, & il étoit capable d'entendre son père.

*Lady* S E N S E' E.

J'ai fait aussi une réflexion, ma Bonne. *Marie* en qualité de mère de Dieu étoit bien supérieure à sa cousine, cependant elle lui rend la première visite, sans pointiller sur le rang & la préséance.

*Madem.* B O N N E.

Votre réflexion est très bonne, ma chère, & nous devons regarder l'exemple de *Marie* comme une utile leçon. Rien n'est plus désagréable dans le commerce de la vie, que ces gens qui ont toujours la balance à la main pour favoir ce qu'on leur doit, & ce qu'ils doivent aux autres. Il faut passer sur ces bagatelles pour le bien de la paix, & rendre aux autres plutôt un peu plus que moins.



*Miss* CHAMPETRE.

J'ai aussi une difficulté, ma Bonne. *Marie & Zacharie* disent tous deux les mêmes paroles. *Comment cela se fera-t-il ?* Cependant l'ange ne dit rien à *Marie*, & annonce un châtiment assez rigoureux à *Zacharie*.

*Madem.* B O N N E.

C'est que le *comment* de *Marie* est un effet de sa prudence, & celui de *Zacharie*, un effet de son incrédulité. Je vous disois il y a quelques jours qu'il falloit examiner la Divinité des saintes Ecritures. La prudence l'exige ; la seule raison doit me faire donner la préférence à la loi de Jésus Christ, sur celle de *Mahomet*. Quand je fais cet examen, je ne doute pas que les choses renfermées dans l'Ecriture ne soient possibles à Dieu, je fais qu'il est le Tout-puissant, il n'est question que de savoir si c'est lui qui m'assure qu'il lui a plu de faire ces choses, *Mahomet* m'assure qu'il a été enlevé dans le Ciel pendant sa vie.

St. *Paul* me dit la même chose. Je suspends mon jugement & j'examine ce qui peut prouver la vérité de ces deux faits. *Mahomet* après un mûr examen me paroît un imposteur. *Paul* au contraire est affoslié aux apôtres de Jésus Christ que je me suis prouvé à moi-même être le fils de Dieu : la raison m'oblige donc de croire que *Mahomet* ment, & que *Paul* dit vrai. Toutes sortes de doutes ne sont donc pas offensans au Seigneur ; puisqu'il a puni celui de *Zacharie*, il falloit qu'il fut d'une autre nature que celui de *Marie* qu'il ne punit pas ; apparament qu'il douta de la Toute-puissance de Dieu, & que *Marie* ne vouloit que s'assurer de sa volonté.

Ceci amène une réflexion bien naturelle, Mesdames. Il y a sans doute une grande témérité à juger des actions du prochain, puisque nous ne pouvons en pénétrer les motifs. Remarquez que je ne parle pas des actions moralement mauvaises. Je puis

sans juger témérairement penser qu'un homme qui vole, qui assassine est un méchant ; je ne parle que des actions qui ont deux côtés, & qui peuvent être bonnes ou mauvaises selon leurs motifs.

*Miss* SOPHIE.

Donnez nous un exemple de ces actions qui ont deux côtés.

*Madem.* BONNE.

Volontiers, ma chère, on m'apprit hier une chose qui est propre à vous le faire comprendre. Il y a dans Londres une dame de très grande qualité qui est fort ménagère. Elle veille exactement sur ses domestiques pour empêcher qu'ils ne dépensent mal à propos ; elle marchande beaucoup quand elle achète quelque chose, & n'aime pas à faire des dépenses inutiles. On peut agir comme cette dame par deux motifs. Par sagesse, ou par avarice. Le monde qui juge plus aisément en mal qu'en bien, a décidé que cette dame étoit une avaricieuse. Ces

pendant rien n'est plus faux que ce jugement, & en voici la preuve.

Un admiral laissa trois garçons & une fille dans une condition bien misérable. La mère de ces malheureux enfans avoit été amie de la dame dont je vous parle, & quelques amies communes imaginèrent qu'il falloit s'adresser à elle. Celle qui en fut chargée eut beaucoup de peine à s'y résoudre ; elle me donnera une douzaine de guinées, dit elle en elle-même, & il semblera que je lui arrache l'ame. Dans cette prévention, elle fut trouver cette dame, & lui exposa sa commission dans les termes les plus touchans. La dame se récria beaucoup sur la rareté de l'argent qui l'empêchoit de faire tout ce qu'elle auroit souhaité dans une telle occasion, & finit en disant que son mari auroit soin de pourvoir les trois garçons, & elle donna trois cents pièces pour la fille. Celle qui les reçut croyoit rêver, & se repentit bien du jugement qu'elle avoit fait de cette



dame, d'autant plus qu'elle découvrit ensuite que la charité étoit le principe du ménage de cette avare prétendue, & qu'elle distribuoit de grandes sommes aux pauvres, ce qu'elle n'eut pas été en état de faire, si elle n'eut donné toute son attention à retrancher les dépenses inutiles.

Vous voyez par là, Mesdames, combien il est important de suspendre son jugement, par rapport aux actions qui peuvent être regardées sous deux côtés différens.

*Lady SPIRITUELLE.*

Il y a longtems, ma Bonne, que vous nous avez promis une histoire sur les dangers de la jalousie ; ne voulez vous pas payer cette dette ?

*Madem. BONNE.*

Vous avez raison, ma chère ; acquitter une parole qu'on a donnée, c'est payer une dette, je ne veux pas différer plus longtems à vous satisfaire.

Il y avoit dans la province d'York un gentil-homme très riche, qui avoit deux filles; l'ainée se nommoit *Emilie*, & la seconde *Betsi*. Ces deux sœurs étoient fort aimables, elles s'aimèrent beaucoup jusqu'à l'âge de quinze ans, & voici qu'elle fut l'occasion de leur désunion.

Elles avoient toutes deux beaucoup de goût pour le claveffin, & elles avoient fait de grands progrès dans la musique. On ne parloit que de leur habileté dans la ville où elles demeuroient; mais c'étoit l'occasion d'une dispute perpétuelle, car les uns trouvoient que *Betsi* jouoit mieux qu'*Emilie*, & les autres décidoient en faveur de l'ainée. D'abord cela produisit une petite froideur entre les deux sœurs, & comme elles n'eurent pas soin de corriger ce premier mouvement, il dégénéra en jalousie, & bientôt après en haine.

Il arriva dans cette ville un officier qui devoit y demeurer quelque tems, & qui avoit passé toute sa vie à Long

dres, où il avoit acquis la réputation d'un homme qui touchoit parfaitement le claveffin. D'abord que les deux sœurs eurent appris cela, elles souhaitèrent avec passion de voir cet homme, chacune d'elles se flattant qu'il décideroit en sa faveur. Leur père qui avoit beaucoup de complaisance pour elles, invita l'officier à venir prendre le thé chez lui, & il fut établi juge entre les deux sœurs. D'abord il dit qu'elles avoient toutes deux de grands talens, mais étant pressé de parler librement, il ajouta qu'*Emilie* avoit la main plus légère que sa sœur. La joye d'*Emilie* ne pût être comparée qu'au dépit de *Betsi*, qui dès ce moment trouva cet officier fort désagréable. Par la raison contraire, sa sœur pensa que c'étoit le plus aimable homme du monde, & comme il s'offrit de lui donner des leçons, elle eut toutes sortes de soins & d'attentions pour lui. L'officier qui étoit un malhonnête homme qui avoit beaucoup d'esprit, connus bientôt le faible

d'*Emilie*, & comme il vouloit la séduire, il badinoit sans cesse *Betsi*, & parloit mal de son talent, ce qui lui gagna le cœur de sa jalouse sœur. Quand il connu qu'elle l'aimoit, il devint fort triste, & dit qu'il vouloit retourner à Londres. *Emilie* au désespoir, lui en demanda la raison avec beaucoup d'empressement; mais il n'eut garde de lui répondre d'abord, au contraire, il se fit beaucoup prier pour augmenter son envie. Enfin un jour qu'il étoit seul avec elle, il se jeta à ses pieds, & lui dit, qu'il étoit forcé de s'éloigner pour tâcher de l'oublier, parce qu'elle faisoit tout le malheur de sa vie. Je vous aime, lui dit il, & comme je suis un cadet sans fortune, je ne puis espérer de vous obtenir de votre père. *Emilie* convint que ce mariage n'étoit pas possible. Il le seroit si vous m'aimiez, lui dit l'officier. Je vous jure ici devant Dieu que je vous épouserai en arrivant à Londres si vous voulez y venir avec moi, & quand le mariage sera fait, il



faudra bien que votre père y consente. D'abord *Emilie* se fâcha beaucoup d'une telle proposition, puis elle l'écouta avec moins de répugnance, & enfin la crainte de perdre son amant la détermina. Remarquez, Mesdames, que cet homme étoit riche, & que ce qu'il avoit dit de sa pauvreté n'étoit qu'un prétexte pour ne pas épouser la pauvre *Emilie*. Quand elle fut à Londres, elle le fit souvenir de sa promesse, & tout le tems qu'il fut amoureux d'elle, il lui donna des raisons de différer le mariage ; mais on n'est pas longtems amoureux d'une fille qui n'est pas sage, quelque belle qu'elle soit. Au bout de trois mois l'officier dégoûté, lui dit avec hauteur qu'il ne l'épouserait jamais. Elle eut beau pleurer & gémir, elle ne gagna rien, & comme il s'ennuyoit de ses plaintes, il la planta là un beau matin sans lui laisser un sol. La malheureuse *Emilie* tomba malade de désespoir, & on la fit porter à l'hôpital. Elle en sortit au bout de quelques

moi  
con  
fans  
mar  
hom  
men  
a le  
a m  
l'in  
ne s  
cha  
tâch  
mai  
dév  
péri  
am  
avo

V  
hist  
jam  
eut  
étra

mois si changée, qu'elle n'étoit plus connoissable. Se trouvant sans argent, sans habits ; elle fut contrainte de demander l'aumône. Un jour un gentil-homme de sa province la regarda fixement & disoit en lui même, cette fille a le même son de voix qu'*Emilie*, elle a même un faux air de cette fille. Il l'interrogea & ayant découvert qu'il ne se trompoit pas, il la mit dans une chambre, & écrivit à son père pour tâcher d'en obtenir quelque secours, mais ils arrivèrent trop tard. *Emilie* dévorée de chagrin & de honte avoit péri, en détestant son amant, son amour, sa vanité & la jalousie qu'elle avoit fait naître.

### *Lady* SPIRITUELLE.

Vous aviez raison de dire que cette histoire étoit bien terrible. Qui auroit jamais imaginé qu'une petite jalousie, eut pû conduire *Emilie* à une fin si étrange ?

*Madem. BONNE.*

Voilà le chemin ordinaire des passions. Foibles dans leur origine, il n'est point d'extrémité où elles ne puissent entraîner celles qui les nourrissent avec complaisance. Il nous reste à dire quelque chose de *Cyrus*, Mesdames, *Lady Sensée* va nous apprendre comment il prit la ville de Babylone.

*Lady SENSE'E.*

La ville de Babylone passoit avec raison pour imprenable. L'euphrate qui est un fleuve très grand & très profond lui servoit de fossé, & dans les endroits que ce fleuve n'environtoit pas, il y avoit des murailles très hautes. Ses portes étoient d'airain, mais ce sont de foibles défenses contre le Seigneur, & il conduisoit *Cyrus*. Ce héros fit placer son armée fort tranquillement sur les bords de l'euphrate, & comme il n'avoit pas de bateaux pour passer ce fleuve, les Ba-

byloniens se moquoient de lui, & lui demandoient si ses soldats auroient des ailes pour passer le fleuve ? *Cyrus* les laissoit dire, & pendant ce tems, il faisoit creuser derrière son armée, un grand fossé. Il attendit un jour de fête dans lequel les Babyloniens ne pensoient qu'à faire bonne chère & à se divertir. Au commencement de la nuit, il fit conduire son fossé jusqu'au bord de l'euphrate. Les eaux qui venoient d'en haut, trouvant ce nouveau lit y entrèrent, & par conséquent l'aissèrent à sec une partie du fleuve. *Cyrus* passa par cet endroit avec ses soldats ; & comme les habitans de Babylone avoient fait la débauche, & qu'ils étoient ensévelis dans le sommeil, il fut aisé de les massacrer & de prendre leur ville. C'étoit la même nuit que *Balthazar* avoit vu cette main qui écrivoit sur la muraille.

*Miss SOPHIE.*

Et *Cyrus* faisoit-il toutes ces conquêtes pour son oncle *Cyaxare* ?



*Madem. BONNE.*

Oui, ma chère, mais comme il avoit épousé sa fille unique, tous ses royaumes lui revinrent, ensorte qu'il en avoit quatre. Celui de Perse dont il hérita à la mort de son père *Cambyse*. Celui de Médie qui étoit l'héritage de sa femme *Mandane*, fille de *Cyaxare*, & ceux de Babylone & de Lydie qu'il avoit conquis sur *Balthasar* & *Crésus*.

*Lady VIOLENTE.*

Et après avoir tous ces royaumes, sans doute que *Cyrus* ne fit plus la guerre ?

*Madem. BONNE.*

Non, Madame, il passa le reste de ses jours tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre.

*Miss BELOTTE.*

Et j'espère qu'il fut honnête homme le reste de sa vie ?

*Madem.* BONNE.

Oui, ma chère, cependant il fit deux sottises qu'on a bien de la peine à lui pardonner. Il crut devoir par complaisance s'habiller & vivre comme les Babylonien en quelques occasions : pour moi je crois bonnement que ce n'étoit ni par vanité ni par gourmandise, ce qui n'empêcha pas le mauvais effet de cette conduite. Les Perses avoient un grand respect pour *Cyrus*, & une haute opinion de sa vertu. Quand ils virent qu'il s'habilloit magnifiquement, & qu'il donnoit de grands festins, ils dirent en eux-mêmes : apparemment qu'il n'y a point de danger à faire ces choses, puisque *Cyrus* qui est si sage les fait. Dès ce moment ils se livrèrent au faste, & gâtèrent la simplicité de leurs mœurs.

La seconde faute de *Cyrus* acheva de corrompre les Perses. Le prince se crut trop occupé pour veiller lui-même à l'éducation de ses enfans ; il en abandonna donc le soin à *Mondane* son

épouse, qui ayant été nourrie en Médie, n'avoit pas la plus petite idée d'une bonne éducation. Cette princesse qui aimoit sottement ses enfans, ne voulut pas les envoyer aux écoles publiques ; les autres mères suivirent son mauvais exemple, ce qui fut cause que les Perses devinrent aussi lâches & aussi voluptueux, que les peuples qu'ils avoient vaincus.

*Madem.* BONNE.

Vous voyez par là, Mesdames, de quel importance est l'exemple des grands par rapport aux petits. Mettez vous bien dans l'esprit que vos enfans, vos domestiques, vos inférieurs & tous ceux qui dépendent de vous, ont les yeux bien ouverts sur votre conduite, & qu'ils se croiront autorisés à faire tout ce que vous vous permettrez. Nous dirons actuellement un petit mot de l'étincelle foudroyante comme je vous l'ai promis, & nous finirons notre leçon par la géographie.

Un

Un savant nommé *Cuncus* s'amusoit un jour à faire des expériences sur l'électricité. Il s'avisa de suspendre à la place de la barre de fer un canon de fusil au bout duquel il fit tenir un fil de laiton. Il fit ensuite plonger un fil de laiton dans un vase de verre de Bohême qui étoit plein d'eau. Il soutenoit ce vase d'une main, & de l'autre il essaya de tirer une étincelle du canon. Le coup qu'il reçut fut si violent qu'il manqua de tomber à la renverse, & crut être frappé du tonnerre. Un autre savant qui répéta la même épreuve, protesta qu'il ne voudroit pas la recommencer, quand on lui offriroit le royaume de France. Mr. le *Cat* ne fut point effrayé, il se mit en état de recevoir l'étincelle foudroyante, & prit une ferme résolution de ne pas branler quelque douleur qu'il ressentit. Il ne lui fut pas possible de la tenir. Il ne pût retenir un cri, & fit un sault qui déranger toutes les machines. La douleur se fit sentir dans les deux bras, à la poitrine, & des



personnes plus fortes que lui ont été secouées jusqu'à la plante des pieds. L'en a observé que cette étincelle est plus courte, plus écrasée, & d'un rouge plus foncé que les autres.

*Miss* CHAMPETRE.

Tout cela est admirable, ma Bonne, mais je ne puis m'amuser des effets sans connoître les causes; vous nous avez promis de nous les dire, & j'attens ce moment avec beaucoup d'impatience.

*Madem.* BONNE.

Et moi je le crains; j'ai peur de m'exprimer mal & de ne pouvoir vous faire comprendre ce qu'a écrit là dessus Mr. *le Cat*; je l'essayerai pourtant, & si vous ne pouvez m'entendre nous en resterons là. Lady *Sensée*, où en sommes nous restées de la géographie?

*Lady* SENSÉE.

Je ne sais, ma Bonne, si j'ai dit à ces dames le nom des principales vil-

les ou forts du Canada, en tout cas je vais les répéter. On trouve dans la Louisiane la nouvelle Orléans; dans la province de Saguenai, Québec. Je n'ose rien dire des forts crainte qu'ils ne soient en litige, c'est-à-dire, disputés entre les Anglois & les François. Si Dieu veut nous accorder la paix & qu'il y ait quelque chose de réglé, nous reprendrons cet article.

*Lady LOUISE.*

Lady *Sensée* a peur de se faire une querelle, elle reste neutre.

*Lady SENSE'E.*

Non, Madame, je ne suis point neutre, je suis Angloise, & en cette qualité très zélée pour mon pays. Mais les Anglois ne m'ayant point fait arbitre de leurs différens, je ne juge pas à propos de me casser la tête pour acquérir des connoissances inutiles. Si jamais la mode vient de voir entrer les femmes dans le parlement & que je sois d'une des deux cham-

bres, j'étudierai jour & nuit pour être en état de décider ; jusqu'à ce moment, je garderai mon ignorance sur cet article.

*Miss MOLLY.*

Est-ce que les gentils-hommes qui sont membres du parlement sont obligés d'étudier jour & nuit pour apprendre ces sortes de choses ; cela me paroît bien pénible ; ils n'auront donc pas un pauvre petit moment pour s'amuser ?

*Lady SENSE'E.*

En vérité, Madame, je crois qu'ils le doivent ; car enfin, ils sont là pour décider ces sortes d'affaires ; & comment voulez vous qu'ils les décident, s'ils ne savent pas de quoi il est question ?

*Madem. BONNE.*

Lady Sensée a raison. Chaque état a ses devoirs, & il est indispensable d'acquérir les lumières nécessaires

pour s'en acquitter dignement. Ce n'est pas une faute de n'être pas membre du parlement, mais c'en est une très grande de s'acquitter mal des devoirs de cet état. Toute la nation réunie remet ses intérêts entre les mains des députés qu'elle nomme pour la représenter dans la chambre des communes; ses intérêts ne seroient-ils pas en bonnes mains, si les députés préféroient leur plaisir à leurs emplois? Servons nous de la guerre présente pour le comprendre.

Elle a pour objet les environs du Canada que chacune des deux nations prétend lui appartenir. Les commissaires des deux côtés ont donné leurs raisons qui ne sont rien moins que décisives, il faut pourtant décider; car si les François veulent effectivement envahir un pays appartenant aux Anglois, les membres du parlement sont obligés en honneur & en conscience de faire la guerre. Si au contraire les François ne veulent que ce qui leur appartient, rien de



p'us injuste que la guerre présente. Que si les droits des deux nations sont douteux, l'équité exige qu'on essaye de les éclaircir & de terminer la dispute par un accommodement. Tous ces partis sont entre les mains de ceux qui représentent la nation, elle fera une bonne ou une mauvaise guerre selon qu'ils le décideront. Ne doivent-ils pas trembler dans la crainte de se tromper sur une chose si importante à leur patrie ; ne doivent-ils pas sacrifier tous leur tems à s'instruire de la vérité, puisqu'ils sont responsables des intérêts publics qui leurs ont été confiés ?

*Lady LOUISE.*

Je rend graces à Dieu de m'avoir donné un sexe qui me dispense d'un tel examen, car je hais infiniment toutes ces disputes. Je vous assure si j'étois homme, que je ne voudrois pas pour chose au monde me charger d'une obligation si délicate.

C  
n'au  
time  
neut  
geoi  
qui  
gar  
soit  
toye  
tous  
& f  
que  
mal  
ingr  
d'ém  
étoit  
blig  
les t  
mes  
opin  
à no  
Sens

*Madem. BONNE.*

Chez les Athéniens, ma chère, vous n'auriez pas fait fortune avec ces sentimens, il n'étoit pas permis de rester neutres dans les différens qui partageoient la république, & un homme qui n'embrassoit aucun parti, étoit regardé comme infâme. Quoi ! lui disoit on, vous partagez avec les citoyens la protection, les richesses, & tous les autres avantages de la patrie, & ses intérêts vous touchent si peu que vous pouvez la voir déchirer & maltraiter de sang froid ? vous êtes un ingrat, un infâme, qui ne mérite pas d'être gardé dans son sein. Cette loi étoit juste, Mesdames, mais elle n'obligeoit que les hommes ; dans tous les tems on n'a rien exigé des femmes à cet égard, on a trop mauvaise opinion de leur capacité. Continuez à nous instruire sur l'Amérique, Lady *Sensée.*

*Lady* SENSE'E.

La Floride est séparée de la Louisiane par les montagnes Apalaches; les mœurs de ces deux nations sont semblables. Les Espagnols y ont plusieurs forts, dont les principaux se nomment St. Matthieu & St. Augustin.

La Nouvelle Angleterre comprend, l'Acadie, la Nouvelle Angleterre, la Nouvelle York, la Pensilvanie, la Virginie, la Caroline, & la Georgie.

*Madem.* BONNE.

Comme vous devez connoître d'une façon particulière cette partie de l'Amérique, nous entrerons dans un plus grand détail, & ce sera pour la première fois.



### XXXIII. DIALOGUE.

*Lady* LUCIE.

**M**A Bonne, permettez moi de vous faire souvenir que vous nous devez une définition de la li-

berté, vous nous avez bien dit que cette liberté qu'on vante tant, ne consistoit pas à pouvoir faire le mal impunément, ni à diriger à son gré les actions particulières, mais vous ne nous avez dit que cela.

*Madem.* BONNE.

La question n'est point embarrassante, s'il ne s'agit que de la liberté d'un peuple en général ; elle le seroit d'avantage s'il étoit question de celle de chaque homme en particulier. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je suis moins propre qu'un autre à traiter cette matière, car je suis bien éloignée de regarder la liberté comme le plus grand de tous les biens, j'ai même un sentiment confus qui semble m'assurer que ce n'est pas un bien, & qu'elle n'est pas faite pour l'homme.

*Miss* CHAMPÈTRE.

C'est pour le coup, ma Bonne, que je vais profiter de la liberté de vous contredire. Non seulement la liberté



me paroît le plus grand de tous les biens, mais elle me paroît le seul bien digne d'une âme raisonnable.

*Madem.* BONNE.

Vous avez donc une idée bien distincte de la signification de ce mot, car si vous ne l'aviez pas, vous ne pourriez affirmer que c'est un bien, loin de pouvoir dire que c'est le plus grand de tous les biens. Donnez moi donc une définition de ce que vous entendez par liberté, vous me rendrez un grand service.

*Lady* LUCIE.

Permettez moi une réflexion auparavant. Je m'apperçois que nous n'entendons pas la moitié des mots dont nous nous servons. Le mot de liberté est dans la bouche de tout le monde, on s'en sert avec tant d'aisance, qu'on jureroit que tous les hommes sont d'accord sur sa signification & ses avantages ; cependant je sens comme ma Bonne, mais d'une manière con-

fuse, que la liberté pourroit bien n'être pas une aussi bonne marchandise qu'on se le persuade. Je sens même qu'elle ne peut exister sans troubler l'ordre.

*Miss* CHAMPETRE.

Je ne saurois seulement souffrir d'entendre raisonner de cette sorte, tout mon sang s'émeut. Voyez vous, Madame, sur cet article, je suis Angloise & demie ; & s'il faut vous parler avec ma sincérité ordinaire, je ne conçois pas que la chose du monde la plus claire ait besoin de la plus petite explication.

*Madem* BONNE.

Admirez la force du préjugé & de la passion dominante. La nature a fait présent à *Miss Champêtre* d'un esprit géométrique : jusqu'à présent, nous l'avons toujours vue le compas & la balance en main, mesurer, peser, prouver ses opinions. Nous avons touché à son idée favorite, la voilà.

hors de mesure, elle n'écoute plus la raison, elle est tentée de nous dire des injures. Cette zélatrice de la liberté trouve mauvais que nous ôsions penser librement, elle voudroit nous assujétir despotiquement & sans preuve à son sentiment. Je suis moins tiran, ma chère; je ne condamne point votre sentiment, je ne donne pas le mien pour infailible, je ne veux que l'examiner. Lady *Spirituelle*, j'en suis sûre trouve que j'ai raison : si pourtant j'attaquois son préjugé favori, sa manie, elle ne seroit pas moins vive que sa compagne. Moi toute la première, Mesdames, il pourroit fort bien m'arriver de faire la même faute en pareil cas. Voilà comme on s'accoutume à déraisonner quoiqu'on ait beaucoup d'esprit d'ailleurs. Soyons bien en garde contre ce défaut qui gâte le jugement. Instruisez nous, Miss *Champêtre*, donnez nous des raisons, vous nous trouverez dociles, mais n'allez pas jusqu'aux injures.

*Miss* CHAMPETRE.

Je suis bien honteuse, ma Bonne, vous m'ôtez comme un voile qui étoit devant mes yeux. Oui, mon esprit est despotique : je voudrois assujétir tout le monde à ma façon de penser, & je prononce intérieurement la sentence de ceux qui ne pensent pas comme moi. J'espère que je deviendrai plus équitable. Je vais vous dire ce que j'entens par la liberté d'un peuple en général. C'est celui qui est gouverné par de bonnes loix, & chez lequel personne n'a la liberté de les violer impunément. J'ai oui dire qu'il en étoit ainsi chez les Romains, & il me semble que ce gouvernement que je chéris, est celui sous lequel nous vivons en Angleterre.

Par rapport à la liberté des particuliers, il me semble qu'elle est telle qu'elle doit l'être sous un tel gouvernement, surtout quand on a la liberté comme ici de penser à sa fantaisie, & d'écrire tout ce que l'on pense.



*Madem. BONNE.*

Ce n'est plus un phantôme que j'ai à combattre, je connois la liberté qui est l'idole de *Miss Champêtre* ; je vous avoue qu'elle seroit aussi la mienne, mais j'ai bien peur qu'un tel gouvernement n'ait d'existence que dans son imagination. En continuant l'histoire Romaine, vous apprendrez, ma chère, combien les Romains étoient éloignés de cette espèce de liberté.

*Miss CHAMPÊTRE.*

Apparemment lorsque l'autorité étoit entre les mains d'un seul, comme du tems de *Tarquin*, mais du tems de la république, lorsqu'elle étoit partagée entre les consuls & les tribuns. . .

*Madem. BONNE.*

C'est précisément de ce dernier tems dont je parle. A la preuve, nous la trouverons dans l'histoire, quelque jour nous examinerons si cette liberté dont assurément les Romains ne joui-

rent jamais, étoit réservée pour l'Angleterre. A quel règne en sommes nous restée, *Lady Spirituelle* ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Au règne de *Tarquinius* l'ancien, je vais finir en deux mots ce qui regarde les rois, pour passer vite au tems des consuls.

*Lady VIOLENTE.*

Non pas s'il vous plait, Madame ; avec la permission de ma Bonne, vous nous direz tout ce que vous en savez, je ne suis pas si impatiente d'arriver aux consuls ?

*Madam. BONNE.*

Une petite réflexion, Mesdames. Si chacune de nous vouloit actuellement jouir de sa liberté, il faudroit nous battre. *Lady Spirituelle* veut abrégé, *Lady Violente* veut du détail ; toutes tant que nous sommes, nous avons aussi des vœux. Faisons apporter des pistolets, & voyons qui l'emportera.

*Lady SPIRITUELLE.*

Mon Dieu ! ma Bonne, il ne faut pas nous battre. Il est raisonnable de satisfaire *Lady Violente*. Je ne me soucie pas de répéter ce commencement, parce que je le fais ; mais il seroit injuste de la priver d'un plaisir que j'ai eu.

*Lady VIOLENTE.*

Vous êtes bien bonne, ma chère, je ne veux pourtant pas abuser de votre complaisance ; si cela vous coute trop à répéter, je le lirai moi-même.

*Madem. BONNE.*

Nous voilà d'accord sans combat. Dites moi, *Lady Spirituelle* ; vous allez agir contre votre volonté, vous n'êtes pas libre à ce moment de faire ce que vous avez envie de faire. N'être pas libre dans une chose, c'est être esclave par rapport à cette chose, qu'en pensez vous, ma chère ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Je ne crois pas que je soye esclave, car je n'obéis qu'à la raison; ce seroit un grand mal, ce me semble, que d'avoir la liberté de n'être pas raisonnable.

*Madem. BONNE.*

Ne pourrions nous donc pas définir l'homme libre, celui qui n'obéit qu'à la raison ?

*Lady LUCIE.*

En vérité je crois que cette définition est fort bonne.

*Miss CHAMPETRE.*

Mais il pourroit fort bien arriver que ma raison fut différente de la votre. Je suppose que j'ai une maison proche de la votre, ma raison me dit que je dois la faire la plus commode pour moi qu'il me sera possible. Il n'y a que deux étages, j'en fais bâtir un troisième qui vous ôte la vue d'un



grand jardin. Vous ne pouvez m'en empêcher sans m'ôter ma liberté; cependant votre raison ne vous défend pas de faire tous vos efforts pour m'ôter cette liberté.

*Lady SPIRITUELLE.*

Je vous demande pardon, Madame Si la vue de ce jardin n'est qu'un agrément pour moi, je puis fort bien m'en passer; si je veux absolument en jouir, ne suis-je pas libre d'ajouter un étage à ma maison, aussi bien que vous? Que si ma maison n'est point susceptible d'un étage de plus, & que la votre m'ôte absolument mon jour, j'aurai recours à votre raison pour me faire rendre justice; & si elle me la refuse, j'aurai recours aux loix qui doivent régler tellement la liberté des particuliers, qu'elle ne nuise pas à celle des autres.

*Lady LOUISE.*

Vous pourriez fort bien perdre votre procès, ma chère. Quand la ville

de Londres fut brûlée & qu'en voulut la faire rebâtir, on présenta un plan magnifique. Toutes les rues eussent été droites, les maisons uniformes. L'église de St. Paul eut été au milieu d'une grande place percée de tous côtés par de belles rues. On ne pût remplir ce plan, parce que les particuliers voulurent rebâtir à la place qu'ils occupoient auparavant, & que la liberté ne permit pas de les contraindre, en sorte que ce respect pour la liberté est cause que la cité est bâtie tout de travers.

*Lady* LUCIE.

Je suis la servante de cette liberté des particuliers qui devient la tyrannie du public. Est-elle de votre goût, *Miss Champêtre* ?

*Miss* CHAMPÊTRE.

Non, Madame, j'avoue qu'il eût été raisonnable de forcer les particuliers à l'être, puisqu'il s'obstinoient à ne l'être pas.

*Madem.* BONNE.

Retenez bien cela, Mesdames, la liberté publique doit avoir le pas sur celle des particuliers, nous aurons souvent besoin de ce principe. Parlons de *Tarquinius*.

*Lady* SENSE'E.

Ces dames se souviennent, sans doute, que *Tarquinius* avoit joué l'honnête homme pour parvenir au trône : comme il avoit fait le personnage d'homme vertueux pendant plusieurs années, il avoit tellement pris l'habitude de faire de bonnes actions qu'il ne pût la perdre, en sorte qu'il fut un fort bon roi. Les fils d'*Ancus* ne lui pardonnèrent pas pour cela la tromperie qu'il leur avoit faite, ils tâchèrent de lui susciter des embarras ; leur mauvaise volonté fut inutile, & il vint à bout de les faire bannir. Il eut plusieurs guerres qu'il termina à l'avantage de Rome, & dans les petits intervalles que lui donnoit l'hyver, il s'ap-

pliquoit à faire régner l'ordre & l'abondance. Dans une de ces guerres, il fit prisonnière une femme de qualité qui étoit grosse. Elle accoucha d'un fils qui fut nommé *Servius Tullus*, & qui fut destiné à servir dans le palais : un jour que cet enfant dormoit, on crut voir sa tête environnée de flammes, c'étoit peut-être qu'il avoit été électrisé, ma Bonne ; je badine au moins, Mesdames ; sans doute que les rayons du soleil le frappaient dans un certain sens. Quoiqu'il en soit, *Tanaquil* qui aimoit le merveilleux, crut fermement ce qu'on lui disoit, & publia que cet enfant devoit être la gloire de sa famille. Après avoir fait cette prédiction, il étoit de son honneur qu'elle s'accomplît ; elle n'oublia donc rien pour la faire réussir, & fit donner à *Servius* une excellente éducation. Il en profita, & devint les délices du roi & du peuple. Le premier lui fit même épouser sa fille, & quoiqu'il eut deux petits fils nommés *Tarquain* & *Aruns*, *Tanaquil* conçut le des-



sein de le mettre sur le trône après la mort de son époux ; elle le pouvoit d'autant plus aisément que tout le peuple le souhaitoit ainsi.

Cependant les deux fils d'*Ancus* qui étoient bannis, avoient pris patience, dans l'espérance de succéder au roi qui étoit vieux. Ils entrèrent en fureur quand ils apprirent les dispositions du peuple, & ne voulant pas donner à *Tanaquil* le tems de fortifier le parti de *Servius*, ils résolurent de faire assassiner *Tarquinius*. Deux assassins déguisés en païsans prirent querelle devant le palais du roi, ce bon prince qui pensoit devoir la justice aux derniers de ses sujets, commanda qu'on les fit monter pour les accorder. Pendant qu'un des deux lui racontoit le sujet de leur querelle prétendue, l'autre se jetta sur lui, & le tua avec une hache qu'il avoit à la main. *Tanaquil* ne perdit point la tête dans un si grand malheur, elle fit mettre le corps du roi dans son lit par des gens dont elle étoit sûre, & publia qu'il

n'étoit que blessé. Elle ajouta qu'il prioit le peuple de permettre à *Servius* de prendre soin des affaires jusqu'à sa convalescence, & ce dernier employa si bien ce tems pour établir son autorité, que le peuple le regardoit comme roi. Le sénat n'étoit pas si bien disposé en sa faveur. *Servius* voyant qu'il ne pouvoit obtenir son consentement, s'en passa & se fit élire par le peuple.

*Miss* BELOTTE.

Je n'aime pas les royaumes électifs, il me semble qu'il est difficile que l'élection d'un roi se fasse tranquillement, & puis cela fait deux intérêts dans un royaume, celui de l'Etat & celui de la famille du roi régnant.

*Lady* MARY.

Je n'entend point cela, je vous prie de me l'expliquer, ma chère.

*Miss* BELOTTE.

N'est-il pas vrai, Madame, que dans un royaume héréditaire le roi

fait que son état est l'héritage, le bien de son enfant; par conséquent l'avantage de l'état & celui de son fils sont réunis; je vais vous expliquer ma pensée, par un exemple. Le roi nous donne à chacune une grande forêt; à vous, pour vous & vos enfans; à moi seulement pour toute ma vie. N'est il pas vrai, si vous êtes raisonnable, que vous vous contenterez de couper les branches des arbres, & que vous entretiendrez cette forêt dans une bonne situation, parce qu'elle est l'héritage de vos enfans, & que vous ne pourriez la ruiner, sans leur causer un grand préjudice. L'intérêt de vos enfans & celui de cette forêt, si je puis m'exprimer ainsi, est le même. Je ne suis pas dans le même cas; l'amour que je porte à ma famille, ne m'intéresse point à la conservation d'un bien qui ne lui passera pas; au contraire, il me porte naturellement à tirer le plus d'argent de la forêt qu'il me sera possible pendant ma vie; je couperai les gros arbres, j'arracherai,

racherai, je détruirai, sans m'embar-  
rasser des intérêts de ceux qui doivent  
la posséder après moi, & qui sont  
étrangers par rapport à moi.

Il en est de même d'un roi qui ne  
doit pas laisser un royaume à sa posté-  
rité. Il en tire le meilleur parti qu'il  
lui est possible, parce que l'intérêt de  
sa famille & celui de ce royaume sont  
opposés, au lieu qu'ils se trouvent  
réunis dans un état héréditaire. Con-  
tinuez l'histoire du règne de *Servius*.

*Lady* SPIRITUELLE.

Si on s'en rapportoit à mon juge-  
ment, je dirois que *Servius* a été le  
meilleur, le plus grand & le plus ha-  
bile roi de Rome, & selon la coutume  
de ma Bonne, je vais tâcher, Mesda-  
mes, de vous prouver la vérité de  
mon sentiment.

*Romulus* avoit partagé les habitans  
de Rome ou des environs, en trente  
classes qu'on nommoit *curies*. Il y  
avoit autant d'hommes dans une *cu-  
ries* que dans une autre. Or vous sa-



vez bien, Mesdames, que dans un royaume, il y a beaucoup plus de pauvres que de riches. Je suppose par exemple qu'on fasse des curies dans la ville de Londres; il y aura cent curies de pauvres & dix de riches, c'étoit la même chose à Rome, & cela produisoit deux mauvais effets. Le premier, c'est que dans les assemblées pour les affaires, les élections, la paix & la guerre, on votoit, c'est-à-dire, on donnoit sa voix par curie. Les pauvres avoient donc cent voix & les riches dix. Le second, c'est que les taxes se payoient par curies, & par conséquent, le Romain le plus pauvre payoit autant que le plus riche, ce qui étoit injuste.

*Mlle SOPHIE.*

Je conçois fort bien qu'il étoit injuste de faire payer autant de taxe aux pauvres qu'aux riches, mais je ne vois pas pourquoi vous dites qu'il n'étoit pas à propos que les pauvres eussent plus de voix que les riches; il me

semble que les pauvres ayant moins d'ambition que les riches, ils en étoient d'autant plus propres à gouverner.

*Madem.* BONNE.

Cette pensée paroît bonne & ne l'est pas. Vous dites que les pauvres ont moins d'ambition que les riches, & vous vous trompez, ma chère ; les objets de leur ambition sont moins élevés, mais ils ne sont pas en plus petit nombre. Je pense comme Lady Spirituelle que les riches sont plus propres que les pauvres à gouverner l'état, & voici mes raisons.

C'est que l'intérêt du plus grand nombre des riches, est que l'état conserve la tranquillité & la paix, parce qu'ils jouissent d'une situation heureuse qu'ils pourroient perdre dans un tems de trouble. Le pauvre au contraire n'a rien ou peu de chose à perdre ; sa situation est telle bien souvent, qu'elle ne peut devenir plus mauvaise, tout changement lui peut devenir avantageux. Je suppose que

je suis absolument aveugle & que vous avez la vue foible : un charlatan, nous assure qu'en mettant une poudre sur nos yeux, il me rendra la vue, & rendra de la force à vos yeux ; je ne dois pas balancer à me servir de sa poudre, pourquoi ? C'est que je n'ai plus rien à perdre & à ménager ; je suis aveugle, il ne peut rien arriver de pis à mes yeux ; si le remède est mauvais, je resterai ce que je suis. J'ai donc tout à gagner & rien à perdre. Il n'en est pas de même de vous. Vous avez la vue foible, mais enfin vous voyez ; & il pourroit fort bien arriver qu'en voulant changer votre situation, vous la rendriez plus mauvaise. Il en est de même des riches & des pauvres. Ces derniers peuvent dire, il m'importe peu que les ennemis s'emparent du royaume, ils ne peuvent rien m'ôter car je ne possède rien. Ils pilleront la ville, tant pis pour ceux qui auront de l'argent, ils ne m'en prendront pas à moi ; il pourroit même fort bien arriver que je profiterois du pillage.

*Lady LOUISE.*  
Ne pourroit-on pas dire aussi que les riches ayant plus d'éducation que les pauvres, ont plus de lumières, & sont par conséquent plus capables de connoître ce qui est le plus ou le moins avantageux à l'état.

*Madem. BONNE.*

Oui, Madame : ainsi je crois avoir prouvé que le gouvernement des riches est plus avantageux à l'état que celui des pauvres.

*Lady SPIRITUELLE.*

Par conséquent, *Servius* fut très sage de faire passer l'autorité entre les mains des riches, mais il falloit être très habile pour parvenir à faire ce changement, car le peuple Romain étoit extrêmement jaloux du privilège de gouverner l'état.

*Lady VIOLENTE.*

S'y prit-il comme *Lycurgue*, proposait-il cette loi entouré de soldats ?



*Lady SPIRITUELLE.*

Non, Madame, il eut assez d'esprit pour faire ce changement sans sâcher personne. Il assembla le peuple, & dit qu'il trouvoit fort injuste que les pauvres payassent autant que les riches : il ajouta que si on vouloit lui donner la permission de faire un autre arrangement, les pauvres ne payeroient presque rien.

*Miss BELOTTE.*

Je gage que *Servius* eut la plus grande quantité des voix pour lui.

*Lady SPIRITUELLE.*

Vous gagnerez, Madame, on lui donna la liberté de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, & il commença par ordonner que tous les Romains donneroient une déclaration de leurs biens. Ensuite il les partagea en 193 classes, qu'il appella *centuries* ; mais pour bien comprendre cela, je vais faire une comparaison. Je suppose qu'on fasse la même chose à Londres, & qu'on

mette dans la première centuries ceux qui ont vingt cinq milles livres sterlings par an, vous sentez bien que cette classe ne seroit pas fort nombreuse peut-être n'y auroit-il pas plus de cent personnes.

Si on mettoit dans la seconde centurie, ceux qui ont vingt mille livres sterlings par an, il y auroit plus de monde que dans la première : il y en auroit bien d'avantage dans la troisième où l'on mettroit ceux qui auroient quinze milles livres, encore plus dans celle de ceux qui auroient dix mille livres. Vous concevez que cela iroit toujours en augmentant, & qu'à mesure qu'il faudroit moins de bien dans une centurie, il y auroit plus de personnes. Ensorte que dans la dernière il y auroit peut-être vingt mille hommes, pendant qu'il n'y en auroit que cent dans la première. Tout cela étant arrangé, je suppose qu'on décidât que chaque centurie payeroit mille livres sterlings chaque année, combien paye-

roit chaque homme dans la première & la dernière centurie.

*Lady* CHARLOTTE.

Chaque homme dans la première payeroit dix livres, & dans la dernière un sheling..

*Lady* SPIRITUELLE.

Vous concevez bien, Mesdames, quelle fut la joye des pauvres quand ils virent ce réglement, mais en même tems *Servius* en fit un autre auquel ils ne firent pas d'abord beaucoup d'attention; c'est que dans les assemblées chaque centurie auroit une voix, celle de cent hommes, aussi bien que celle de vingt mille. Or il y en avoit 98 de riches, & 95 de pauvres. On commençoit à prendre les voix par la première centurie : par conséquent, toutes les affaires se décidant à la pluralité des voix, elles pouvoient l'être avant d'arriver jusqu'aux centuries des pauvres, dont on ne demandoit ensuite les voix que pour la forme.

*Lady VIOLENTE.*

Il faut avouer que *Servius* étoit bien malin, & qu'il attrapa bien habilement la populace.

*Lady LUCIE.*

J'ai lû trois fois l'histoire Romaine sans bien comprendre cela, ce qui m'empêchoit d'entendre pourquoi ces disputes perpétuelles entre les patriciens & les plébéiens, les premiers voulant toujours qu'on prît les voix par centuries, & les autres voulant les donner par curies. Je l'entens à présent.

*Lady SPIRITUELLE.*

*Servius* ordonna ensuite qu'on fit tous les cinq ans le dénombrement du peuple, & apparament des biens. Ce dénombrement finissoit par un sacrifice qu'on nommoit *lustrum*, & c'est l'origine du mot de *lustre*.

*Miss BELOTTE.*

Je n'entens pas bien ce mot, ma Bonne, j'ai lû dans un ouvrage de



poésie que l'auteur avoit huit lustres, qu'est ce que cela veut dire ?

*Madem.* BONNE.

Cela veut dire qu'il avoit quarante ans, car la cérémonie lustrum se faisant tous les cinq ans, un lustre comprenoit cinq années. Ainsi huit lustres sont huit fois cinq ans qui en font quarante. Combien avez vous de lustre, Lady Mary ?

*Lady* MARY.

Je n'en ai pas encore deux, ma Bonne.

*Madem.* BONNE.

Fort bien, ma chère, continuez l'histoire de *Servius*.

*Lady* SPIRITUELLE.

Le règne de *Servius* fut agité de guerres qui durèrent vingt ans, & qu'il termina toujours heureusement pour Rome. Elles ne l'empêchèrent pas de s'appliquer à tout ce qu'il crut propre à faire le bonheur de ses sujets, & ce fut dans cette vue que prévoyant

un mauvais roi qu'ils devoient avoir après lui, il prit la résolution de quitter la couronne pour faire de Rome une république, mais il n'en eut pas le tems.

*Servius* avoit deux filles qui toutes deux portoient le nom de *Tulies*, mais donc le caractère étoit bien différent. L'ainée possédoit toutes les vertus, la cadette étoit un monstre plus cruel que les ours & les tigres, en un mor, c'étoit un démon sous la figure d'une femme. Vous vous souvenez, Mesdames, que *Tarquinius* avoit laissé deux petits fils : ils se nommoient *Tarquin* & *Aruns*, comme je vous l'ai dit. *Tarquin* avoit le caractère aussi méchant que *Tulie* la cadette. *Aruns* avoit les mêmes vertus que *Tulie* l'ainée. *Servius* qui étoit un très honnête homme, ne pouvoit penser sans douleur à la méchanceté de sa fille & de son neveu; il crut avoir trouvé un excellent moyen de changer leur caractère : il fit épouser l'ambitieuse & la méchante *Tulie*, au vertueux *Aruns*, & donna la bonne

*Tulie* à *Tarquin*, dans l'espérance que leur bons exemples adouciroient ces cœurs séroces.

Des unions si mal assorties eurent le sort qu'on devoit en attendre. *Tarquin* empoisonna sa vertueuse femme, *Aruns* fut empoisonné par sa cruelle épouse; après quoi ces deux monstres se marièrent ensemble. Dès ce moment, *Tulie* ne laissa pas un moment de repos à son époux. Elle lui reprochoit sans cesse, la patience qu'il avoit de laisser le trône à *Servius*. Mais c'est votre père, lui disoit *Tarquin*. N'importe, lui disoit-elle, qu'il périsse pourvu que vous montiez sur le trône. *Tarquin* n'avoit pas besoin d'être trop pressé pour faire une mauvaise action, il fut un jour au sénat & représenta aux sénateurs qu'ils n'avoient pas consenti à l'élection de *Servius*, & que lui qui étoit petit fils de *Tarquinius*, avoit plus de droit que lui au trône. Il s'y assit dans le même tems, & *Servius* étant accouru au bruit de cet attentat, *Tarquin* sans respect pour sa vieillesse le prit par le milieu du corps,

& le jeta du haut en bas des degrés du trône. Le pauvre *Servius* se releva tout froissé de sa chute, & reprit le chemin de son palais presque seul, mais *Tarquin* envoya des soldats après lui qui le tuèrent, & laissèrent son corps au milieu de la rue.

*Tarquin* ayant appris la mort de *Servius*, écrivit à *Tulle*, qu'elle pouvoit venir le sauver comme roi. Aussi-tôt cette furie monte dans son char pour aller au sénat, & entra par hasard dans la rue où étoit le corps de son père. Comme cette rue étoit fort étroite, & qu'il eut falu faire passer le char sur le corps de *Servius*, le cocher vouloit prendre un autre chemin; la barbare *Tulle* ne voulut pas le lui permettre, & lui dit que tous les chemins qui menotent au trône étoient beaux. Depuis ce tems cette rue fut appelée la scélérate.

*Lady VIOLENTE.*

Vous aviez bien raison de dire que cette femme étoit un démon. On croit rêver quand on entend une pareille his-



toire, & on a peine à croire qu'une créature humaine ait pu porter aussi loin l'inhumanité & la noirceur.

*Madem.* BONNE.

Vous avez bien raison, Madame ; ce sont des phénomènes de méchanceté qui sont hors de la nature. Dites nous, *Lady Spirituelle*, quels réglemens fit *Servius* ?

*Lady SPIRITUELLE.*

Il permit aux maîtres d'affranchir leurs esclaves, qui passaient ensuite dans la dernière classe du peuple. Je croyois que c'étoit aussi lui qui avoit institué les saturnales, mais j'ai relu sa vie hier au soir, & on n'y parle point de cet établissement.

*Lady MARY.*

Qu'est ce que cela veut dire, les saturnales ?

*Madem.* BONNE.

C'étoit des jours de fêtes dans lesquelles on faisoit des mascarades. Vous

savez, Mesdames, qu'on disoit que Saturne chassé du ciel par son père Jupiter, s'étoit réfugié en Italie, où il avoit amené l'âge d'or, c'est-à-dire, la pureté des mœurs. Les poètes Payens avoient sans doute quelque connoissance de l'état de nos parens dans le paradis terrestre avant leur péché, & il présentient cet heureux tems sous le nom de l'âge d'or. Alors, disoient ils, le tigre & le lion sans férocité, païssoient dans le même champ avec l'agneau. L'homme sans cupidité ne souhaitoit que le nécessaire à la vie, que les fruits de la terre lui offroient sans travail. Les brebis loin de craindre le fer meurtrier, ne se voyoient pas même en danger de perdre leur toison, l'innocence des hommes & l'égalité des saisons, ne les mettant point dans la nécessité d'avoir des habits. Ces deux mots, *le tien, le mien*. N'étoient point connus dans le monde, tous les biens étoient communs, & tous les hommes égaux. Ce fut pour perpéuer le souvenir de cet âge heureux qui n'exista jamais que dans

l'imagination des poëtes, que *Janus* ou *Saturne* instituèrent les saturnales, dans lesquelles les hommes se masquoient sous des peaux d'animaux, & pendant lesquelles les maîtres se dépouilloient de l'autorité qu'ils avoient sur leurs esclaves, & se faisoient même un amusement de les servir.

*Lady LOUISE.*

J'aimerois bien qu'on établit une pareille fête, elle me paroît propre à faire souvenir les hommes, qu'originai-  
rement ils sont égaux.

*Madem. BONNE.*

Il en reste quelque vestiges. A la campagne en France, les grands s'humanisent avec leur voisins, qu'ils ne connoissent plus quand ils sont de retour en ville. J'ai oui dire que les Anglois vivent de même aux eaux.

*Miss CHAMPETRE.*

Vous nous avez dit que l'âge d'or n'avoit jamais subsisté que dans l'ima-

gination des poëtes : croyez vous qu'il eut été réel, si *Adam & Eve* se fussent conservés dans l'innocence ?

*Madem. BONNE.*

Je ne puis vous rien répondre de certain à cet égard, que ce que nous en savons par la sainte Ecriture, on peut se former à cet égard telles idées qu'on le juge à propos, pourvu qu'elles ne soient point contraires à l'Ecriture. Dieu menaçant l'homme de la mort s'il lui désobéissait : Donc s'il ne l'eût pas fait, il eut été immortel.

*Miss CHAMPETRE.*

Mais, ma Bonne, cet état d'immortalité n'eût-il pas été contraire à la nature de nos corps ? Ils sont composés de parties, & par conséquent ces parties pouvant être défunies, on ne peut pas dire que l'homme fût devenu immortel ; la division est essentielle à la matière comme vous nous l'avez dit.



*Madem. BONNE.*

Cela veut dire, ma chère, que l'homme ne peut jamais devenir immortel par sa nature, mais par privilège. Voilà de ces occasions où il faut se souvenir de la règle que je vous ai donnée. Nous ne pouvons concevoir comment un corps peut être en même tems mortel par sa nature, & immortel par privilège, il faut certainement un miracle; mais nous concevons parfaitement que Dieu peut faire un miracle, & comme il nous assure qu'il l'eut fait, & qu'il le fera après la résurrection, que nous savons d'ailleurs qu'il ne peut se tromper & nous tromper, nous devons croire très fermement que ces deux choses qui nous paroissent contraires, ne le sont qu'en apparence, & parce que notre esprit est trop foible pour les concevoir. Je dis cela en l'air, mes enfans, car peut-être en l'examinant bien, n'y trouverions nous rien d'absolument impossible.

*Lady* LUCIE.

Et pourquoi ne faites vous pas cet examen, ma Bonne ; y a-t-il dans le monde rien de plus satisfaisant que cette étude ?

*Madem.* BONNE.

Vous avez raison, Madame, mais nous avons tant d'autres choses à apprendre actuellement, qu'il est, je pense à propos de remettre celle-ci & quantité d'autres. J'emploierai ce loisir à faire des réflexions qui pourront me procurer de nouvelles lumières, & je vous en ferai part.

*Miss* CHAMPETRE.

Ma Bonne, nous avons chez nous une grande quantité de livres de philosophie & de physique, voulez vous que je vous en prête quelques uns, peut-être y trouverez vous quelque chose sur ce sujet.

*Madem. BONNE.*

Jé vous suis bien obligée, ma chère, mais je n'aime pas à chercher la vérité dans toutes sortes de livres.

*Lady SPIRITUELLE.*

Et où voulez vous donc la chercher, n'est-ce pas en lisant les différentes choses que les hommes ont pensées qu'on apprend à connoître la vérité ?

*Madem. BONNE.*

Cela peut être, ma chère, mais il peut aussi fort bien arriver qu'on y prend des préjugés & des erreurs. Nous disons, il y a quelque tems, que puisque Dieu nous avoit fait pour être heureux, il étoit de sa bonté & de sa sagesse de nous avoir donné le moyen de le devenir. Il nous a créé de façon que nous avons besoin de manger pour réparer la dissipation de notre substance, & vous voyez qu'il nous a fournis de tous les outils nécessaires pour travailler les alimens, & les mettre en état d'être changés en notre propre substance.

*Lady* SPIRITUELLE.

Je vois la conséquence que vous allez tirer de ce principe. Il nous a créés pour connoître la vérité : dont il a mis en nous des lumières suffisantes pour connoître la vérité.

*Madem.* BONNE.

Justement, ma chère, la vérité est la nourriture de l'ame, croyez vous que Dieu ait eu moins d'attention pour elle que pour le corps, & qu'il ne lui ait pas donné les moyens de prendre sa nourriture ?

*Lady* SENSEE.

Mais peut-être, ma Bonne, que la lecture est un de ces moyens, ou du moins l'instruction ; ne nous apprenez vous pas à découvrir des vérités.

*Madem.* BONNE.

Je vous enseigne le moyen de les découvrir au fond de votre cœur ; autrement il faudroit dire qu'un homme qui ne sauroit pas lire, ou qui seroit



privé de l'usage des yeux & des oreilles, seroit un homme que Dieu auroit créé pour être le jouet de l'erreur & du mensonge. Assurément un tel motif seroit indigne de Dieu qui ne peut rien faire que de bon & de sage. Que penseriez vous, ma chère, si je vous disois qu'on peut donner ce que l'on n'a pas ?

*Lady* SENSE'E.

Comme je trouverois que c'est une contradiction, & que cela seroit contraire à mes idées naturelles, je dirois que cela est faux, que cela révolteroit ma raison.

*Madem.* BONNE.

Et si je vous disois, on ne peut donner ce que l'on n'a pas, m'accuseriez vous de vous dire une chose ridicule ?

*Lady* SENSE'E.

Je croirois cela tout d'abord, parce que je le trouverois conforme à mes idées.

*Madem. BONNE.*

La règle de la vérité est donc dans votre ame; vous approchez de cette règle sur ce que je vous dis pour savoir s'il y est conforme, & vous le jugez vrai ou faux, selon qu'il y est conforme, sans pouvoir forcer votre esprit à penser comme moi par complaisance. Si je veux vous tromper, il faut que je cache le mensonge sous l'apparence de la vérité.

Voilà donc, Mesdames, le seul livre que je veuille consulter sur mes lumières naturelles.

*Lady LOUISE.*

Cette méthode est incommode, il seroit bien plus court de former ses idées sur celles des autres, & de s'enrichir de leurs lumières.

*Madem. BONNE.*

Les lumières des autres sont des préjugés pour vous; nous examinerons cette proposition la première fois.

*Lady* LUCIE.

Je vous demanderai aussi comment un homme aveugle & un sourd, ou bien celui qui seroit seul dans un désert, pourroit parvenir à connoître la vérité, je vous avoue que cela me paroît impossible.

*Madem.* BONNE.

L'examen en décidera, & vous devez si vous êtes prudente, remettre votre jugement jusqu'à ce tems, car peut-être, ai-je jugé tout de travers. Au reste, Mesdames, je vous exhorte à réfléchir sur ce que je vous ai dit, soit pour prouver que j'ai dit la vérité, soit pour me montrer que je suis dans l'erreur.

B O N N E.

*Fin du quatrième Tome.*

nt  
u  
4-  
la  
a-  
c-  
o-  
t-  
u  
é-  
bit  
bit  
ns

141  
1992